

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1937)

Souvenirs de guerre

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Souvenirs de guerre (1937)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, **SOUVENIRS DE GUERRE**. Paris : Paul Hartmann, Éditeur, 1937, 246 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 6 novembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

I	Balistique	XLI	Champagne
II	Pouvoirs	XLII	Enseignement
III	La peur	XLIII	Manœuvres
IV	Beaumont	XLIV	Minorville
V	Chefs	XLV	Cantonnement
VI	Téléphone	XLVI	Flirey
VII	Champ de bataille	XLVII	Explosions
VIII	Civils	XLVIII	Salons d'artilleurs
IX	Polytechniciens	XLIX	Permissions
X	Aumôniers	L	Éloge de Descartes
XI	L'artilleur ingénieur	LI	Téléphonistes
XII	Bûcherons	LII	Départ
XIII	Morale civique	LIII	Accident de route
XIV	L'esprit du combattant	LIV	Tantonville
XV	La grande comédie	LV	Digression politique
XVI	Réglages	LVI	Médecins militaires
XVII	Officiers supérieurs	LVII	Petits tyrans
XVIII	Opinions utiles	LVIII	Réflexions sur la liberté
XIX	Espions	LIX	Retour
XX	Esprits de corps	LX	Boue
XXI	Probabilités	LXI	Badinages
XXII	Infatuation	LXII	Administration
XXIII	Jeannin	LXIII	Clairs-chênes
XXIV	Despotisme	LXIV	Bois-bourrus
XXV	La peur	LXV	La Bertha
XXVI	Justice militaire	LXVI	Explorations
XXVII	Bombardement	LXVII	Hasards
XXVIII	Haut commandement	LXVIII	Explosions
XXIX	Instruction	LXIX	Bègues et sourds
XXX	Tir rapide	LXX	Comédie
XXXI	Service de nuit	LXXI	Administration
XXXII	Opinions politiques	LXXII	Prolétaires
XXXIII	Métier	LXXIII	Tirs de nuit
XXXIV	Polytechniciens	LXXIV	Chasse à l'homme
XXXV	Théorie et pratique	LXXV	Beaux-Arts
XXXVI	Marine	LXXVI	Réflexions politiques
XXXVII	Départ	LXXVII	Grand Quartier
XXXVIII	Champagne	LXXVIII	Pièges du pouvoir
XXXIX	Champagne pouilleuse	LXXIX	Avenir politique
XL	Maîtres et esclaves	LXXX	Météorologie
		LXXXI	Politique du citoyen

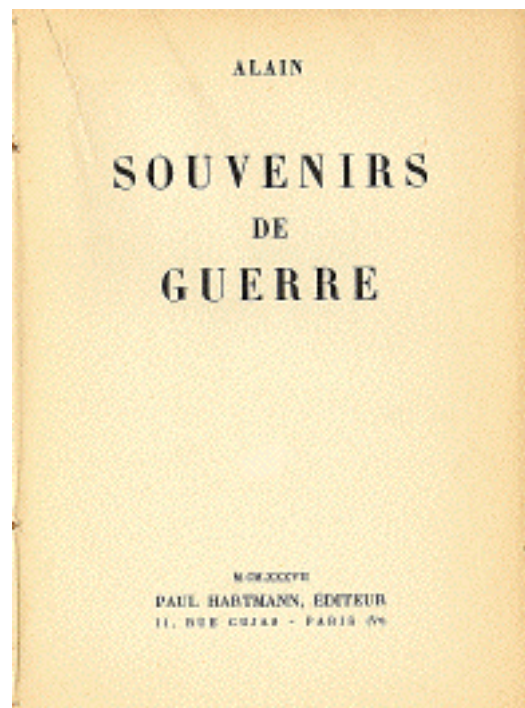
Table alphabétique

Accident de route	LIII	Jeannin	XXIII
Administration	LXII	Justice militaire	XXVI
Administration	LXXI	L'artilleur ingénieur	XI
Aumôniers	X	L'esprit du combattant	XIV
Avenir politique	LXXXIX	La Bertha	LXV
Badinages	LXI	La grande comédie	XV
Balistique	I	La peur	III
Beaumont	IV	La peur	XXV
Beaux-Arts	LXXV	Maîtres et esclaves	XL
Bègues et sourds	LXIX	Manœuvres	XLIII
Bois-bourrus	LXIV	Marine	XXXVI
Bombardement	XXVII	Médecins militaires	LVI
Boue	LX	Météorologie	LXXX
Bûcherons	XII	Métier	XXXIII
Cantonement	XLV	Minorville	XLIV
Champ de bataille	VII	Morale civique	XIII
Champagne	XXXVIII	Officiers supérieurs	XVII
Champagne	XLI	Opinions politiques	XXXII
Champagne pouilleuse	XXXIX	Opinions utiles	XVIII
Chasse à l'homme	LXXIV	Permissions	XLIX
Chefs	V	Petits tyrans	LVII
Civils	VIII	Pièges du pouvoir	LXXXVIII
Clairs-chênes	LXIII	Politique du citoyen	LXXXI
Comédie	LXX	Polytechniciens	IX
Départ	XXXVII	Polytechniciens	XXXIV
Départ	LII	Pouvoirs	II
Despotisme	XXIV	Probabilités	XXI
Digression politique	LV	Prolétaires	LXXII
Éloge de Descartes	L	Réflexions politiques	LXXXVI
Enseignement	XLII	Réflexions sur la liberté	LVIII
Espions	XIX	Réglages	XVI
Esprits de corps	XX	Retour	LIX
Explorations	LXVI	Salons d'artilleurs	XLVIII
Explosions	XLVII	Service de nuit	XXXI
Explosions	LXVIII	Tantonville	LIV
Flirey	XLVI	Téléphone	VI
Grand Quartier	LXXXVII	Téléphonistes	LI
Hasards	LXVII	Théorie et pratique	XXXV
Haut commandement	XXVIII	Tir rapide	XXX
Infatuation	XXII	Tirs de nuit	LXXXIII
Instruction	XXIX		

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

SOUVENIRS DE GUERRE

Paris : Paul Hartmann, Éditeur,
1937, 246 pages



[Retour à la table des matières](#)



I

Balistique

[Retour à la table des matières](#)

Quand on remonte de Toul vers le Nord-Ouest, le paysage n'est pas sans grandeur. Ce sont de larges creux boisés ; et la vue découvre à vingt ou trente kilomètres quelque crête plus sévère. Le canon grondait en avant de nous, comme un orage lointain ; nous entendions cela depuis Toul ; ce n'était pour moi qu'une sorte d'éloquence. Nul parmi nous ne savait rien de la guerre ; nous étions une demi-douzaine de volontaires ; les autres étaient des meneurs de chevaux qui n'iraient pas au delà des premières écuries, ceux-là mêmes qui rapportaient périodiquement au quartier de Joigny les plus absurdes nouvelles. C'était le commencement d'octobre de l'an quatorze ; les lignes venaient de se fixer dans cette région-là là après un combat où nous avions eu l'avantage, et où nous poussions vers l'Ouest ; mais nous n'en avions nulle idée. Simplement Gontier me disait, en montrant le terrain à droite et à gauche de la route : « Il paraît que nos batteries sont quelque part par là. » Nous imaginions donc l'ennemi derrière une crête lointaine ornée de beaux arbres alignés dans lesquels on voyait une grande brèche, et par la brèche se montrait un ballon en forme de cigare. Je guettais cette sorte d'embrasure sinistre ; or nous nous trompions de beaucoup. Ce menaçant horizon, nous l'eûmes sous les pieds pendant de longs mois. J'avais encore du chemin à faire, avec quatre chevaux en main, avant de sentir l'odeur de la guerre. Il y eut la halte à midi, et le repas, dans un village où je remarquai une quantité incroyable de cartouches jetées partout. C'est là que j'appris que notre fusil lançait une balle couleur de cuivre, pointue à l'avant, et légèrement amincie à l'arrière. Cette pointe me semblait ridicule, et puérilement imitée des anciens poignards. D'où nous commençâmes, avec Gontier, qui était des Ponts-et-Chaussées, une discussion sans fin sur la forme convenable aux projectiles. J'étais moi-même un amateur de mécanique et de physique, et j'avais conçu, il y avait bien dix ans de cela, des obus hémisphériques à l'avant, avec une queue effilée. Je m'étais moqué autrefois dans mes petites feuilles des locomotives à coupe-vent ; mais en revanche je m'étais fait moquer de moi, à un déjeuner de pédants, par un

polytechnicien à qui je m'avisai de parler obus. « Comme si toutes ces circonstances, me dit-il, n'avaient pas été étudiées de très près, soit par l'analyse, soit par l'expérience ; et que savez-vous de la résistance de l'air devant de telles vitesses... ? etc. », Ces souvenirs me revenaient comme je retournais entre mes doigts cette balle qui essayait timidement d'être un peu pointue à l'arrière. D'après cet exemple et quelques autres j'avais peu d'admiration pour les polytechniciens et gens de cette espèce ; cette position est difficile à tenir ; et je la tenais témérement, comme je fis pour d'autres positions, parce que je sentais que ce savoir qui ne sait point douter est ce qui renouvelle l'antique esclavage, et le partage du monde humain entre rois et sujets. J'avais raison sur l'obus ; il n'y a plus de doute maintenant ; j'avais raison aussi, à ce que je crois, sur la politique ; mais ici les passions brouillent l'expérience. Gontier ne se fiait guère aux grands brevetés, comme il est naturel à un homme qui, de dix-huit à vingt ans, a construit des chemins de fer de montagne. Il jugeait vite et sans préjugés. Il m'écouta sans faveur et avec une entière confiance, ainsi qu'ont toujours fait les hommes de son âge, et, je suppose, d'après cette idée évidente que je ne considérais absolument que le vrai de la chose, comme quelqu'un qui réfléchit sur un problème d'échecs. Il vit bien, au reste, que je ne faisais aucune différence entre une vérité encore ignorée et une vérité passée dans l'usage ; dans les deux cas, et par la manière, j'étais seul de mon avis. Cela prouve, comme nous l'avons dit cent fois, que j'étais né simple soldat. Et j'arrivais justement aux épreuves réelles de mon état. Cela me remplissait de joie. Je repris la route en tenant mes quatre chevaux par la corde, cherchant le polytechnicien qui allait être désormais mon despote oriental.

II

Pouvoirs

[Retour à la table des matières](#)

Ce récit sera surchargé de réflexions, je le crains. Qu'on n'attende pas une sorte de confession ; j'ai cela en horreur. je ne crois pas utile de raconter toutes les fautes de ma vie ; je fus en lutte, comme beaucoup, avec de vives passions, et je me préservai de malheurs irréparables par ruse de raison ; ce qui est bon à savoir là-dessus, pour quelque autre homme en difficulté, c'est que j'ai toujours fourbi mes raisons comme des armes et pour ma sûreté ; et c'est surtout que ces parties de raison, aussi sincères qu'une cuirasse, m'ont sauvé plus d'une fois ; mais les fautes sont vouées à l'oubli, et c'est tout ce qu'elles méritent, à l'exception des fautes de raison. À la guerre, dans ce métier où

toute la vie est étalée et publique, je fus jugé favorablement ; mais il m'arriva plus d'une fois de faire, à mes yeux, le vrai visage d'un sot. C'est ainsi que j'appris à mieux juger les pouvoirs. Sur cette crête sinistre dont je parlais, j'écrivis tous les chapitres de Mars ; je ne vois rien à y reprendre, après seize ou dix-sept ans d'expériences nouvelles. Mais j'ai à dire maintenant les choses de plus près, moins strictement, moins sévèrement, dans le mouvement du récit, et premièrement pour mon plaisir.

III

La peur

[Retour à la table des matières](#)

La route était longue, et ma première curiosité s'engourdit. À peine, dans une halte où se terminait la mission des meneurs de chevaux, je pus remarquer que les gradés qui faisaient le tri des hommes et des chevaux avaient grand'peur des lieux où ils nous envoyaient. Cette peur que l'on a de loin, et que j'ai éprouvée quelquefois dans la suite, diffère beaucoup de la vraie peur, mais elle n'est pas moins pénible. D'autant qu'on y cède naturellement puisqu'elle ne s'oppose pas aux actions. Tel homme, comme j'ai pu voir, dresse témérairement des chevaux, sans cesser un seul moment de craindre qu'on le dépose un peu plus près du canon ; et cette crainte du second cercle explique plus d'une chose ; ce cercle est le lieu des jugements sommaires et des punitions impitoyables. Ici je ne vis que des hommes fort occupés de chevaux, de foin, et des autres genres de ravitaillement ; tout cela exactement fait, et sous la pression de cette continuelle peur. À quoi je reconnus ce genre de souci et cette constante pensée, je ne puis le dire exactement ; mais j'avais les yeux en attente ; je guettais les premiers hommes de la guerre et les premiers signes de la guerre. Il me semble que je vis dans les regards quelque chose de neuf, que les militaires ne montrèrent guère à l'ordinaire ; peut-être une sorte de pitié pour nous, qui était une pitié pour eux-mêmes ; j'appris dans la suite à mieux connaître le militaire qui est à portée du bruit et non à portée des coups. Il admire plus qu'on ne croirait ceux qui vont plus loin ; il les prend aisément pour des héros ; peut-être il les envie. J'ai senti ailleurs les signes de cette bonté muette et qui s'excuse. On la reconnaît un peu plus loin, et autre, chez les hommes de l'attelage, qui se trouvent sur le bord, et sont menacés à des moments. Ces sentiments enferment de l'honneur, mais de l'honneur qui va aux autres. Cependant, par un retour de peur, les mêmes hommes sont disposés à mépriser celui que l'on accuse d'avoir fui. Ces zones du sentiment,

disposées autour de la guerre réelle, font comme un grand livre où on lirait tout l'homme.

Au point où j'arrivais, je voyais commencer une sorte d'hospitalité grave. Il est vrai que je cherchais déjà l'occasion d'admirer ; toutefois j'ai appris que dans cette situation on est plutôt éclairé que trompé. Toujours est-il que mes pensées prirent dans ce village une teinte de sérieux qui ne m'était pas connue. Peut-être par contagion je fus de ce moment moins tranquille. Nous recommençâmes à descendre dans le brouillard et le noir. D'autres chefs nous pressaient ; le terrain était inégal et bourbeux ; les chevaux se faisaient tirer. Comme dans un rêve, et fort vite, nous traversâmes le bourg de Mandres, à demi ruiné, qui sentait l'incendie et la pourriture, et nous fîmes un crochet vers les bois ; en ce passage quelqu'un nous avertit de nous abriter derrière les chevaux ; ce fut un petit moment de terreur. Huit jours après j'étais en situation de trouver cette recommandation bien ridicule.

Après cette alerte, je vécus comme dans un conte fantastique. Un campement à la bordure d'une forêt, et éclairé par quelques bougies, donne d'étranges apparences ; je crus voir une falaise et des cavernes ; je revis ce lieu plus d'une fois ; jamais je n'y pus reconnaître ma première impression ; d'où vient sans doute que, même en plein jour, je m'y crus toujours égaré, quoique, pour l'ordinaire, je m'oriente bien. Peut-être tout dépend-il de la première entrée, et, ce soir-là, je perdis le fil. Je perdis aussi un peu de mon courage par un épisode humiliant. Un brigadier barbu m'emmena, sans doute d'après mes épaules, pour porter l'avoine. Or je puis bien porter un sac d'avoine, et j'ai porté des choses plus lourdes. Mais la simple tentative de charger un sac d'avoine sur ses épaules est de celles qui font que l'on juge d'un homme en deux secondes. Ce fut le brigadier qui porta le sac ; et je me crus impropre à la guerre, comme je l'avais cru déjà lorsque l'adjudant de Joigny me disait : « Le cheval n'est pas votre affaire. » J'appris dans la suite que l'administration militaire sait parfaitement faire servir l'homme ; et c'est ainsi que je fis cinq ou six métiers pour lesquels j'étais très bon.

IV

Beaumont

[Retour à la table des matières](#)

J'eus deux jours de vie sauvage et libre. J'allais chercher du bois mort pour les cuisines, et je commençai avec Gontier deux ou trois cabanes couvertes de roseaux. Les lettres n'arrivaient point ; et, par cela même, on oubliait tout. Je

ne lisais que les caractères écrits sur la terre et sur les arbres, et ma pensée n'allait pas plus loin. Comment irait-elle plus loin ? L'homme n'est pas bâti pour penser sans percevoir. Mais je savais bien lire, et je lus très aisément un caractère assez nouveau pour moi. C'était un morceau d'obus, tout propre encore et bien coupant, long comme la moitié du bras et fort lourd. En cherchant d'où cette chose avait pu tomber, je compris alors une sorte de hurlement d'oiseau sauvage qui m'avait réveillé la nuit d'avant ; je conçus très bien la vitesse de cette chose et l'effet qu'elle pouvait produire en rencontrant le corps humain. Ce fut la première idée précise et non abstraite que je formai de la guerre. Le soir même, comme je sortais par hasard de la masse des arbres, je vis une crête tout enflammée et des ruines informes ; on me dit : « C'est Beaumont qui brûle. » Le lendemain je me trouvai devant le commandant M., un beau cavalier tout à fait semblable aux images populaires. Il parut content de me trouver là, et me désigna, avec l'enfant de W., un des autres volontaires, pour être téléphoniste. « C'est là-haut à Beaumont, sur la crête ; vous m'y trouverez à cinq heures. » Au grand désespoir de Gontier, volontaire aussi, qui, en sa qualité de brigadier, restait au bois avec les chevaux, nous dîmes adieu aux cabanes de roseaux et à la vie de Robinson. Nous partîmes tout droit à travers champs, moi, de W., et un troisième qui se nommait Richard, grand diable maigre à la voix chantante. Ce Richard apparut soudain ; tout le monde connaissait son nom, et personne ne l'avait vu. C'était l'absent. Au quartier, quand on le nommait sur les rangs, quelqu'un répondait « Blanchisserie » ou choses de ce genre. Il fut sur la liste des volontaires, appelé toujours, absent toujours. On le cherchait dans le train militaire, parmi les chevaux et les bottes de foin, vainement ; il manqua à Toul ; dans les bois il ne fut qu'un nom et qu'un écho. Maintenant il arrivait à l'existence. Il commença la conversation sur un ton de politesse et de bonne humeur, comme quelqu'un que tous connaissent. Il admira bientôt des trous d'obus encore frais ; il regarda en l'air et conclut qu'il pourrait bien nous en tomber d'autres. Tout à fait comme un Parisien à la mer. C'était en effet un Parisien, ouvrier en bois, et, comme il le conta, clarinettiste au temps des musiques militaires. Je le revis à intervalles, et notre entretien consistait à exécuter *Poète et Paysan*, *Faust*, et autres morceaux de concert, lui faisant la clarinette et moi, la basse. Il continua à exercer le métier d'absent, car il passa des mois dans un observatoire isolé et assez dangereux où il fit merveille, en compagnie d'un nommé Bijard, ouvrier comme lui ; et Bijard lui disait ordinairement : « Es-tu marié, Richard ? » Et l'autre disant oui, Bijard ajoutait : « Si tu es marié, tu es cocu. » Ils finissaient par se battre. Je les vis une fois ou deux dans leur ermitage, et ils m'offrirent un merveilleux bouillon de légumes ; car ils cultivaient leur jardin ; et, comme disait Richard, c'était très agréable, la nuit naturellement. Le lieu s'appelait Marvoisin, et se trouvait au delà du sinistre Rû de Mad, à la gauche extrême de nos opérations. Il n'y eut jamais d'officier à cet observatoire, où les balles sifflaient ; mais il faut dire aussi que ce coin fut de plus en plus oublié ; cette gauche allait vers Commercy et Saint-Mihiel ; et nos canons, d'abord dirigés vers l'Ouest, ce qui était le sens de l'ancienne bataille, se tournèrent

insensiblement vers le Nord. Le centre de notre guerre et son point de feu et de fumée, c'était Flirey, juste à l'angle rentrant, comme il était naturel. Ce Richard, donc, assez avancé sur l'autre flanc, voyait des choses intéressantes, dont on ne tenait aucun compte. Trois mois après il fut renvoyé aux ateliers. C'était une sorte de polytechnicien de l'école primaire, et il avait le courage de son état. « Comme c'est plus agréable, disait-il, de passer tout droit par les champs ! Et pourquoi n'enterre-t-on pas ces malheureux à pantalons rouges, qui sont parmi les gerbiers ? Mais l'ennui c'est qu'on est vu ; et ils envoient quelques obus. » Je n'ai pas vu d'homme plus tranquille. Si on lui avait parlé de gouvernement, d'alliances, de communiqué, de victoires, il aurait été très surpris, mais toujours très poli, et désireux de s'instruire. Ce que je remarque, c'est que l'idée de lui parler de ces choses ne me vint jamais ; C'était toujours *Faust*, ou bien *Poète et Paysan*. Il faut peu de choses à l'homme qui a juré d'être heureux.

J'ai voulu finir avec celui-là, et je me moque de l'ordre chronologique, n'ayant d'ailleurs aucune note qui puisse me rappeler la suite des jours. Ainsi je m'expose, sans aucun souci, aux foudres de Norton Cru, dont l'énorme et patient travail a d'ailleurs eu d'utiles effets. Qu'importe pour ce que je veux faire ? Je n'ai rien à raconter qui soit horrible et incroyable. J'ai fait la guerre du téléphoniste d'artillerie j'ai couru les risques du métier, qui m'a donné un peu l'idée de ce qu'était la guerre au temps de Descartes ou de Turenne, j'entends quant aux risques, et aux longs quartiers d'hiver. J'ai vu un bon nombre de Français dans cette guerre, et je veux dire comment je les ai vus. Je suis très assuré de ne rien inventer. Et d'ailleurs j'abandonne toute idée de pamphlet et même de jugement moral. Mon pamphlet est fait ; il est séparé de tout récit, comme j'ai voulu. Et maintenant voici le récit sans aucune intention de pamphlet. J'écris ces pages en 1931. Je crois qu'en se battant contre la guerre on vise à côté. Il y aura quelque chose d'autre, mais non pas la guerre, par la seule raison que rien jamais ne se recommence. Ce que je raconte est au passé ; il faut quelques années de recul, et peut-être même d'oubli, pour bien comprendre ce temps-là.

*

* *

V

Chefs

[Retour à la table des matières](#)

Je reviens à Beaumont, ou plutôt j'y arrive et je me trouve seul avec le commandant M. à la droite du village, c'est-à-dire au Nord, au carrefour de notre route de Toul et d'une grande route qui va à Metz, comme l'indique un écriteau pendant. Il se trouve là deux maisons moins ruinées que les autres et qui se font face. Le commandant est abrité derrière celle qui est du côté de l'ennemi ; il me garde là un bon moment. « Vous travaillerez en face, me dit-il ; mais à cette heure-ci ce n'est pas sain, » Il me dit des choses sensées, où je ne reconnais nulle trace de commandement, ni même d'inégalité. « Je comprends bien, dit-il, qu'un homme comme vous ait eu la curiosité de venir jusqu'à la ligne de feu. » Il me dit aussi qu'il était incommodé de rhumatismes ; je sais ce que c'est. Et il ajouta : « Quant à ce qui peut nous arriver de l'ennemi, il n'y faut pas penser », ce qui était le plus sage conseil. Je n'ai plus connu cet homme qu'au bout du fil, et encore peu de temps. Il fut bientôt colonel, et il passait pour un chef dur et détesté. Le visage était beau et froid, les yeux clairs, l'air martial ; mais toujours est-il qu'il ne me traita jamais en soldat. Il faut dire que c'était le temps de la guerre citoyenne. L'ordre n'était pas rétabli. Le pouvoir lointain ne savait pas encore gouverner, et je devais m'assurer bientôt que le téléphone ne portait pas loin. Chacun faisait la guerre pour son compte, et les formes étaient méprisées. Cela dura trois ou quatre mois ; le citoyen volontaire y trouvait aisément sa place selon la bonne volonté et le bon sens. Mais aussi cette petite guerre pouvait durer toujours. C'était le temps, comme je sus bientôt, où nos 95 et les 120, et les 155, étaient tirés des forteresses et mis sur roues ; nous avions ainsi à notre disposition un immense approvisionnement d'obus et d'ancienne poudre, et nous rendions deux coups pour un. Toutefois je n'appris ces choses que par rencontre.

VI

Téléphone

[Retour à la table des matières](#)

Ce soir-là, et pendant cette conversation sérieuse et tranquille, je pris ma première leçon d'artillerie. Je connus, à un bruit étrange, croissant, entièrement nouveau, que des projectiles arrivaient, tels des oiseaux criards ; je sus, je ne sais comment, mais très clairement, qu'ils étaient quatre ; l'instant d'après ils plongeaient au-dessus de notre toit et éclataient comme à notre nez, criblant l'autre maison et le carrefour. Pas un homme en vue. Après quoi, comme on fait après la pluie, nous allâmes à nos affaires. C'était simple.

De W. et moi, nous avions charge de téléphoner à l'infanterie, aux batteries, au commandement, à tour de rôle, jour et nuit, chose qui, après un mois, apparut comme supérieure à nos forces. Les appareils étaient mauvais ; l'un de nous dormait pendant que l'autre criait. Et il advint ceci que, la fatigue croissant, les périodes se faisaient plus courtes, et que nous arrivions à dormir une heure, à veiller une heure, et à ressembler à deux spectres, lorsque enfin l'on nous donna du renfort. De W. était un demi-bachelier assez paresseux, mais de bonne éducation et même de grande maison. Tels que nous étions, nous nous trouvions les meilleurs pour ce métier difficile, où il s'agit de reconnaître des mots parmi les plus confus grincements. Plus tard je vis un vigneron, devenu pourtant habile, se dévorer de désespoir à cause du mot « Coordonnées » qui faisait alors son apparition ; c'est qu'il ne l'avait jamais entendu. Notre affaire, à nous deux, était de transmettre des ordres en style militaire, c'est-à-dire en langage choisi ; il y fallait une certaine habitude de société polie et de lecture ; moyennant quoi nous fîmes des miracles. Nous pouvions compter sur deux bombardements de nuit ; et toujours de W., avant de prendre le cornet, ouvrait l'armoire à glace de l'institutrice, dont la porte faisait protection. Nous n'eûmes d'autre mal que la peur.

VII

Champ de bataille

[Retour à la table des matières](#)

Cependant les nouveaux pouvoirs s'installaient. Les deux capitaines des batteries se débarrassèrent des fantassins, qui tenaient l'arrière de la maison d'école mieux abrité, firent leurs lits dans la cave, et dressèrent une sorte de salle à manger à côté du tableau noir devant lequel nous étions maintenant assis. Ils jetèrent les yeux sur les deux téléphonistes et les trouvèrent abrutis de fatigue et hors d'usage ; d'où nous eûmes une après-midi pour nous promener. Nous ne connaissions que téléphones, et lieux abstraits, comme Seicheprey, Flirey, Rambucourt. Nous voilà partis par la route de Metz, aussi unie qu'une allée de sable. Beaumont est sur cette route, et tout en longueur, le long d'une crête qui domine comme un balcon un immense pays bordé par les Hauts de Meuse et tout occupé par l'ennemi. Au bas de la pente se trouvaient les tranchées, le long de petits bois aux noms sinistres, Remières, La Sonnard, Mort-Mare.

La route allait parmi des vignes à échalas. Bidons, fusils, cartouches, boîtes de singe, on trouvait de tout, et de noirs cadavres laissés là. De W. était jeune ; il était attiré par les cadavres, comme l'homme de Platon. J'avais et j'eus toujours la sagesse de ne pas regarder ces choses de près. Je me défiais de mon imagination, lui non. « Régale-toi, lui dis-je, de ce beau spectacle. » Il m'a avoué depuis qu'il en avait perdu le sommeil. Mais il y avait bien d'autres choses à voir ; des obus entiers, de grands saucissons de fil de fer, hauts d'un mètre, de pauvres tranchées comme des fossés de route, des chevaux crevés, toutes les marques de la force, et pas un homme vivant ; là-dessus un assez beau ciel. C'étaient nos vacances. Comme nous approchions de Flirey, toujours allant, les choses se gâtèrent. Je ne sais quelle alerte mit les artilleries en action ; nos batteries tiraient par-dessus nous ; l'ennemi bombardait le bois de Remières. Aplatit promptement contre un talus nous pouvions voir et entendre les obus bûcherons, qui faisaient voler de grosses branches comme des brindilles, après une lueur verdâtre et des explosions déchirantes. Devant nous, en contre-bas, parut une compagnie de soutien, vêtue de bleu foncé, avec le béret ; j'eus tout loisir de considérer les marques de la peur en ces hommes qui attendaient le moment de descendre au bois terrible. Dans la

suite, au temps des permissions, je retrouvai les mêmes marques presque imperceptibles autour des yeux ; l'espèce combattante m'était aussi distincte qu'une race de chiens ou de chats. Moi-même je croyais porter ces marques comme des lunettes. Ce jour-là je ne sais quel visage nous pouvions montrer. Mais notre situation était supportable, en somme. Nous disposions de nous-mêmes, et nous n'avions qu'à pourvoir à notre propre sûreté, ce que nous fîmes, acquérant promptement la prudence du soldat et la connaissance des moindres plis de terrain, ainsi que l'art de se coller promptement au sol. Le tumulte cessa comme nous rentrions, et nous n'en sûmes pas plus.

VIII

Civils

[Retour à la table des matières](#)

Cette journée marqua la fin d'une période d'anarchie, où j'exerçais sur mon camarade un pouvoir absolu, et où nous nous trouvions tous deux au service de deux puissances invisibles, les commandants M. et B. Le second était une sorte d'amateur de la lourde, qui, d'un point appelé Bernécourt, exerçait un pouvoir mal défini. Je remarquai aisément que nos deux capitaines se moquaient de lui et que j'étais son homme de confiance. Je supposai que c'était un civil comme moi ; son affaire était de harceler l'ennemi ; au lieu que les officiers de métier s'intéressaient peu à un porteur de soupe qui traversait un pré. Bien plutôt ils rangeaient leurs cantines et faisaient les comptes de leurs batteries, travail dont je n'appréciai pas tout de suite l'importance et la difficulté. En attendant je faisais du zèle et j'étais ridicule, mais non pas aux yeux du commandant B. qui vint enfin me voir comme une sorte de héros du téléphone, et me fit nommer d'abord premier soldat, puis brigadier. Ce commandant était un petit Napoléon botté, plein de feu, qui montrait du zèle aussi, et fut promptement éteint par une organisation nouvelle du pouvoir. Je fus éteint aussi ; mais ce fut plus long, car les deux capitaines avaient des égards pour moi. Peut-être me prenaient-ils pour un espion du commandant, ou, mieux encore, pour un envoyé secret du parti radical ; car ce bruit courut. Pourtant je ne veux pas être injuste. Ils savaient rire de ces bruits de cuisine. Ni l'un ni l'autre n'eurent jamais à mon égard cette peur de n'être pas obéi qui rend les chefs méchants ; ils me sentaient fidèle et ils n'avaient pas tort. Dans la suite j'acquis quelque chose de la ruse du soldat, par la défiance très injuste

d'autres chefs. Mais tout compte fait je ressentis plutôt l'esclavage des autres que le mien propre, qui ne fut qu'en des bagatelles.

IX

Polytechniciens

[Retour à la table des matières](#)

Un mot ici du capitaine B., que nous n'eûmes pas longtemps. Je l'avais entrevu dans les bois, mince, leste, élégant, à longues moustaches blondes, à grand manteau ; l'image même du héros. Or c'était un des hommes les plus poltrons ; tout le monde riait de ses précautions, de ses peurs, de ses fuites. C'était au point que l'autre capitaine lui dit un jour devant moi : « Si pourtant vous étiez dans l'infanterie, que feriez-vous ? » À quoi le capitaine B. répondit : « Je suppose que dans ce cas je me mettrais au cran de combat. Mais ici quoi de plus bête et de plus inutile que de se faire tuer ? » Cette réponse n'était pas sans portée. Il faut sans doute ne plus rien espérer pour être tout à fait brave ; et j'ai vu de ces lieutenants et sous-lieutenants d'infanterie qui semblaient avoir mis le point final à leur vie ; leur gaîté me faisait peur. En cela j'étais de l'arrière ; on est toujours à l'arrière de quelqu'un. Pour revenir à notre poltron, on voit qu'il n'était pas sans esprit ; toutefois une inévitable honte avait détruit en lui jusqu'à cet esprit du commandement qu'on voyait qu'il avait su. Ce n'était rien de manier un tel homme, et je jouais très bien mon rôle dans la bouffonnerie militaire que je découvrais seulement maintenant. Nous n'avions que des bougies. Je fis acheter par le chef une lampe à pétrole et un bidon, et me voilà bien fier. Mais ce capitaine me dit : « D'où vient cette lampe ? » Sur ma réponse, il me dit très sérieusement : « Je ne puis admettre que vous fassiez les frais de l'éclairage militaire ; éteignez cette lampe. » Je trouvai l'argument ; car cela c'est mon métier et je sais mon métier. « Mon capitaine, dis-je, je ne me sers point de cette lampe pour le téléphone militaire, mais seulement pour ma correspondance privée. » Remarquez que je faisais les deux en même temps. Je gardai donc ma lampe. Cependant je ne crus point pour cela que son bel œil plein de finesse fût tout à fait trompeur. Dans le fait c'était un polytechnicien ; ce genre d'homme, comme je l'appris, connaît très bien l'art de motiver. Je crois qu'il me sut gré de mon argument subtil ; plus d'une fois je lui vis de la grâce, et il se trouvait comme égaré parmi nous. Il a fini à l'arrière. Il n'avait pas son pareil pour faire le compte de ce qui manquait à sa batterie en fait de timons et de roues de rechange.

Un autre polytechnicien, tout frais pondu, se dressait devant lui comme un petit coq. Celui-là c'était un guerrier, du nom de Le Barbu, évidemment breton, teint clair, poil roux, très dur aux hommes, mais honoré de tous par un courage non douteux. Nous étions amis. Un de nos plaisirs était d'étudier la règle à calcul, et de raisonner au tableau noir pendant mes temps de repos ; mais, autant que je pus remarquer, ces développements d'artillerie géométrique ne produisirent aucun effet sur nos maîtres. Leur grande affaire, comme j'ai compris à la fin, était de conserver et d'étendre leur pouvoir ; et, même quant aux effets sur la guerre, cela avait peut-être plus d'importance qu'un transport de tir et autres opérations. Comme disait Gontier, grand expert formé aux observatoires, quelques soins que prenne l'artilleur il tire toujours à côté. Toutefois on peut dire que B. abusait de la permission. Le Barbu me disait : « La septième batterie aurait bien pu rester à Joigny. »

Ce propos subversif, qui me revient en mémoire, me rappelle la route de Metz où il fut tenu avec beaucoup d'autres. Nous étions gais comme des collégiens, et un peu essoufflés. C'était un jour de neige ; les gros projectiles faisaient là-haut le bruit d'un train sur un pont de fer. « Sur quoi tirent-ils, demandait Le Barbu, car ils ne voient rien, et cet énorme frottement contre la neige dans le haut de l'air ne peut manquer de raccourcir la trajectoire. » Et autres propos, après avoir bien couru. Nous avions pris occasion de cette neige qui bouchait la vue pour explorer des lieux interdits. Sur un coteau qui dominait le village de Saint-Baussans, alors invisible, nous allions, devisant, jusqu'au moment où Gontier, observateur oisif en son trou, se leva comme une alouette, tout content de nous voir. Il nous décrivit le paysage, et, par une sorte de magie, les choses commençaient à apparaître à mesure qu'il les décrivait ; des maisons, des rues, et même des hommes qui ne se cachaient pas plus que nous ; c'était une éclaircie, mais nous pensâmes trop tard que celui qui voit peut être vu. Gontier plongea dans son trou, et nous fîmes, Le Barbu et moi, une retraite au pas accéléré ; presque aussitôt les 77 nous poursuivirent. D'ailleurs ils nous manquaient de loin ; mais l'idée qu'on est visé personnellement trouble les plus braves. Le Barbu était un modèle suffisant pour moi, et je courais à sa suite comme un lapin. Après quoi nous philosophions. Ce jeune héros fut célèbre dans l'aviation ; on l'appelait : « Sans mollesse ». Il voulut m'entraîner dans la suite aux aventures de l'air, mais je fis le sourd. C'est une des circonstances où je pris comme règle d'exécuter seulement les ordres et de ne point chercher le danger. Après tout, que m'étais-je promis à moi-même aux temps lointains où le changement de la loi militaire me mit en demeure de choisir ? J'avais reculé devant un métier ennuyeux ; j'avais choisi l'engagement universitaire qui, après dix ans, me laissait libre de tout ; et, si une guerre survient, me disais-je, je m'engagerai. En août 14, voulant tenir cette promesse faite à moi-même, et écarté de l'infanterie par mon poids (il s'agissait de la Légion, j'en tremble encore), je me laissai conduire par ma chance et fis honnêtement mon métier. La part faite au serment à soi, et aussi à la curiosité,

ce que je puis dire de mieux là-dessus est que je n'aurais pas supporté la vie civile pendant les temps tragiques, et que, vraisemblablement, entre les vils lieux communs et la révolte, j'aurais pris une route non moins dangereuse que celle de l'artilleur.

X

Aumôniers

[Retour à la table des matières](#)

L'élégant capitaine B. ne manquait jamais, chaque dimanche, d'aller à la messe dans les bois ; et de W., mon jeune camarade, ne manquait jamais de se brosser à peu près et d'accompagner le capitaine ; ce qui ne me plaisait point. De W. ne croyait à rien, mais il avait été élevé selon la politesse. Or n'est-ce point croire à la politesse ? Où le croire commence et finit, il n'est pas facile de le savoir. Y a-t-il plus, dans la foi de la plupart, qu'un respect pour ceux qui semblent croire ? Ce problème m'a intéressé depuis, et j'y ai découvert des profondeurs. Mais, en cette tragédie où nous étions, je n'étais pas disposé à tenir compte des nuances. J'avais horreur de voir que la religion du Christ travaillait aussi avec zèle à pousser les hommes dans la guerre. Me voilà aux aumôniers militaires ; et la première fois que j'en vis un, avec le bonnet de police à trois galons, je courus à l'autre capitaine, le seul que je trouvai. Je lui dis que, dans les instructions sur les grades et les signes du respect, je n'avais jamais entendu parler d'aumôniers à trois galons. Devais-je le salut ? Ce capitaine, avec qui je devais avoir des rapports presque intimes, tantôt agréables, tantôt difficiles, était une sorte d'artiste, avec une humeur redoutable, de l'esprit, l'art de gouverner, et un courage suffisant ; il n'avait point trace de religion. Il me dit : « Je ne connais pas ce grade ; et faites comme vous voudrez. » Deux jours après je me donnai le plaisir d'être insolent. C'était déjà dans la seconde période de ma guerre ; j'avais plus de loisirs, et je vivais plus humainement dans les ruines de la maison d'en face, faisant société et table avec quelques sous-officiers jeunes et tout simples. Je présidais dans un fauteuil Voltaire, et on m'appelait Général. C'est dans cette assemblée que vint un homme hautain et froid, moitié prêtre et moitié capitaine, pour une question de tombes militaires. Il fit grande attention à ne parler qu'aux gradés : « Dites, Maréchal des logis » ; mais ces enfants, par un mouvement naturel, car les âges sont partout respectés, se tournaient vers moi, attendant la réponse du président de table. Je m'entends à la moquerie et je fus féroce ; encore

aujourd'hui je m'en félicite. Et pourquoi ? Cela affligera les bonnes âmes. Mais ne savais-je pas bien que les tyrans de tout genre allaient reprendre espoir dans ces jours de malheur où l'obéissance passive était restaurée ? Pouvais-je hésiter devant cette monstrueuse alliance de l'esprit et de la force ? Cette double infatuation, si assurée de sa victoire, si bien dessinée sur un fond de misère commune, c'était plus que je n'en pouvais supporter. Là j'étais brave sans mélange aucun, et assurément indomptable. Mes jeunes amis furent ravis ; et l'autre, le Monsignore, se retira promptement et prudemment. En revanche quels égards pour un petit prêtre, téléphoniste crotté et fantassin, obligeant et résigné, sans aucune participation à la puissance visible ! Même un jour, à propos de cet homme de Dieu si crotté, j'essayai de ma raillerie contre le capitaine B. qui venait de recevoir avec hauteur un message de ce téléphoniste sans galons. Je dis au capitaine : « Savez-vous ce qu'est cet homme-là ? Non sans doute. » Il dit de son air grand seigneur : « Mais qu'est-il donc ? » – « C'est un prêtre », lui dis-je. « Ah oui, je sais », répondit-il ; et j'ajoutai : « Un vrai prêtre ; un homme qui a le pouvoir de faire descendre Dieu sur l'autel. » Mon projectile n'eut aucun effet. Je devais bien le prévoir. Dieu est avec le commandement, et ces choses-là ne font pas question. Je ne puis même pas me vanter d'avoir été une sorte d'énigme pour le capitaine B. Du moment que je ne voulais pas comprendre le grand jeu, pourquoi m'aurait-il tendu la main ? L'ordre ne manque pas de serviteurs ; l'intelligence y a sa place, très belle et très honorée ; si elle refuse sa place, nul ne la remarque plus. Il faudra pourtant, si je ne me trompe, que les pouvoirs comptent de plus en plus avec ce mauvais esprit, qui ne veut pas pouvoir.

*

* *

Je touche ici à de graves questions. Je ne les cherchais point ; elles venaient me trouver, et il fallait prendre parti. Je veux régler, sans plus attendre, le compte des aumôniers militaires, et on verra qu'ils ne perdront pas tout. Beaucoup plus tard, dans l'année 16, je me trouvai, à la pointe brûlante de notre guerre, à Flirey, maître absolu d'une jeune équipe vive comme la poudre. L'aumônier divisionnaire qui entra un soir dans mon poste, apportant cigares et cigarettes, se nommait Harel, de son métier professeur libre, et qui avait, comme je sus ensuite, une grande estime pour mes grades et diplômes. Ce soir-là il m'apparut assez boueux, sans aucun galon, et aussi simple qu'on peut l'être. Alors je me crus à la comédie, devant un aumônier de journal, jovial, buvant sec, et allant jusqu'aux jurons par permission spéciale. « Vous êtes de ceux, lui dis-je, qui ont permission de jurer le nom de Dieu, mais aussi de ceux qui ont à se faire tuer ; car, comme parle l'évêque, il nous faut des morts. » Cette formule, dont j'ai gardé le souvenir, donne une faible idée des railleries dont je criblai l'envoyé de Dieu. C'était de mauvais goût, certes ;

mais je voyais trop bien à quelles horreurs nous allions, par le bon goût et la politesse ; et je crois encore aujourd'hui que si on ne rompt pas brutalement avec les grâces d'académie, toute liberté est perdue, en bas et en haut. Le libre jugement, seule ressource contre la boue et le sang, ne peut se sauver qu'en se perdant selon le monde ; c'est ainsi que j'appliquais encore l'Évangile à ma manière ; mais je reconnais que c'est une étrange manière, que les doctrinaires rouges n'aiment pas plus que ne l'aiment les marquis et les esthètes. Serai-je toujours un général sans armée ? Il se peut. Je pense qu'il faut labourer brutalement la première fois, et encore la seconde ; enfin couper les racines du savoir élégant. À tous risques. Mais quel risque approche de cette guerre absurde, fruit d'algèbre et de littérature ? Ma petite armée de Flirey tint bon ; ces enfants riaient de bon cœur. Je me demande encore une fois qui croit et qu'est-ce qu'on croit. je n'ai pas vu un homme, en ces jours difficiles, qui craignît, de la mort et de la souffrance, autre chose que ce qu'il en voyait à chaque tournant. Et cet Harel lui-même n'était à mes yeux qu'un homme riche de courage et d'amitié. Riche et fort, donc, de cette monnaie qui a cours partout, il se secoua gaiement, comme sous l'averse, et ne raisonna point, ni ne prêcha. Il gardait pour moi deux sermons qui un peu plus tard me mirent à bas, sans témoins, entre nous deux. « Non, mais, s'il vous plaît, me dit-il un autre jour, où sont mes galons ? Les voyez-vous ? Où est mon pouvoir ? Je suis un homme, et tout ce qui est bon pour un homme est bon pour moi. Mon logement, quand nous cantonnons, est n'importe où. Ces messieurs me réservent toujours un bon logement, et souvent un lit. Si vous m'y trouvez, alors moquez-vous de moi. L'étable me va. J'y dors de bon cœur. » C'était vrai. Je ne crois jamais un discours ; mais je vis souvent cet homme couché comme une bête, et plus fantassin que moi. Très bien. Les saints ne me font pas peur. Mais, pour parler fantassin, il me posséda encore une autre fois, et mieux. « Ce que vous faites ici, me dit-il, je le comprends d'autant mieux que je le fais moi-même. Au milieu de ces hommes malheureux, c'est votre place d'homme ; et toute autre place vous ferait honte. Mais alors c'est avec les fantassins que vous devriez être. Avec moi, si vous voulez ; demain si vous voulez. » je lui dis ce que je pensais et ce que je pense encore, c'est que ce sont là des décisions que l'on prend une fois et sans bien savoir ; et vouloir ce qu'on a voulu une fois, je savais ce que c'est. Toutefois que mon courage s'arrêtait au bord de cet autre cercle d'enfer, que je connaissais trop. Le fait est que, dans les premiers mois, sans abri et sans prudence, je croyais que j'y laisserais mes os ; mais, dans la suite, avec l'industrie de l'artilleur, avait grandi l'idée que je pourrais m'en tirer, à condition de regarder et d'écouter avant de sortir. Bref le courage s'use à la guerre, comme toute autre arme. On s'en remet alors à la nécessité, gardant la liberté pour l'exécution. Par ces réflexions, qui ne sont pas agréables à l'esprit romanesque, je compris ce jeune héros de Tolstoï, c'est, je crois, Nicolas Rostow, qui est envoyé à l'arrière pour acheter des chevaux, et qui ne querelle point le sort.

Encore un peu plus tard, et après trois mois d'hôpital, je me trouvai dans un dépôt d'éclopés avec un répit de trois jours ; là régnait la peur muette ; nous étions tous sur le chemin de Verdun, et l'imagination travaillait. Or j'eus comme voisin de lit un aumônier du genre fier et silencieux, qui s'équipait en musulman pour les tirailleurs marocains. Le croissant sur son calot était un beau sujet de plaisanterie ; mais les yeux noirs, pleins de résolution et peut-être de désespoir, me détournèrent de toute fantaisie. Je savais ce qu'il faisait, et peut-être mieux que lui ; la muette tragédie n'en était que plus émouvante. C'était un homme de petite santé. J'admirais ses habits neufs et son courage neuf, me demandant ce qu'il en resterait après quinze jours. Peut-être étais-je dupe, en lui supposant la témérité de mon ami Harel. C'était de l'abbé Harel, cette définition : « Le front commence au dernier gendarme. » Peut-être cet inconnu n'a-t-il pas dépassé le dernier gendarme. Mais, autant que je sais, la résolution de partir est plus difficile que partout ailleurs dans un dépôt d'éclopés, c'est-à-dire de guéris, où chacun est seul, où nul ne reste, où l'on entend chaque matin l'appel des détachements, où nulle amitié n'aide, ni aucune action difficile. Cet homme, qui s'habillait en tirailleur marocain, s'entourait en même temps d'un destin irrévocable, du moins il le croyait, et par sa propre volonté, cela il le savait. Il est remarquable que la partie fière de l'âme, soit qu'elle rêve un grand pouvoir, soit qu'elle méprise tout, soit qu'elle s'honore comme immortelle, soit qu'elle s'honore comme mortelle seulement, tire toujours vers les mêmes lieux de difficulté et de risque. Le plus humble et le plus fier trouvent alors les mêmes raisons, et tremblent de les voir si faibles à l'approche. Quelque chose de cela sonnait dans cette voix qui me fit cinq ou six phrases tout au plus. Prise de voile, il me sembla. Je fais la part belle à tous ; et comment autrement ? L'universelle peur n'explique rien d'une guerre. Car qui empêche, je vous le demande, que tous ces hommes s'enfuient ensemble aussi loin qu'alla le plus résolu de nos moralistes. Je m'excuse de ce mouvement de mépris ; il faut bien que la partie basse se venge aussi.

*

* *

XI

L'artilleur ingénieux

[Retour à la table des matières](#)

Je dois revenir très loin en arrière, car seul le fil du temps relève les souvenirs, et des idées plus adhérentes à la chose même, ce que je cherche à présent. Nous vivions en misérables, et l'estomac repoussait la viande rose et filandreuse noyée dans un liquide gras. Un grand changement survint pour moi lorsque apparurent les estafettes du général commandant le 31^e corps. Ils vinrent à tour de rôle occuper pour la journée et quelquefois pour la nuit, le plus bel observatoire du secteur, qui était un grenier de l'autre côté de la rue. Ces sous-officiers de cavalerie, hommes de cheval, riches, et de grande vie, apportèrent dans leur auto des choses oubliées, comme des œufs, du vin, du cognac. Je retrouvai l'usage de l'argent. C'est alors que nous bouchâmes les trous et finîmes par installer une étrange table, garnie de deux bancs d'église et d'un fauteuil Voltaire. Landry, colonial et artilleur, fut le principal artisan de ces choses. C'était un homme brun, et qui riait diaboliquement. Dans les ruines du village, il trouvait tout ce qu'on voulait. Son premier commerce fut d'apporter à ces jeunes gens, assez neufs, des éclats d'obus encore tout chauds ; réellement chauds, à brûler la main ; mais c'est qu'il en conservait derrière le poêle. À chaque explosion proche il courait et revenait. Un jour, un des élégants observateurs parlait de jeunes sangliers qu'on disait avoir été pris dans les bois, ajoutant qu'il donnerait quelque chose pour en avoir un. « Donnez-vous dix francs ? dit Landry. Marché conclu ; et le lendemain un petit sanglier était embarqué dans l'auto. Les hommes de l'échelon, paysans ou bûcherons, savaient très bien cerner à plusieurs le troupeau sauvage, et tomber de tout leur poids sur la jeune bête ; quant à la redoutable laie, il n'en fut jamais question. Ainsi l'État-Major s'amusa de plusieurs petits sangliers, aussi familiers que des chiens. Je commençai à comprendre que l'homme est réellement le roi des animaux.

XII

Bûcherons

[Retour à la table des matières](#)

Je ne voyais pas souvent les hommes des bois ; mais j'avais des amis parmi eux, et cela me rappelle une heureuse journée de bûcheron. Nous brûlions ordinairement des perches à houblon que nous allions prendre le soir sur le versant interdit ; aussi des poteaux de clôture, des débris de barriques ou d'armoires, enfin tout ce que nous pouvions piller. Le capitaine T., qui faisait volontiers le sage, m'expliqua qu'une perche à houblon valait vingt francs, que nous étions des maraudeurs, et que cela allait finir. « Vous irez chercher du bois à la forêt. Il y a une charrette abandonnée en avant et à gauche de l'observatoire ; allez la reconnaître ; vous aurez deux chevaux et un conducteur ce soir, et demain vous serez bûcheron. » Il se plaisait à me faire courir, et il avait raison. Le Barbu, qui aimait l'exploration, vint avec moi reconnaître la charrette. Nous eûmes quelques obus, comme il fallait prévoir ; mais notre équipe de deux était bien commandée. Je choisis un chemin ; à la nuit j'avais la voiture, et le lendemain j'allai trouver les hommes sauvages, leur montrant un flacon de rhum, élixir très bon, leur dis-je, pour couper les arbres. Ce genre de plaisanterie est militaire ; mais je lui trouve un air antique et presque Ésope ; l'esclavage produit partout les mêmes fleurs maigres. Après cette belle journée, pendant laquelle nous n'entendîmes pas une fois la voix du maître, je me trouvai sur la route, escortant une pleine charrette de bois ; et c'est en vue de Mandres-aux-Quatre-Tours que ma charrette se sépara en deux. Il s'agissait d'aller chercher une autre voiture ; car j'ai de l'obstination. Je passe sur les incidents ; je me souviens seulement que le conducteur des chevaux montrait de l'humeur, et même une résistance ouverte ; car je n'étais pas encore brigadier. C'est alors que j'improvisai un discours qui revint plus d'une fois dans la suite : « Ah ! vous pensez que votre soupe sera froide, et que cette guerre est bien ennuyeuse. Mais dites-moi, qui donc a voulu reprendre l'Alsace-Lorraine ? Qui donc a applaudi les gens qui parlaient là-dessus ? Qui donc a injurié le redoutable voisin ? Ce n'est toujours pas moi. Et je sais bien que c'est vous. C'était agréable d'applaudir et de renchérir ; on était approuvé. Et maintenant c'est moi qui fais la guerre que je n'ai pas voulue, et sans me plaindre ; et vous, qui l'avez voulue, vous m'assommez ici de vos plaintes. Vous avez cru sans doute que la guerre se passerait en chansons ; eh bien ! la

route de Metz est là-haut ; allez à Metz ; c'est le moment. » Je résume mais le ton et le vocabulaire rappelaient assez bien Démosthène, qui n'était pas un orateur élégant et fleuri. Je gagnai cette fois-là et les autres fois. J'eus mon bois, et j'eus aussi quelque temps la marque des troncs sur l'épaule. En attendant, j'étais encore tout échauffé de mon discours ; d'autant que je n'étais pas sans reproche autant que je le disais ; car enfin je n'avais pas applaudi, mais je n'avais pas sifflé. Avais-je même tout à fait jugé et méprisé les comédiens du genre Barrès ? Et ma rhétorique avait-elle secouru assez les paysans et les ouvriers ? Aussi pouvais-je prévoir que les académiciens, les politiques, les publicistes seraient si tranquillement lâches, et si impunément ? J'avoue que le terrain était libre pour mes discours. Enfin tardivement la vérité de la guerre apparaissait ; elle était aussi claire et aussi nécessaire que ces vols de cigognes qui passaient au-dessus de nous.

XIII

Morale civique

[Retour à la table des matières](#)

Je reprends ici et je rassemble encore d'autres discours, qui ne passaient pas toujours aussi aisément, car les lieux communs que je secouais semblent d'abord irréfutables. Un moraliste plein de feu se sauve jusqu'en Provence ; un publiciste enragé va seulement jusqu'à Tours ; le chef du gouvernement se retranche à Bordeaux. Dont ils donnent des raisons que les jeunes et les vigoureux sont disposés à trouver bonnes. L'un se tient à peine sur ses jambes ; l'autre est trop lourd pour faire une marche ; le troisième est hors d'âge. Mais ce sont de mauvaises excuses. Paris supposé assiégé, pris ou occupé, il y avait des risques, sans compter même les obus. Le rôle d'otage ne prête pas à rire ; et j'ai le récit d'un homme d'âge, en pays occupé, qui, chaque semaine à son tour, passait vingt-quatre heures en prison, avec la perspective d'être fusillé si besoin était. Le plus honoré est justement choisi comme otage, et voilà une manière de combattre qui n'exige ni santé ni force. J'ajoute que si tout civil, en présence de l'ennemi, et otage ou non, tuait son homme, ce qu'on peut toujours, c'est alors qu'on saurait qu'un pays est réellement invincible. L'ami dont je parlais s'est trouvé une fois ou deux en situation de pouvoir tuer Guillaume lui-même ; il n'y a seulement pas pensé. Le civil, même s'il a son fils aux armées, considère que la guerre est un métier, absolument comme au temps des mercenaires. Ces idées ne sont qu'un rêve confus dans la tête de

l'Ésope fantassin ; si elles venaient en forme, et si elles entraient dans la morale civique, je ne dis pas que la paix serait absolument ; car il n'y a pas de raison de penser que le père serait moins courageux que le fils, dès qu'il serait seulement forcé par ses propres discours ; mais du moins les guerres auraient un sens, et quelquefois le père mourrait avant le fils, ce qui est dans l'ordre.

XIV

L'esprit du combattant

[Retour à la table des matières](#)

Vous me soupçonneriez de n'avoir écrit mon histoire de bûcheron que pour en venir à ce discours-là. Il se peut bien. Je n'ai aucune raison de dissimuler mes réflexions de soldat. Je n'ai trouvé aux armées la plus grande liberté de propos, tempérée par les marques de respect, qui ne vident l'esprit qu'au moment même, et qui sont suivies d'une réaction naturelle. La guerre étant présente et pressante, l'esprit jaillissait souvent, et j'apprenais une nouvelle manière de mettre les idées en ordre. Un sous-officier de la lourde, qui s'appelait, je crois, Victor, et qui observait au-dessus de nous, sous les tuiles, pour les 155 de Rambucourt, écoutait des histoires de désertion, d'où il résultait seulement que désertir était difficile, et qu'on était souvent pris. Là-dessus il dit très tranquillement: « Passe pour cette guerre-ci, puisque j'y suis ; mais à la prochaine ils ne m'auront pas. » L'homme qui parlait ainsi était le même qui resta une fois seul sous les tuiles, guettant les coups d'une terrible pièce de 130 qui couvrait d'éclats la septième batterie, cachée dans un ravin un peu en avant. Comme il s'écoulait environ 15 secondes entre la fumée du canon et l'arrivée du projectile, il téléphonait à chaque fois : « Abritez-vous... » On fait beaucoup de choses en 15 secondes ; mais lui restait, se fiant, comme j'ai vu faire plus d'une fois, à la régularité étonnante du tir ennemi ; un coup un peu long aurait fait voler les tuiles. Gontier, qui n'avait rien lui non plus d'un guerrier mystique, fit la même chose en avant d'une batterie qui répondait coup pour coup à une pièce de 150. De tels exemples m'ont fait comprendre un peu ce mot que j'ai trouvé dans Claudel: « Le devoir est des choses prochaines sur lesquelles il n'y a point doute » ; tel est bien le sens, si ce n'est la lettre. Et, plus près encore de l'homme, je soupçonnai que ce qui requiert le courage, et d'ailleurs l'obtient, ce n'est pas un vague devoir envers la Patrie, qui sert à toutes fins, mais un devoir déterminé, lié à une fonction, devoir envers des camarades en péril qu'il s'agit d'aider tout de suite et efficacement ;

sans compter le devoir envers soi, si subtil, si profondément dissimulé par une belle pudeur, et qui met l'homme en demeure d'essayer jusqu'où il ira dans le difficile, et contre la déshonorante peur. On m'a dit que des infirmières restaient très bien auprès des blessés non transportables, et dans un danger évident, car plusieurs furent tuées. J'ai toutes raisons de croire cela, et je n'ai nulle peine à le croire. J'ai remarqué qu'un mouvement de prudence très naturel, et même très raisonnable, devient méprisable si la peur commence à mordre. Nuances fines, qui se devinent d'après les actions. Je dois mettre ici ce qu'on m'a conté de Guynemer, revenant à son combat de chasseur après une blessure et un temps de convalescence, et se laissant mitrailler en l'air au lieu d'attaquer le premier, comme il avait coutume. À ceux qui l'observaient d'en bas, et qui ensuite s'étonnèrent, il répondit : « Je voulais voir si je serais bien peureux après cette blessure. » Ce trait à la Plutarque est légendaire, faux et vrai comme sont les légendes ; semblable à une idée, il éclaire nos confus mouvements. De tels sentiments relèvent le héros, mais non tout à fait comme le voudrait la morale des pouvoirs, aux yeux de qui le devoir d'obéir à de plus sages que soi, ou réputés tels, suffit à tout. Je mets en forme ce discours, qui naquit péniblement en des discussions souvent confuses, toujours libres.

*
* *

XV

La grande comédie

[Retour à la table des matières](#)

Il y avait aussi des moments gais, comme d'enfance. Et plus d'une scène m'a éclairé sur la grande comédie. Voici une histoire de photographe. Gontier était artiste en photographie. Un brigadier du 14^e régiment d'artillerie de Tarbes, qui fut toujours notre voisin, vint naïvement faire tirer son portrait, pour sa fiancée, disait-il. Gontier eut une idée ; il montra Landry, l'homme qui savait tout, excepté l'art du photographe ; et il dit au brigadier : « Je ne suis qu'un amateur ; mais celui-là est un véritable artiste, et un homme du métier ; si vous arrivez à l'intéresser, vous aurez le plus beau portrait. » Landry avait bien entendu. Ce furent des discours sans fin, car le brigadier revenait. « Veux-tu, disait Landry, que je fasse ton portrait par ce temps noir ? Tu seras

nègre. Ta fiancée n'est pas amoureuse d'un nègre ? » L'autre s'enfuyait. On le revoyait par un jour de soleil. « Trop de lumière, disait Landry; tu seras pâle comme un mort. Veux-tu la faire pleurer ? » Il fallut pourtant venir aux actions. Gontier donna au prétendu photographe graphe un petit appareil sans obturateur et un morceau de drap. « Il n'y a qu'à faire clic clic, ne bougez plus, et autres bruits photographiques. » Landry s'en alla opérer du côté du château ; mais il revint la figure longue. « Ce n'est pas, dit-il, le brigadier qui m'inquiète il a posé de face et de profil et il est content. Mais c'est cet officier d'infanterie qui m'a vu opérer et qui m'a demandé de le prendre aussi, promettant de payer. « Ne bougez plus, et clic clic ; mais j'en avais chaud. » Ce fut un jeu qui dura quelque temps que de dire à Landry : « J'ai vu par là un officier d'infanterie qui te cherche. » Nous ne revîmes depuis ni brigadier ni officier. Ce même Landry trouva moyen de monter un alambic et de faire de l'eau-de-vie avec les prunes qui trempaient en quantité dans les caves ; cela du côté de l'ennemi, et au prix de quelques salves, afin d'être tranquille, disait-il. J'eus l'honneur du premier verre, qui était pour renverser un homme. Je sus, ce jour-là et dans la suite, que l'alcool guérit de la peur.

XVI

Réglages

[Retour à la table des matières](#)

Cette vie semblera peu militaire. Mais il y avait l'ordinaire des bombardements, et la salve accoutumée de cinq heures au carrefour ; dont les fantassins se gardaient moins que nous ; ils se croyaient, je suppose, sur la place de l'Opéra. Il y eut des accidents par-ci par-là et deux ou trois grands massacres dans des granges pleines d'hommes. Ces horreurs ne relevaient pas le courage du téléphoniste. D'autant qu'on nous avait relégués au premier étage, derrière des cloisons minces et à côté d'un grenier tout crevé. C'est là que je connus au naturel un nouveau commandant, vieillard aux yeux pâles, d'une simplicité sans égale, et qui semblait indifférent à tout, excepté à son salut éternel. Quand il nous vit installés dans ce lieu dangereux, il s'y établit aussi. Comme je lui donnais une feuille à signer, le grenier retentit d'explosion et d'éclats, notre porte craqua, une violente fumée nous fut jetée. Je ne sais si je sautai ; mais lui, qui était au milieu de sa signature, aussi maigre et janséniste que lui, la finit sans interruption ni crochet. Dans la suite nous fûmes presque amis. C'est lui qui me fit remarquer l'immense douille de notre 75, comparée à celle

d'un 77 allemand. « Nous avons, dit-il, cherché la poudre sans fumée, et nous l'avons trouvée ; mais aux dépens de la puissance. » Le fait est que les pièces de l'ennemi, même à six kilomètres, étaient comparables à des fumeurs qui lancent leur bouffée. Seulement, comme disait Gontier, c'est une grave erreur que de croire que quand on sait où se trouve une pièce, c'est un jeu de la démolir. J'ajoute, puisque je suis sur ce sujet, que la fumée a cet avantage de masquer les feux, qui sont des signes très précis, la nuit et même le jour. Notre capitaine eut l'idée de se servir pour les tirs de nuit de notre vieille poudre noire ; le jour il transportait une pièce dans un vallon hors de vue, et réglait son tir à la poudre noire ; la nuit il transportait le tir d'après ce réglage. C'était ingénieux ; mais il y a une partie du travail d'artilleur qui fut toujours négligée chez nous et, je crois, ailleurs, et qui consiste à aller voir de près où les obus tombent. Sur ces réglages de loin, et souvent interminables, auxquels je participais quelquefois, j'eus une idée, mais qui ne fut point reçue. On tire un coup, on observe la chute, on raccourcit si c'est long, on allonge si c'est court ; cela peut durer sans fin par les hasards, qui font qu'un coup long est peut-être bien pointé. Il faudrait tirer au moins six coups sans changer le pointage, et régler d'après un point de chute moyen, bien facile à construire géométriquement. C'est ce qu'on ne fera sans doute jamais. On espère le coup juste ; et, quand on l'a trouvé, on dit : « Le réglage est terminé. » Mais que prouve un coup ? Je me demande à quoi sert l'École Polytechnique. Sont-ils fatigués, après ces sévères études, au point de ne plus jamais former une idée ? Ou plutôt sont-ils entièrement pris par l'art du commandement et les ruses de l'obéissance, où j'ai vu qu'ils étaient passés maîtres ? J'en reviens à la même conclusion à laquelle j'étais tout à l'heure. On nous parle de défense nationale, et l'on se moque de nous. Il s'agit, au vrai, de l'antique guerre entre maîtres et esclaves, où les maîtres ne font point de fautes.

XVII

Officiers supérieurs

[Retour à la table des matières](#)

Ce même commandant janséniste est celui qui me dit un jour, alors que je venais de faire passer un avis aux batteries de 75 : « Alors vous croyez que, parce qu'on les avise qu'ils tirent trop long, ils vont changer quelque chose ? » À quoi je répondis : « J'oubliais que vous ne croyez qu'aux choses incertaines. » C'était d'un pédant ; et il pouvait bien me répondre qu'il n'y a d'espérances que celles que l'on porte par sa seule volonté. Il ne répondit rien, et parut

ensuite plus froid. D'ailleurs il nous quitta bientôt après. J'ai parlé de ce chef si simple ; toutefois il ne faut pas oublier que la simplicité permise à un commandant ne l'est peut-être pas à un capitaine, lequel décide de presque tout et répond de presque tout. C'est de la même manière qu'au quartier un colonel est paternel quelquefois, et un général toujours. Mais de colonels et de généraux il n'était guère question parmi nous.

Cela me rappelle une visite de lieutenant-colonel, qui réveille en moi une idée à laquelle je tiens beaucoup. Je ne me garde pas assez du pamphlet, et tant pis. Je te conduis naturellement, lecteur, à travers mes expériences de soldat citoyen ; il faut que la fable ait une morale. Je fus donc appelé un jour, et je trouvai au carrefour un lieutenant-colonel qui m'attendait ; les officiers étaient massés un peu plus loin, et observaient l'entretien secret. Ils purent faire d'étranges suppositions ; mais voici tout ce qui fut dit. D'abord il me parla de Bergson, sur qui je répondis je ne sais quoi. Je n'aime pas parler de Bergson ; il y a rivalité d'atelier entre les Bergsoniens et nous. En second lieu il me demanda ce que je pensais de la violation de la neutralité belge ; je lui répondis, ce que je crois encore, que c'était une belle manœuvre militaire, d'ailleurs annoncée depuis vingt ans dans tous les cours de stratégie. Là-dessus il me remercia fort honnêtement des services que je rendais, et ce fut tout. Peut-être comptait-on un peu sur moi pour prêcher la guerre sainte. D'un mouvement naturel je coupai d'abord tous liens avec le service de la propagande ; et je m'en félicite, aujourd'hui plus que jamais. Car nous savons maintenant, par documents, que quelques années avant la guerre, nos diplomates, d'accord avec nos militaires, préparaient une offensive de précaution par la Belgique, pour le cas où les dispositions des armées allemandes auraient rendu ce mouvement nécessaire.

XVIII

Opinions utiles

[Retour à la table des matières](#)

J'aurais vraiment lieu d'être fier maintenant si j'avais protesté en ce temps-là, au nom de la morale outragée, contre une manœuvre de force évidemment utile ! Mais, sans mesurer déjà ce qu'il faut appeler l'hypocrisie de gouvernement, je savais du moins que la guerre outrage la morale de toute façon, et qu'il serait bien enfant de s'en étonner. Toutefois j'eus le temps de réfléchir dans ma tanière, et d'apercevoir que la pensée remord celui qui s'en sert sans

précaution. La remarque que je viens de faire ne termine nullement la question. Et j'ai fabriqué pour mon instruction un chef d'état-major imaginaire qui discute très bien. « Je ne vois pas, me dit-il un jour, pourquoi vous méprisez les opinions utiles. S'il est permis contre l'ennemi de violer les traités, il est permis aussi de mentir, et de blâmer en ses actions ce qu'on ferait très bien soi-même sans scrupule. Il s'agit seulement de savoir, si le mensonge est utile, et si le mensonge le plus impudent n'est pas le plus utile. Par exemple il est utile que l'on sache que nous ne massacrons pas les prisonniers, parce que nous cultivons ainsi dans nos ennemis l'idée qu'ils peuvent se rendre pour sauver leur vie. Mais il serait utile de faire croire que l'ennemi massacre les prisonniers, car nos compagnies encerclées vendraient alors chèrement leur vie, ce que nous devons souhaiter. Et puisque vous tuez pour la patrie, je ne vois pas par quel scrupule vous rougiriez de mentir pour la patrie. » Celui qui n'a pas conduit ses pensées jusque-là, je le soupçonne d'appeler pensée ce qui lui plaît. La guerre met l'homme tout nu ; il revient péniblement aux pensées d'Ésope. Socrate fut condamné très exactement parce qu'il refusait de soumettre aussi ses pensées au pouvoir. Nous n'avons peut-être pas avancé du tout depuis Socrate. Ne pas craindre, rester sobre, ne rien croire, trois ressources contre le tyran. Quelques centaines d'hommes ainsi disposés feraient un esprit public, et suffisant. Les maux humains comme guerre, abus de pouvoir, absurde concentration des richesses, ne sont possibles que par l'incroyable aveuglement de ceux qui passent pour instruits. Il s'agit de former son jugement par un massacre de pensées. Il n'y a pas d'autre sagesse.

XIX

Espions

[Retour à la table des matières](#)

Revenons au récit. Au moment où nous sommes, qui est le commencement de l'an quinze, il y eut des histoires d'espions, et je connus que le soupçon est une maladie dont il est difficile de se garder. On raconta qu'un officier allemand, déguisé en lieutenant d'infanterie, explorait nos lignes ; on ne savait qu'une chose de lui, c'est qu'il n'avait pas de numéro à son képi. Un jour d'hiver j'étais de service à l'observatoire du bois du Jury, lieu redouté des artilleurs. Il fallait un téléphoniste, et naturellement il prenait la faction à son tour ; en sorte que tous apprirent à observer, et tous apprirent à téléphoner. Ces situations de guerre, que nul n'avait prévues, s'organisaient tant bien que mal. Le lieutenant Le Barbu était au balcon, et moi dans le boyau devant

l'abri, quand un officier sauta du talus demandant : « Est-ce ici un observatoire de 75, et de quelles batteries ? » Je savais qu'on ne doit jamais répondre à ces questions-là. Il fut sec et pressant, et moi bien tranquille. Je m'amusais toujours un peu de ces petits incidents-là. Seulement, en levant les yeux, j'aperçus un képi sans numéro. L'esprit est sans force contre ces rencontres. J'avoue que, considérant une hache appuyée non loin de là, je délibérai, comme dans Homère, si j'allais lui fendre la tête. Cependant, comme je le renvoyais à l'officier, et lui montrais le chemin, soudain il disparut à l'opposé, ce qui ne pouvait que confirmer mes soupçons. Je gardai cette histoire pour moi et je fis bien. Le lendemain je voyais courir en avant de Beaumont une patrouille d'infanterie, et tout le monde en émoi ; on poursuivait l'espion ; on le tenait. On le prit en effet, et il se fit connaître ; c'était un lieutenant de notre infanterie, et même fils de général à ce qu'on dit alors. Mais j'ai trouvé cet axiome, que tout ce qu'on dit est faux.

Dans le haut des bois, loin derrière nous, il fut lancé quelquefois des fusées ; j'eus même la mission de noter l'heure et autant que possible le lieu au moyen d'un alignement de bâtons ; ces travaux précis et de patience m'allaient bien. Enquête faite, il s'agissait d'essais, dans la région de ceux que j'appelais les Invisibles, parce qu'un jour allant chercher des piles au Corps d'Armée, j'avais trouvé tous ces guerriers vêtus de bleu horizon. Nous autres nous étions noirs ou bleu foncé ; et cette situation paradoxale dura jusqu'à l'été. Je constatai même un jour que ces couleurs pouvaient avoir de l'importance, en remarquant un prisonnier allemand qui s'éloignait entre deux soldats noirs ; à moins de mille mètres il s'effaça ; les deux autres semblaient l'avoir perdu. J'avais donc cessé de chercher mystère vers l'arrière, du côté des Invisibles. Mais il y eut d'autres récits. Il restait à Beaumont trois civils, un grand-père toujours couché, une grand-mère qui le soignait, et leur petite-fille, âgée de douze ans tout au plus. Or les canonniers dirent qu'ils voyaient de nuit un grand vieillard à barbe qui explorait les batteries en contre-bas. Quelques tirs mieux dirigés affolèrent les imaginations. Le paralytique pouvait être un faux paralytique ; et la position de la maison permettait de faire des signaux à l'ennemi au moyen d'une lampe. L'affaire fut prise au sérieux, et me voilà espion des espions, ce qui se fit tout naturellement, car quelques-uns de l'équipe logeaient là ; une vache y restait ; j'y allai seulement un peu plus ; je connus le café au lait et les parties de cartes ; je m'assurai que le paralytique ne quittait pas son lit, et qu'aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Bientôt il arriva un fourgon qui emmena grands-parents et petite-fille, non sans larmes, et leur maison finit par être mise au pillage comme les autres. Le fait est que les obus ne la touchaient jamais ; et ce hasard aussi faisait preuve. Comment se défendre de croire ce qu'on ne voit pas ?

Gontier s'émut à son tour ; mais la chose resta entre nous deux, et en effet c'était grave. Il avait remarqué qu'un adjudant de notre troisième batterie attirait les obus, non pas sur lui, mais après lui, à chacun des observatoires par

lesquels il passait. Cet adjudant n'était pas de nos camarades, et il était bien en cour. Nous nous entretenions de la chose, Gontier et moi, en nous gardant bien de trop de sérieux, jusqu'à nous moquer de nous-mêmes. Mais encore une fois le hasard fut bon dramaturge. Un après-midi je vois arriver derrière ma chaise de téléphoniste tout ce qu'il y avait d'officiers ; on hésita un moment sur moi ; et puis on ferma très soigneusement la porte, et le commandant me dit : « Pas un mot jamais de ce que vous allez entendre. » Promesse que j'ai tenue fidèlement et que je tiendrai encore ici ; mais je vis bien qu'il s'agissait de secrets d'importance. Seulement il arriva ceci, que, à peine la discussion commencée, quelqu'un secoua la porte, se la fit ouvrir, insista, à ce qu'il me sembla, et se fit accepter ; c'était l'adjudant en question. Je fis en moi-même là-dessus quelques réflexions assez folles. Et puis cette troisième batterie quitta le groupe pour toujours, et je ne pensai plus à mon roman.

Raisonnant un jour avec le capitaine T. sur toutes les histoires d'espions j'arrivai enfin à une idée précise et satisfaisante. Nous avons à ce bout du village un observatoire excellent, sous un toit, et sans doute peu visible de l'ennemi. C'était un précieux secret pour un espion ; or cet observatoire ne fut ni démoli ni, autant que nous pûmes savoir, visé. Et au contraire l'ennemi visait le clocher, où il n'y eut jamais aucun observateur. Des remarques de ce genre terminent toutes les histoires d'espions. Je crois qu'il y a des espions ; j'ai lu des récits d'espions. Leurs méthodes sont très ingénieuses, et intéressent ; mais ce n'est qu'un jeu d'esprit. Les choses importantes, comme la surprise allemande au Chemin des Dames et l'attaque de tanks anglais sur Cambrai, ils ne les surent pas. On assure qu'ils découvrirent d'autres secrets ; je ne le crois pas trop.

Ces souvenirs se rapportent au premier hiver de la guerre. C'est en hiver aussi, et par la neige, que je fis connaissance avec le bois du Jury. On suivait la route de Metz vers Flirey et on descendait à gauche vers la masse des bois inférieurs ; on trouvait d'abord le 339 et ses cuisines, et puis un bois de jeunes taillis, avec quelques arbres, plein de tranchées caillouteuses et de fils de fer ; c'étaient de grands treillages dressés, comme d'un parc à volailles, et quelquefois je m'y suis vu perdu et cherchant abri. Le bombardement dans un bois sonne comme un travail de bûcheron ; le téléphoniste y est souvent seul, suivant le fil et cherchant la coupure. Nul renfort de courage ; aussi l'abri des artilleurs apparaît comme un paradis. À raisonner, cet abri n'abritait de rien ; ce n'était qu'un peu de terre sur des branches ; on y brûlait du coke dans un réchaud comme ceux qu'on voit à Paris par les grands froids. À dix mètres de là on arrivait par un boyau à une sorte de balcon découvert, à la lisière du bois, d'où l'on voyait, au-dessous et à trois cents mètres environ, un pré entre Remières, Français, et La Sonnard, Allemand, bois sinistres ; dans ce pré allaient les deux lignes de tranchées, et entre deux, une ligne de nos fantassins couchés, tombés dans le sens de la course. Autant qu'on pouvait compter ces cadavres, je jugeai qu'il y en avait bien deux cents.

XX

Esprits de corps

[Retour à la table des matières](#)

D'étranges réflexions me vinrent trouver là, pendant les deux heures de guet. Comment amener ces jeunes gens à tenter de traverser ce pré ? Il faut qu'ils aient bien de l'honneur ; et le fait est que les Suisses d'autrefois, au service de n'importe quel prince, en faisaient tout autant. Il y a un esprit de corps, une imitation des anciens, une crainte de ne pas faire ce qu'il faut, qui sont plus forts que la peur dans les moments critiques. Depuis j'ai trouvé ces sentiments bien représentés dans une nouvelle de Schlumberger qui a pour titre *Au bivouac*, et dans *Le Guerrier Appliqué de Paulhan* ; si j'ai eu quelquefois une âme de guerrier, ce qui m'a fait penser qu'on a toujours le courage qu'exige une action bien déterminée, on trouvera mon vrai portrait dans ces deux œuvres, et non ailleurs, autant que je sais ; et je suis assez informé de cette littérature, comme tous ceux qui ont lu ligne par ligne l'énorme compilation de Norton Cru. Mais il se peut aussi que ces sentiments ingénus dont je parle soient ignorés de presque tous ceux qui les éprouvent ; on pense plutôt par souvenir aux moments de terreur et d'horreur, qui sont ceux où l'on attend sans faire ; et la peur règne alors, comme elle régnait sur moi lorsque, cherchant refuge, je me heurtais aux grillages comme un faisan ou un poulet. Ces émotions tout à fait animales n'expliquent rien de la guerre. À ces heures de solitude je composais les chapitres de *Mars*, passant tout à fait sur l'anecdote, et jugeant plus important de ramener l'attention des hommes sur leur propre courage, cause principale de l'esclavage militaire et des horreurs sans mesure qui en sont la suite. Il est bien clair qu'à ce balcon, avec un pare-balles à droite, et sans m'occuper beaucoup des sifflements et claquements, je ne pensais qu'à bien faire mon métier de guetteur. Et quel plaisir, j'ose le dire, lorsque je voyais s'allumer les quatre points de feu de la batterie de Mézeray, sur quoi je dirigeais aussitôt notre appareil de mesure angulaire. J'avais ensuite une douzaine de secondes pour m'adosser à l'abri du parapet et écouter l'approche des quatre oiseaux hurleurs ; ils passaient au-dessus et éclataient en l'air dans le bois.

XXI

Probabilités

[Retour à la table des matières](#)

Le Barbu disait que c'était là le beau moment de l'artilleur. On se voyait alors en mesure d'amener nos propres obus juste sur cette batterie ; du moins on le croyait. Une erreur de cent mètres est comme rien à cette distance ; et, au contraire, pour celui qui est supposé recevoir les coups, c'est la sécurité, entendez imaginaire, car les plus étranges coups du hasard finissent par arriver. J'ai entendu au bout du fil, à Flirey, un hasard de ce genre ; et il s'agissait d'un observatoire blindé, avec une rainure entre deux rails pour l'observation. Je ne connus d'abord qu'un appel indistinct du téléphoniste, lui-même blessé. J'appris bientôt ceci. Des travailleurs avaient été vus passant devant l'observatoire, et on leur avait envoyé de là-bas les quatre fusants ordinaires ; un de ces fusants au lieu d'éclater en l'air, avait passé juste par la rainure, enlevant la lunette double à ciseaux, la tête de l'observateur, et éclatant dans l'abri. À Verdun on a conté qu'un pilote d'avion ramena son observateur sans tête ; et, d'après lui, c'était un de nos obus voyageant dans l'air, qu'ils avaient rencontré. On se fait une idée des discussions à ce sujet, avec Gontier ou d'autres ingénieurs, sur le probable et l'improbable. Je disais ceci, qui ne répond guère à nos sentiments, et qui n'avait aucun succès, c'est que le passage d'un obus à un mètre de ma tête précisément, ou à cent mètres cinquante centimètres, ou à toute autre distance déterminée, était juste aussi improbable, ou aussi probable, que le passage par ma tête exactement. En somme, concluais-je, il n'arrive que des coups parfaitement improbables, et il en arrive continuellement. Quelle probabilité que trois amis se rencontrent sans se chercher, juste sur le pont de la Concorde ? Oui. Mais ces trois amis, où qu'ils soient, et à chaque moment de leur vie, forment toujours un certain triangle, unique par ses angles et ses côtés. Quelle probabilité pour ce triangle ? Cette idée mène loin, notamment à ceci que les degrés de probabilité ne sont que dans notre imagination. Ce qui pourra conduire quelque apprenti physicien jusqu'à rire un peu de ses maîtres. Mais quelle chance, pour reprendre le langage vulgaire, quelle faible chance, que ces pages soient lues attentivement par un esprit un peu plus qu'ingénieux, ou ingénieur, c'est le même mot ? Cette chance est pourtant ma vraie chance ; et, si je puis quelque chose, c'est de redresser l'esprit abstrait et constructeur, toujours trop porté à croire et à persuader. C'est par cet étrange

chemin, si détourné, que j'arriverai à donner à mes idées polémiques, dans les meilleurs, le poids qu'elles ont en moi. Deux ou trois disciples sans respect, c'est tout ce que j'espère ; et au fond je n'espère rien du tout. Ce que je pouvais être, je le suis ; et tout est bien. Voilà une vraie pensée d'observatoire.

XXII

Infatuation

[Retour à la table des matières](#)

C'est là, à ce balcon, qu'un soir je connus que le commandant B. n'avait pas de patience. Il était au bout du fil, fort satisfait de me trouver là ; car, me dit-il, il allait proprement incendier la ville d'Essei. Je savais où regarder. J'entendis passer les projectiles ; et je ne me souciais guère des gens que nous allions faire rôtir, parmi lesquels des Français ; ce genre de remarque ne frappe pas le soldat. Simplement j'attendais les flammes, et je ne vis rien. « Savez-vous bien où est Essei ? » Il expliquait d'après sa carte, il ne tarda pas à me demander un peu vivement ce que j'avais dans les yeux. Enfin il fit appeler le lieutenant, qui lui non plus ne vit rien, et certainement se défendit mieux que moi. Ce commandant B. ne venait jamais aux observatoires. Je demande pourquoi. Et je demande aussi pourquoi, n'y venant pas, il prétendait savoir ce qu'on y voyait. Toute la guerre s'est faite ainsi, par des chefs non éclairés, et qui croyaient savoir. Je vois ici plus d'infatuation que de peur. Chacun croit ce qu'il désire, et le commandant B. en était un exemple. C'est ainsi que pour lui plaire il fallait lui dire qu'à chaque coup de notre Bertha, qui était un bon gros de 220 portant péniblement à 5 kilomètres, on voyait sauter des bras et des jambes. On le lui disait. Par les mêmes causes, le brigadier régleur avait intérêt, au lieu de répondre « non vu », ce qui exaspère le chef, à dire comme le célèbre méridional, qui ne savait dire autre chose : « En pleing dedang, mon capitaine. » Voilà comment tirait l'artillerie, et comme disait Gontier, c'était encore très dangereux pour l'ennemi. Sur ce sujet je veux mettre ici une chose que les officiers ne savent pas. Dans les tirs de nuit, la dernière salve est toujours pointée à toute hausse, c'est-à-dire au delà de toute distance prévue ; et les hommes appellent cela : « le coup du vétérinaire ». Je parle de nos batteries. Ai-je dit que c'étaient des pièces de 95, très solides, et assurément plus précises que les 75, et portant à 9.000 mètres ? Ces pièces, comme celles de 120 et de 155, étaient redoutables par l'obus allongé, invention de je ne sais qui, chambre d'acier mince toute bourrée de mélinite.

Ce procédé fut imité plus tard par l'ennemi. L'explosion de la mélinite communique aux morceaux d'acier une vitesse bien supérieure à celle de n'importe quel projectile, et cette mitraille est terriblement efficace. Nous rîmes plus d'une fois de la commune méthode des artilleurs, emplissant leurs projectiles de balles bien rangées dans des galettes de plomb ; ces shrapnells n'avaient jamais que la vitesse de l'obus, et la perdaient vite ; les résultats étaient ridicules en tir fusant, et nuls en tir percutant ; on trouvait quelquefois les balles au fond du cône d'explosion ; et cela était bien facile à prévoir. Mais des hommes qui mettent un coupe-vent à une locomotive sont capables de tout.

XXIII

Jeannin

[Retour à la table des matières](#)

C'est dans cet abri du bois du Jury que je commençai à connaître Jeannin, homme de guerre remarquable, et fossoyeur de son métier. Je l'avais déjà aperçu ; j'avais remarqué que le capitaine le traitait sans douceur. Il était célèbre par une obstination admirable à apprendre à écrire et à lire ; le résultat ne fut pas étonnant ; il faut croire qu'il est bien difficile d'apprendre à lire ; c'est lui qui répondait à la question : « Jeannin, qu'y a-t-il dans le journal ? » – « Je ne sais pas ; je lis. » Il lisait comme on fend du bois. Cet illettré connaissait mieux que personne les batteries ennemies, les avions, les zones dangereuses, l'heure et la durée des tirs ; il faisait la lessive dans les trous d'obus, et vous apportait une chemise blanchie comme à Paris. Sorti des hasards de la guerre, il s'est tué en auto quelque temps après la paix. Je puis donc parler de lui tout à fait librement. C'était un homme assez grand, bâti en terrassier, et d'ailleurs artiste en terrasse, avec une forte tête rousse, des yeux bleus sans tendresse mais non sans gaîté, et un front bosselé on eût dit par des pensées ; cependant la violence dominait en tous ces signes ; et il me fit toujours penser au Michu de Balzac, et à ce cou où on cherchait le fil rouge des prédestinés. À l'ordinaire, tranquille dans le danger comme un vrai Breton qu'il était. Imaginez maintenant ce sauvage assis par terre près du brasier, et rassemblant comme il pouvait ses loques militaires. À côté, Le Barbu et moi. Un autre guetteur était au balcon. Nous étions bien tranquilles là ; et les deux étudiants, le jeune et le vieux, racontaient des chahuts d'école. C'est alors que Jeannin interpella avec une sorte de colère ces bourgeois frivoles. « C'est malheureux, dit-il,

d'entendre ça. Moi qui ne sais rien, pas seulement lire, et qui aurais tant voulu apprendre, comme j'aurais travaillé à votre place, au lieu de faire des bêtises ! » Le Barbu était Breton aussi, roux aussi, un peu plus petit que l'autre, non pas plus doux. Je me réjouissais entre ces deux héros. Je n'ai pas sur le front ces bosses redoutables qu'ils portaient tous deux ; aussi mes pensées se délivrent toujours, et mes colères sont trahies par ma tête ; je le regrettais ; il faut passer une nuit d'hiver dans un trou à lapins pour avoir ces pensées-là. J'ai cette consolation que ni l'un ni l'autre ne me méprisèrent. Remarquons que j'approchais de mes quarante-sept ans, et qu'ils auraient pu être mes fils. Nous étions là trois égaux par la force de la situation. Mais ceux que je rencontrais pour la première fois me rappelaient à mon âge ; c'était leur première remarque : « Que fais-tu ici à l'âge que tu as ? » Je n'avais pas l'air spécialement vieux ; mais il faut croire qu'on porte toujours son âge, et les gens qui disent que vous ne portez pas votre âge corrigent ainsi une première appréciation qui est la vraie. Ajoutons, puisque je touche à cette question de l'âge, qu'il fut toujours scandaleux aux yeux des hommes de troupe que l'on pût supposer que j'étais là volontairement, et pouvant être ailleurs ; ils ne le crurent jamais. Gontier entendit un jour cette remarque à mon sujet : « Tu vois ce vieux-là, qui n'est même pas brigadier ; il paraît que c'est un adjudant de la coloniale qui a été cassé. »

Jeannin est le seul camarade de guerre, avec de W., que j'aie tutoyé ; je ne compte pas quelques mauvaises têtes du quartier, que je n'ai plus revues. C'était un essai d'égalité ; je pensais bien qu'ils me tutoieraient aussi, mais ils ne le firent jamais, et cela termina mes tentatives d'avoir vingt ans comme eux. L'âge est respecté partout, et très exactement, dès que le pouvoir ne déshonore pas l'âge. Jeannin s'établit donc élève et serviteur, et j'acceptai cette situation. Cela n'allait pas toujours sans mélange. Vers l'été il y eut une terrible dispute. Et voici comment. Il nous était arrivé un aspirant qui faisait table avec nous, et qui se trouvait chef responsable de cette petite bande de soldats très irréguliers. Cet aspirant était un jeune bourgeois poli, brave, appliqué, qui sortait de l'École Centrale. Je veillais à ce que son pouvoir ne fût pas méprisé. Jeannin était joueur et même tricheur, entraîné à cela par un autre ; et insensiblement ils se mirent à tenir tripot, entendez qu'ils attiraient des inconnus à la table de nuit ; on passait du tarot au baccara pendant que nous dormions, et les étrangers étaient plumés. Nous le sûmes. J'interdis cela, et l'aspirant fit de même. Alors ils arrivèrent à cette ruse de parler tarot et de jouer baccara ; ruse que je surpris. Il fallut agir. Jeannin et l'autre furent chassés de chez nous ; il y eut de la résistance et je me mis en colère. J'étais déjà brigadier ; je n'y pensais guère ; mais je connus ce que c'est que l'obéissance forcée. Jeannin forma une colère froide, passa des nuits à l'arrière de chez nous, inhabité, avec une lumière, afin d'attirer les obus ; démontra le tuyau du poêle à la hauteur du grenier à foin, afin de nous incendier. Ces choses me parurent parfaitement méritées. Je ne suis jamais fier lorsque j'impose la morale aux autres, et de là est venue cette maxime tant de fois

enseignée : « La morale n'est nullement pour le voisin. » Tout était donc pardonné ; mais le vrai pouvoir se trouva saisi. Jeannin fut déporté parmi les chevaux et persécuté par l'adjudant. Je vis dans la suite qu'il m'avait pardonné aussi. Il m'arriva deux ou trois fois de donner un ordre à quelque homme qui ne pensait nullement à mes galons de laine ; et du reste un brigadier ne compte guère. Mais alors jamais je ne cédaï. Il y eut quelquefois des menaces du subalterne, et ce n'était pas le moyen de me rendre bon. J'eus des regrets, et en somme j'arrivai à réparer tout. D'où j'ai tiré encore une autre maxime : « Ne soyez pas chef. » Cette idée a de l'avenir. Le jour où un bon nombre de têtes solides et instruites seront et resteront parmi les esclaves, il n'y aura plus d'esclaves. Mais cela c'est un texte pour C., auquel je viendrai. Jeannin n'en pensait pas si long ; je l'ai toujours vu parfaitement indifférent à la politique ; il ne connaissait que ce qu'il voyait. C'est lui qui demandait : « Alors cette Italie qui se met avec nous, c'est un pays du côté de l'Angleterre ? » Il fallut dessiner une carte. Mais la lecture d'une carte marque un degré de l'intelligence ; est-ce même vers la perfection ?

Jeannin lisait à livre ouvert dans le champ de bataille. Sa politique était d'être brave, et de demander, en dernier recours, à aller rejoindre son frère dans l'infanterie. On gardait Jeannin parce que c'était le compagnon rêvé pour toute expédition difficile, comme d'aller vers l'infanterie afin de régler le tir des canons. La destinée de Jeannin dépendait ainsi de ces ordres redoutés qui arrivaient du corps d'armée. Alors Jeannin était l'homme nécessaire, celui qui vous sauve la vie par bien regarder et écouter, sans jamais sauter de peur. À la suite de ces expéditions avec le capitaine, Jeannin était nommé observateur des batteries et des avions, et se promenait plein d'orgueil avec des bandes bien brossées et une trompette en bandoulière. Sa manière était de faire à ses amis des visites de cérémonie, les coudes sur les genoux, et imitant, et très bien, le langage le plus poli. Son défaut était d'envoyer au diable le sous-officier de service, et une fois même à coups de poing. De nouveau il était exilé avec les chevaux, désormais sale et humilié, pareil à un loup des bois. J'avais des moyens cachés de l'aider et de le faire rappeler aux honneurs de la batterie de tir (car c'est ainsi qu'on dit) ; mais je craignais l'irréparable ; il n'y eut rien de grave.

*

* *

XXIV

Despotisme

[Retour à la table des matières](#)

Mes moyens cachés tiennent à ma politique à l'égard du capitaine T., dont Jeannin dépendait, et moi aussi. Cette politique ne peut être appelée amitié ; j'y trouvai pourtant des moments agréables. Ce capitaine était, lui, un Saint-Cyrien passé dans l'artillerie un peu avant la guerre, artilleur médiocre, mais qui savait le commandement. C'est lui qui, me racontant les terribles brimades de l'école, disait : « C'est ainsi qu'on arrive à être impitoyable. » C'était un artiste plein d'esprit, amoureux de peinture, de dessin, de livres et de conversations. Son plus grand plaisir était de m'inviter le soir à boire son cognac et à fumer son tabac ; lui était gastralgique et sobre. Nous étions alors comme dans une turne d'étudiants. Il connaissait tous les lieux communs de l'esthétique ; mais il n'en était pas satisfait, et en tout cas j'étais là pour le secouer. Comme exemples nous avions des cartes postales de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, que l'on m'envoyait ; il me dépassait en enthousiasme, mais, par ce moyen, il me faisait faire attention à diverses choses ; jusque-là je n'avais pensé sérieusement qu'à la musique. C'est dans ces entretiens souterrains que j'essayai les principales thèses du *Système des Beaux-Arts*. Sans moi il s'ennuyait. Or quelquefois je le piquais au point sensible du commandement. Par exemple : « Que font vos hommes, demandait-il, quand ils ne sont pas de faction au téléphone ? » – « Ils font, répondis-je, ce que vous faites toute la journée. » Alors il ne m'épargnait point ; et dans le fond je lui donnais raison ; mais je le laissais macérer dans l'ennui ; il revenait ; à ces moments-là je pouvais le conduire, et adoucir un peu cet homme qui pouvait tout.

Ceux qui ne connaissent pas la guerre concevront mal qu'un simple capitaine ait autant de pouvoir qu'un despote oriental. On comprendra par un exemple les suites d'un ordre tout simple. Il y avait à l'arrière de la batterie un jeune boucher du nom de Bernard, qui exerçait là son métier, dans un village encore habité, où il avait un lit et une table. Son métier était de découper les bœufs, et d'envelopper de linge fin les meilleurs morceaux, destinés, par ordre de puissance, au capitaine, au lieutenant, à l'adjudant. Il était heureux mais c'était un bel homme et il fit une faute contre le mariage, d'où plainte au capitaine, et ordre tout simple : « Le canonier Bernard partira demain avec son sac et se rendra à l'observatoire du bois du Jury ; un guide l'attendra sur la

route de Metz à six heures. » Ce n'était pas une punition ; c'était une mutation. C'est ainsi que par rencontre je vis arriver un Bernard épouvanté, sautant à chaque salve, et maudissant les hommes, les femmes et les dieux. Ce Bernard devint un de nos braves ; et le destin lui fit bonne part. Il lui arriva à Verdun, relevant un blessé et le portant à bras, d'avoir ce blessé tué d'une autre explosion ; lui-même échappa. C'était un troupier de bonne humeur. Cet exemple montre deux choses ; la première est qu'un simple capitaine exerce un pouvoir absolu, par les moyens les plus simples ; la seconde est qu'il ne faut point juger d'un homme d'après sa première peur, ni même d'après aucune peur ; car les plus braves ont peur à des moments.

XXV

La peur

[Retour à la table des matières](#)

Ce sujet de la peur me ramène à Jeannin. il n'était pas peureux ; mais un jour je le vis inquiet. C'était dans notre paradis de Beaumont, qui ce jour-là était évacué et secoué d'importance. Je me préparais, quand commença l'avalanche, à lire sur mon foin un roman qui avait pour titre *Le Squelette aux mains liées*. J'eus de l'humeur, je ne sais pourquoi, et je m'obstinaï là. Jeannin me voyant impossible à remuer resta aussi ; cependant il sautait, il comptait les arrivées. J'avais juré de lire mon roman, et je tournai les pages ; mais je n'en compris pas un seul mot. On s'émerveilla de nous retrouver entiers. Je connus plus d'une fois que c'est un genre de prudence de rester où l'on se trouve. De W. fut tué à Verdun en voulant se sauver. Se sauver où ? Je n'ai jamais su me sauver ; en revanche, quand il s'agissait de sortir, je manquais tout à fait d'ardeur ; et je me souviens de moments honteux, où je me disais : « L'ordre le plus pressant, je ne l'exécuterais pas maintenant. » Il est vrai qu'à ces moments il n'y avait point d'ordres, ni rien à faire ; dans ces occasions la peur est comme une maladie.

Il me reste à dire comment je contribuai à sauver la vie d'un autre résistant, bien différent de Jeannin, et lui encore vivant, et précieux ami. Celui-là avait pas mal de vertus ; je lui vis pratiquer plus d'une fois la maxime chrétienne, qui ordonne de prendre le fardeau du voisin quand ce fardeau est lourd. Les phrases vertueuses ne m'intéressent pas, mais la vertu en action m'intéresse. C'est pourquoi, déjà au quartier, je me liai avec ce garçon de la classe

quatorze, que rien ne fatiguait et n'effrayait. Il fit partie de notre petit groupe de volontaires, tomba à la batterie du capitaine T., fut chargé des plus pénibles tâches, tout boueux, ses habits percés, et injurié encore en plus. C'était aussi un Breton, mais bâti en taureau, l'air mauvais quelquefois. Encore bon catholique en ce temps-là, ayant lu des choses, volontiers raisonneur et discoureur. Seulement il était vif ; et ayant eu affaire au médecin pour une colique, il se vit traiter de simulateur. Alors il lâcha tout ce qu'il pouvait .« Vous me faites... », dit-il (très improprement) ; et cela avec geste violent qui pouvait passer pour menace, car il jeta son bonnet par terre.

XXVI

Justice militaire

[Retour à la table des matières](#)

C'était se livrer au peloton. Je ne savais rien de cela quand le capitaine T. me demanda fort sérieusement si je connaissais C. Je n'eus aucun effort à faire pour louer le canonnier infatigable et sans peur. Alors le capitaine me lut le rapport du médecin, et je vis aussitôt que si C. était envoyé à l'arrière, avec ce rapport collé au dos, il était perdu. Il fallait rompre le sérieux, ce que je fis habilement. Il y avait de l'emphase dans le rapport, et un capitaine, comme je savais, est disposé à juger ridicule un médecin-major. J'insistai sur l'impropriété grave de l'exclamation qui avait échappé à C. ; car c'était plutôt le contraire qu'il devait dire ; et je conclus que jeter son bonnet par terre, ce qui est dégrader volontairement ses effets militaires, est une grande faute, etc. Je faisais ce que je pouvais ; mais je fis rire le juge ; et je dois dire aussi qu'il n'était pas d'abord porté à l'extrême sévérité ; seulement il n'avait qu'à laisser courir l'affaire. Le commandant était un homme doux. Le rapport fut déchiré. Le capitaine s'intéressa à C. et l'envoya aux observatoires ; si c'était une punition, elle ne pouvait déplaire à un homme qui connaissait déjà la guerre. D'observateur et signaleur, C., qui n'apprenait guère moins vite que Jeannin et qui savait bien plus, arriva à l'alphabet Morse et à l'écouteur de T.S.F. où il fut supérieur. Il n'en espérait pas tant. Et plus tard je l'entendis qui philosophait là-dessus. « C'est bizarre, disait-il ; et pourtant j'en ai vu dans mon enfance, au temps où j'usais la route. C'est bizarre. Quand j'étais à la batterie je faisais tout ce qu'on m'ordonnait et bien, et je n'avais que des injures. Mais, du jour où je dis au major : « Vous me faites ... », tout changea ; le capitaine s'intéressa à

moi, j'appris la T.S.F., et me voilà favori ou presque. » C'est là un morceau de *Zadig* ou de *Candide* que je ne veux pas laisser perdre.

*
* *

XXVII

Bombardement

[Retour à la table des matières](#)

Tous ces souvenirs se rapportent au premier hiver, et c'est la couleur de la saison qui me permet de les dater à peu près. Notre guerre d'artilleurs consistait surtout en tirs de défi, de riposte ou de punition. Voici un exemple que par hasard je jugeai en spectateur. Il y avait, en lisière d'un bois, dit de Gargantua, environ à six kilomètres de nous, quatre obusiers de 105 visibles par leurs fumées, et qui nous bombardaient à peu près tous les jours. Nous sûmes qu'on allait les détruire, et j'eus loisir d'observer l'opération. Je me trouvais un peu derrière une section de 75, qui se mit à tirer comme on lance des pierres. Le temps que met un homme à se baisser, à se relever, à lancer, le coup partait. Je reconnaissais l'explosion de l'obus à un genre de fumée ; et je puis dire qu'ils tombaient dans les bois ici et là, et fort loin du but. À quoi sert de tirer vite ? En revanche les coups des grosses pièces, et les salves de nos deux batteries se rassemblaient merveilleusement au point même où nous savions qu'était la batterie visée. Elle restait muette et comme morte. Nous l'imaginions en cadavres et débris. Quand nous cessâmes de tirer, il y eut un beau silence. Et puis nous vîmes de nouveau les quatre grosses fumées, nous entendîmes les quatre projectiles ; il fallut faire retraite. D'autres batteries s'y mirent, et, aux yeux des artilleurs ennemis, Beaumont fut un volcan, un enfer inhabitable. C'est ainsi qu'on en juge à six kilomètres. Dans le fait, nos mouvements furent gênés pendant une heure, et il y eut un cheval tué.

Les fantassins n'étaient pour nous que des spectres boueux, entrevus à l'heure de la relève, c'est-à-dire au demi-jour. L'artillerie, alors, était priée de se taire. On voyait quelquefois ces pâles colonnes traverser la route en silence, redescendre, et bientôt s'effacer comme des visions. Ceux qui remontaient passaient à nuit noire ; quelquefois, au premier printemps, qui fut chaud et puant tout d'un coup, nous tirions de l'eau de nos puits ; un troupeau invisible

se pressait autour de nous ; j'entendis une voix qui disait : « Sur les mains ! sur les mains ! » Nous avons grand'pitié de nos frères. Le capitaine, une ou deux fois, fit préparer du thé dans une lessiveuse. Il y eut des bruits de gosier et des grognements de bonheur ; cela dans une nuit d'encre.

XXVIII

Haut commandement

[Retour à la table des matières](#)

Il y eut aussi quelques attaques manquées voici ce qu'elles furent pour nous ; et il n'y a pas grand inconvénient si je les rassemble en une. Nous étions mis en alerte par Bernécourt, C'est-à-dire par le commandant B. qui assurait autant qu'il pouvait les liaisons ; et ce n'était pas facile. Chose étrange, nos officiers ne prenaient aucune part à ces opérations ; les batteries avaient leurs objectifs, nous passions les ordres ; et souvent il fallait courir à la cave de l'infanterie, les fils se trouvant coupés ou brouillés. Dès que la canonnade préludait, nous courions et sautions, de W. et moi, saisis d'un enthousiasme incroyable, sans peur aucune ; ces deux émotions ne peuvent aller ensemble, et cela par la raison qu'elles intéressent les mêmes organes, et se ressemblent plus qu'on ne croirait. Fuir ou attaquer, c'est toujours courir. Tout finissait par, un ordre conçu à peu près en ces termes : « Ralentir progressivement le tir. » L'enthousiasme tombait à plat. Je vis une fois les suites, ou plutôt je les entendis. Après l'attaque manquée, ce qu'il fallut, comme toujours, comprendre à demi-mot, je transmis à l'infanterie un message ainsi conçu : « On a aperçu, des observatoires, une certaine confusion dans les combattants, et une sorte d'interruption du combat. Rendez compte de cet incident. » La réponse m'étonne encore à y penser ; mais je la reproduis exactement ; on ne peut oublier ces choses-là. La brigade répondit ceci : « Une trêve à un moment fut conclue pour l'enlèvement des blessés ; une salve d'honneur annonça la reprise du combat. » Je cite maintenant la réponse du haut commandement, parce qu'elle est bien militaire : « Il est impossible que les choses se soient passées ainsi que vous le dites, et j'attends des explications plus satisfaisantes. » En suite de quoi je transmis un rapport plus convenable, en effet, mais fort confus, où l'on rendait compte d'un arrêt momentané du combat, par la boue incroyable, qui immobilisait les hommes et les armes. Je devais entendre un récit plus confus encore et plus tragique. À la nuit entrèrent dans notre salle du

téléphone, où nos officiers étaient à table, deux lieutenants aussi boueux de la tête aux pieds que furent jamais mes souliers. Ces hommes étaient fous, et bondissaient entre les murs, jetant, comme en débris incohérents, des accusations qui étaient pourtant très claires. Les hommes enlisés dans la boue jusqu'aux cuisses, et tirés comme à la foire. Une attaque évidemment impossible, et même absurde, sans suites concevables, et qui n'avait même pas commencé. On ne pouvait courir, ni même marcher. « Qu'ils y viennent donc voir ! Ils ne croient rien et restent assis là-bas. Mais nous allons tout dire. » Ils se calmèrent et se refirent. Un peu plus tard je fus leur guide jusqu'à l'auto qui les attendait ; j'entendis les dernières explosions de la colère. « C'est bien heureux, dit finalement le capitaine T., qu'ils aient trouvé à se soulager ici ; ils étaient dans le cas de se faire fusiller. »

XXIX

Instruction

[Retour à la table des matières](#)

Ce que je retiens de cette période d'hiver, c'est un incroyable désordre, l'absence d'instructions coordonnées ; une guerre d'enfants. Les sous-officiers de nos batteries recevaient nos ordres ; le commandant B. ignorait nos capitaines et semblait ne se fier qu'à nous. On racontait que les canonniers bondissaient comme des diables, embrassaient tendrement les obus allongés avant de les loger dans la culasse ; et même, quand j'envoyais quelque beau message pour les réchauffer, et j'y croyais, il me semblait entendre une chaude acclamation qui venait en rumeur par le fil. Tout pouvoir est jaloux. Cela explique que nos officiers restassent dans leurs caves. Ils venaient ensuite aux nouvelles, quand c'était fini. J'étais indigné je ne pouvais comprendre. Ces folies prirent fin avec l'offensive d'avril 1915. On se mit à compter les projectiles et à préparer quelque chose.

Tout commença par un plan d'instruction qui nous troubla dans nos habitudes, et que nous jugeâmes ridicule. Il fallait pourtant commencer ; et l'instruction, à bien regarder, est le triomphe des militaires, qui sont des instituteurs étonnants. Nous eûmes à nous transporter par équipes, jusqu'à des villages habitables où l'on nous apprit à tendre des fils sur des perches et à faire des épissures, ce que nous savions très bien. Ainsi qu'il arriva plus d'une fois, on me laissa d'abord au service ordinaire ; et, dans le fait, je n'assistai

jamais à aucune leçon. Mais un matin il fallut partir ; il resta un invalide. Et, en route, un ordre nouveau nous fit faire un crochet vers Bernécourt et Flirey. Il ne s'agissait plus d'instruction. Je fis connaissance avec le village nègre, formé dans une carrière, très bien abrité, et à cinq cents mètres des lignes. Je dormis insoucieusement sur des planches et je fus réveillé par des shrapnells ; j'en vis rouler sur cette route qui devait m'être si familière, et que j'appris plus tard à considérer comme dangereuse. Ce jour-là, et dans un lieu nouveau, nous avions le courage des recrues. Il fallut attendre le soir ; et un officier d'état-major nous conduisit sur une grande plaine penchée ; à gauche l'infanterie, à droite un bois, où l'observatoire était marqué par un certain arbre ; une ligne à dérouler de la carrière à l'infanterie, une autre de la carrière à l'observatoire, une autre de l'observatoire à l'infanterie ; matériel neuf et surabondant ; n'opérer qu'à nuit noire. Deux équipes. Le sous-officier, Dujardin, prit la tâche la plus dangereuse, comme il faisait toujours. Je rends hommage en passant à cet homme de guerre, grand diable gai et résolu, qui devint officier et n'en fut pas plus fier. J'eus pour moi, comme brigadier, le côté de l'observatoire.

XXX

Tir rapide

[Retour à la table des matières](#)

Nous voilà attendant l'heure ; et le soir était bruyant et agité. Je vis arriver les Rimailho, canons de 155 à tir rapide ; j'admire ces ingénieuses mécaniques ; j'eus ensuite occasion de comprendre que le tir rapide, comme la poudre sans fumée, sont des idées de cabinet. Le tir rapide fait qu'on manque bientôt d'obus ; mais surtout il échauffe les pièces et les met hors d'usage. Et j'ajoute que le Rimailho avait une portée ridiculement courte ; c'est pourquoi il fallait bien le rapprocher des lignes. Les gros obusiers allemands portaient à douze kilomètres ; ainsi ils se tenaient à peu près hors d'atteinte ; il fallait une très bonne oreille pour entendre leur coup de départ. Je puis dire dès maintenant que cette offensive fut sans effet ; et, par hasard, à quelque temps de là, j'en sus le pourquoi de la bouche même du commandant M. Le quart de nos 75 avait sauté. Effet du tir rapide, ou de munitions mal calibrées ? L'un et l'autre peut-être. Mais on juge de la terreur, et d'une sorte de paralysie de nos pièces légères ; car nul ne reste à côté d'une pièce qui va peut-être s'en aller en morceaux. On tirait le coup d'un trou, et par une longue ficelle. La confiance revint peu à peu, quand on eut pris pour règle de faire tirer deux coups à la

minute, quel que fût le cas, aux pièces de 75, aussi bien qu'aux nôtres, qui reculaient à la vieille mode et que l'on ramenait à bras.

XXXI

Service de nuit

[Retour à la table des matières](#)

Je reviens à cette étrange nuit, qui fut comme un rêve. Les balles ne cessèrent pas de siffler, sans que je puisse comprendre qu'aucun de nous n'ait été atteint. Je suppose qu'elles passaient très haut. Toutefois, dans la période d'attente, et au demi-jour, j'observai beaucoup de petites éruptions dans le terrain sablonneux, et quelqu'un me dit que c'étaient des balles ; j'ai peine à le croire ; il y avait là des chevaux et des hommes qui en auraient su quelque chose par les effets. Cette nuit fut pour moi la nuit des simulacres. Les batteries tonnaient ; les projectiles ronflaient au-dessus de nos têtes ; les balles sifflaient ; des lueurs éclairaient le ciel ; et pourtant la nuit sur l'étroite vallée, sur les petits buissons, sur les champs indéfinis, était noire et tranquille. Il s'agissait de transporter et de dérouler de lourdes bobines de fil ; nous étions soutenus par une sorte d'espérance et aussi par un flacon de kirsch. J'étais surtout attentif à ne pas perdre la route et à retrouver l'arbre que j'avais reconnu avant la nuit sur la lisière du bois. Je me souviens que je rencontrai un réseau de barbelés au ras du sol, et que j'y fus brutalement couché tout de mon long, sans mal ; je mis du temps à m'en tirer. C'était déjà l'aurore quand je reconnus le bois et l'arbre ; une alouette chantait ; j'étais parfaitement heureux. Au talus je vis un artilleur qui observait nos mouvements et reçut le bout du fil. C'était Gontier. Joyeuse surprise. Il avait un bon feu et du lait chaud. Après ce doux moment, il s'agissait de revenir au village nègre, et à découvert ; nous allions ingénument ; mais il fallut courir et s'aplatir. Le soir je retrouvai Beaumont comme on retrouve sa patrie. Cette offensive-là se fit un peu sur notre droite. On disait que les chevaux étaient attelés aux caissons et que nous allions avancer de dix kilomètres. En une matinée tout fut réglé ; ce ne fut pour nous que bruit et puis silence. Il y eut ensuite d'étranges rumeurs, et mes jeunes compagnons croyaient tout. J'ai dit plus haut ce que je sus un peu plus tard d'une des véritables causes.

XXXII

Opinions politiques

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on veut démêler les rumeurs, il faut deviner les passions. De cela je donnerai un exemple qui se rapporte à une autre offensive. Je revenais dans l'auto des estafettes, portant des piles et d'autres accessoires lorsque nous offrîmes une place à une sorte d'ambulancier, qui sentait l'auxiliaire et le séminariste. Il nous entretint d'une attaque manquée, accusant un régiment de Limoges, pourri de socialistes, disait-il. Je demandai ce qu'avait fait l'autre régiment, celui-là réputé : « Oh, dit-il, il n'a pas pu sortir ; le feu était trop violent. » Je lui fis entendre, sans douceur, que cette raison-là valait bien aussi pour les socialistes. Ce fut comme s'il avait vu le diable. Il sauta sur la route et s'en alla vers ces régions intermédiaires où l'on juge sans appel. Il y a de l'affinité entre l'esprit militaire et l'esprit religieux, non pas seulement par le jeu des intérêts, mais par une politesse du jugement. Mes amis les estafettes étaient aussi parmi les bien-pensants ; je connus plus d'une fois, par des silences, que les opinions radicales ne sont pas agréables à soutenir. Même le simple peuple en est choqué ; il leur faut un dogme ou un autre. Il faut dire aussi qu'ils étaient bien jeunes, et peut-être seulement timides devant une idée nouvelle comme on est devant une action nouvelle ; car, avec un air de me désapprouver, ils me gardèrent confiance et même respect. Je suis accoutumé par mon métier, à ce genre de résistance ; mais ici, redevenu à peu près sauvage, je n'essayais même pas de persuader. J'excellais à la grosse plaisanterie et à musiquer sans prétention. Le capitaine T. me disait quelquefois que j'étais aussi troupiier que les autres.

*
* *

XXXIII

Métier

[Retour à la table des matières](#)

Avec le bel été qui suivit, commença pour moi une autre période de guerre. Dujardin s'en alla à Fontainebleau ; Gontier fut maréchal des logis, et devint mon chef. J'étais à ce moment-là brigadier ; on m'offrit le grade supérieur je refusai, par un mouvement d'instinct je ne voulais pas me laisser attirer de ce côté-là. On me laissa libre ; et plus d'une fois ainsi on consulta au lieu d'ordonner. C'est l'occasion de reconnaître que le commandement eut toujours des égards. Je dois dire que si j'avais eu le pouvoir, j'aurais commandé autrement. En ces jours, nous fûmes délivrés du capitaine B. qui avait si peur. Son remplaçant me reconnut comme son ancien professeur de Lorient. Il fut cordial ; mais, dans les rares occasions où je dépendis de lui, il fut dur et même brutal, et je l'approuvai. C'était un Breton, il est vrai toujours soutenu de cognac ou de kirsch, mais exact dans le service et sans peur. Il faisait la guerre et fut tué. Avec des chefs de ce genre-là je n'aurais jamais eu à choisir ; et c'était ce qu'il me fallait.

En cet heureux été, Gontier, usant fraternellement de son pouvoir, me sépara autant qu'il put des officiers. Nous laissâmes le téléphone à l'homme de troupe et nous nous fîmes ingénieurs du réseau. Travail utile et jusque-là trop négligé. À trois heures du matin nous étions en route, dans la brume et dans la rosée, souvent emportant la sardine et le gruyère qui sont d'institution ; jusqu'au soir nous étions nos maîtres. Suivre le fil, vérifier les connexions, recouvrir de toile goudronnée les parties dénudées par le frottement ; couper une perche ou deux dans les bois afin d'élever le fil au-dessus des pistes ; en même temps observer les trous d'obus, faire passer le fil par les zones tranquilles, au prix même d'un long détour, tendre quelquefois un fil de remplacement dans les passages dangereux, tel était notre travail ; nous profitions de cette trêve du matin, bien connue de tous ceux qui ont fait la guerre. En ces promenades nous découvriâmes la batterie Secrète, ainsi nommée, disait-on, du nom de son premier capitaine, et qui fut en effet secrète toujours, quoique peu éloignée des lignes et très redoutable. Dans un petit bois tout parfumé nous vîmes paraître les deux longs tubes de 155, les gros affûts, et les plans inclinés sur

lesquels reculaient ces pièces rustiques. Je ne crois pas qu'elles aient jamais reçu un obus. On comprend bien que nous coulâmes par là un de nos fils secrets. Nous apprenions le métier. Il est très pénible de courir pendant le feu pour rattacher un fil coupé ; c'est aller exactement sous le tir ; il est pénible d'une autre manière d'y envoyer les autres ; et de toute façon ce travail est mal fait. Nos lignes étaient rarement coupées, et quand elles l'étaient, quelque fil secret et détourné faisait l'affaire, en attendant l'accalmie. Stendhal dit quelque part que le soldat ne craint pas la mort, parce qu'il espère bien l'éviter par son industrie ; cela s'appliquait tout à fait à ce genre de guerre que nous faisons. Ces heures tranquilles et ce travail facile étaient ainsi doublement agréables.

XXXIV

Polytechniciens

[Retour à la table des matières](#)

Aux environs de huit heures les choses commençaient à aller moins bien. Aux premiers sifflements d'obus, Gontier avait une manière assez comique de dire très sérieusement : « Comme c'est désagréable ! » C'était le moment de descendre en quelque abri d'observatoire, d'essayer les lignes, de changer les prises de terre, ordinairement faites d'une baïonnette, et insuffisantes. Là-dessus nous étions abondants en discours, et méticuleux dans la pratique. Voici pourquoi. Un peu auparavant, et encore au temps de Dujardin, les téléphones qui se trouvaient voisins avaient chacun leur terre, et les communications se mêlaient par la terre ; comment cela se pouvait faire, je ne me l'étais jamais demandé ; je ne connaissais du téléphone que l'écouteur et le microphone, cette petite boîte remplie de grains de charbon, dans laquelle on parle. Mais il vint de Rambucourt un officier polytechnicien qui avait charge d'inspecter les postes. Dujardin vint me consulter. « Il exige que les baïonnettes de prise de terre soient éloignées les unes des autres de cinquante mètres, le fil me manque ; que faut-il faire ? » Je demandai dix minutes pour la réflexion et je lui dis : « Vous allez rassembler toutes les terres en une seule bonne terre tout à côté, seulement bien creusée et bourrée de treillages métalliques ; il n'y aura plus aucun mélange par la terre. » Dujardin ouvrit de grands yeux, se fit répéter la chose, l'exécuta, et se moqua agréablement du polytechnicien. J'avais découvert une pratique qui était bien comme de tous les gens de métier, mais que j'ignorais tout à fait. Toutefois, j'avais réfléchi sur les choses

électriques avant la guerre, lentement et à ma mode. Au temps de l'Université Populaire de Montmartre, j'avais, pendant tout un hiver, refait les expériences principales sur les courants, les aimants, les dynamos et les moteurs devant un auditoire composé surtout d'étudiants ; un seul ouvrier tint jusqu'au bout ; je m'étais surtout instruit moi-même et par des raisonnements assez terreux. Mais de terre, au sens propre, il n'avait pas été question ; j'avais toujours mon fil de retour. Reprenant mes pensées de ce temps-là, je me représentai que ce téléphone que je tenais lançait des signaux variés comme par des coups de pompe agissant sur une canalisation, d'eau ou de n'importe quel fluide ; c'était toujours le signal du mineur par coups frappés. Or, si je supposais un fil de retour, je pouvais faire courir le fluide plus ou moins dans ce circuit ; au contraire avec un fil isolé aux deux bouts, ma pompe, c'est-à-dire ma pile, n'agissait plus ; c'était pomper sans réservoir et dans un tuyau fermé. Que signifiait alors la terre et le retour par la terre ? Non pas tant, me disais-je, un gros fil de retour, qu'un réservoir immense, où l'on pouvait prendre tout le fluide que l'on voulait, et refouler tout le fluide que l'on voulait. Et que représentaient ces prises de terre imparfaites et communiquant, sinon de petits réservoirs reliés par des fissures ou tuyaux de hasard, et tels qu'on n'y pouvait puiser et refouler sans changer le niveau des réservoirs voisins, ce qui revenait à envoyer aussi un message par la terre à tous les postes d'alentour. Mais ayons une vraie terre, c'est-à-dire un réservoir comme infini et commun à tous les manieurs de pompe, alors mes coups de pompe ne pourront troubler la pompe voisine. Ce raisonnement n'est pas nettoyé ; mais c'est ainsi que se font les découvertes.

XXXV

Théorie et pratique

[Retour à la table des matières](#)

Et j'écris ce fragment de ce qu'il faut appeler l'histoire d'une intelligence pour qu'on sache que j'ai plus d'une fois raisonné à la manière d'Archimède et de Galilée, ce qui expliquera un peu certains jugements d'apparence téméraire. Il faut comprendre que, par une polémique d'abord purement politique, j'ai été entraîné à parler de tout. Que les Grands Prêtres me renvoient à la littérature, cela ne m'occupe guère ; mais à mes amis inconnus je dois quelques éclaircissements. Si j'arrivais à relever le bon sens et à lui inspirer du courage, j'aurais fait beaucoup pour la liberté.

Établi dans mes propres idées, conduisant mes recherches selon les méthodes de l'âge de pierre, et négligeant de porter en affiche ce que j'ai lu et appris, je devais être humilié et je le fus. Un peu plus tard, me trouvant en relation pour quelques heures avec un lieutenant d'artillerie dont je n'ai jamais su le nom, pour une transmission de service, je dis, en regardant son poste principal : « Vous avez la terre unique, naturellement. » Il répondit : « On le fait partout, et cela réussit ; du diable si on comprend pourquoi. » Il parlait pour lui-même, et je répondis pour moi-même : « Il me semble que la théorie conduit là. » J'avais marché sur un polytechnicien. Je renonce à donner l'idée du mépris qu'il me témoigna aussitôt, et dans les termes les plus vifs. « Qu'est-ce que la théorie a à voir ici, et qu'est-ce que vous en savez ? » Je rentrai sous terre ; mais j'aurais aimé à reprendre cette discussion à la paix, dans des conditions meilleures. Que de fois j'ai souhaité cela ! Et je ne suis pas le seul. Seulement on n'a jamais de ces revanches ; et encore est-il probable que l'invective changerait simplement de côté. Le pouvoir corrompt le maître et l'esclave ; toutefois un peu moins l'esclave.

XXXVI

Marine

[Retour à la table des matières](#)

Cet été fut sans histoire. Nous échappions à nos tyrans, et nous nous abritions quand il fallait. Il n'y eut que la fameuse pièce de marine, qui faillit nous faire beaucoup plus de mal qu'elle n'en fit à l'ennemi. J'ai dit que, de la crête de Beaumont, on découvrait une grande étendue de pays. Au fond d'une large cuvette, bordée à l'horizon par les Hauts de Meuse, on voyait très bien Vigneulles, et la gare allemande où des locomotives manœuvraient, amenant troupes et munitions. Seize kilomètres c'était trop pour nos meilleures pièces. Il vint des canonnières de marine, qui firent entre Beaumont et Flirey un abri admirable. C'est là que je vis l'élégante pièce, de 130 de calibre ou à peu près, tournant sur un pivot gradué, dans un réduit semblable aux tourelles marines. Nous eûmes grand espoir. Dans le fait les projectiles allaient peut-être au but, mais comme ils n'éclataient presque jamais, nous ne sûmes rien, et le trafic de la gare de Vigneulles continua comme toujours. Toutefois nous reçûmes un tir de punition, qui me fit connaître pour la première fois de près les gros

projectiles de 210. Par la porte d'une cave où nous étions entassés je voyais monter des mottes de terre grosses comme une table à manger. Un blessé saignait et geignait. L'officier de marine était là avec le matelot téléphoniste ; et je me souviens très bien de l'ordre donné : « Allons, sors ! Va réparer la ligne. » Le matelot n'y alla point, et l'officier non plus. Cela me parut naturel. Au reste nous étions tous stupides de peur, et je ne vois pas à quoi pouvait servir un téléphone, quand l'observateur était dans la cave. Gontier se trouvait ce jour-là à Minorville avec les chevaux, et observait les effets ; il nous crut tous morts.

Par contraste j'ai souvenir de soirées merveilleuses. Plus d'une fois, l'aspirant G., Gontier et moi, nous sûmes que les villages de la ligne ennemie seraient bombardés ; une riposte était à attendre, et, comme nous étions libres de tout service, nous descendions vers Richemont, dans la région intermédiaire entre l'infanterie et l'artillerie. Les reines-marguerites couvraient le terrain à perte de vue ; la route était à peu près invisible par l'envahissement des herbes. Ayant passé les fils barbelés nous étions dans un grand vallon redevenu sauvage, sous le ciel de juin, couchés, aussi tranquilles qu'à Tours ou à Châteauroux. Les projectiles passaient en deux sens au dessus de nous. Cela nous semblait aussi naturel que la lune et les étoiles. Beaumont fumait et éclairait comme un volcan. Une heure après nous allions nous coucher dans ce lieu terrible, où nous trouvions seulement des ruines un peu plus près de terre. Les extrémités d'un village qui s'offre par le travers, comme c'était le cas, n'ont à craindre que des coups de hasard, surtout la nuit.

*
* *

XXXVII

Départ

[Retour à la table des matières](#)

En septembre arriva un ordre de départ. Il y eut quelques incidents, seulement risibles. L'ingénieur Dujardin avait fait aménager une voiture à fourrage pour le transport de nos outils, instruments, fils, échelles ; car nous n'avions qu'un caisson ridiculement petit. Notre brave homme de commandant, nommé R., qui venait d'un atelier de voitures, fit remarquer que notre équipage n'était pas réglementaire ; il fallut tout débarquer, et laisser presque

tout ; et lui, très tranquillement, fit mettre ses malles et bagages dans notre voiture si bien aménagée. Oui. Mais à la traversée des bois, la nuit, et dans une boue incroyable qui arrivait au ventre des chevaux, la voiture à nous volée se rompit en deux. Cette même nuit, par un cahot, nous fûmes, deux ou trois, jetés de notre caisson dans cette même boue, où on aurait plutôt nagé que marché ; j'y perdis une guirlande de petits paquets bien précieux. Mais je n'y pensai pas longtemps ; au petit jour nous étions dans un bourg comme tous les bourgs, où l'on voyait des femmes et des boutiques de charcutier, choses oubliées. J'étais fou. Je promenai partout une capote qui n'était que boue à demi séchée, et j'achetai de quoi nourrir une vingtaine d'hommes. De bourg en bourg, autour de Toul, toujours marchant la nuit et dormant le jour, et non encore civilisés, nous nous trouvâmes finalement dans un train ; nos canons boueux faisaient l'admiration des gamins ; et nous, nous faisons figure de héros imperturbables, chacun à son tour assis les jambes pendantes à la porte des wagons à bestiaux ; les chevaux bien rangés et nourris à la main, car le voyage les attriste. Ces voyages durent longtemps, et nul n'est pressé d'arriver. Où nous allions ? Les officiers eux-mêmes ne le savaient pas. Je lisais des noms de gare comme Joinville. Mais où diable est Joinville ? Je ne le sais pas encore bien.

XXXVIII

Champagne

[Retour à la table des matières](#)

Nous allions en Champagne. Et, quand ce fut assez clair, les langues marchèrent. On avait des nouvelles merveilleuses de cette offensive, où l'on disait que la cavalerie avait percé les lignes. On croit ces choses. Et pourquoi non ? Tout est possible à la guerre. Le fait est que ce n'était pas vrai ; et, avant peu, nous allions le savoir, et le nez dessus, puis-je dire. Nous voilà débarqués à Saint-Hilaire, et logés dans les granges, parmi une multitude d'hommes, Quel changement de la grasse Woèvre à ce pays misérable ! La poussière de craie donnait soif et cet automne était chaud. Je me souviens d'avoir bu un jour peut-être dix quarts de bouillon brûlant pris à la cuisine roulante. Les hommes avaient soif et refusaient le bouillon ; mais ils finirent par suivre mon exemple. C. m'a dit depuis qu'il avait admiré beaucoup cet exemple de résignation que je donnais. Mais il n'y avait point l'ombre de vertu dans cette

action ; je savais et je sais que rien ne vaut, même pour le plaisir, le bouillon chaud quand on a soif.

Nous admirions des choses nouvelles, les autobus parisiens porteurs de viande, et les camions porteurs de fantassins. Des cavaliers à burnous flottant galopèrent sur des chevaux merveilleux. Nous vîmes aussi des milliers de fantassins qui portaient un grand carré blanc cousu sur le dos ; cela c'était moins gai. Les vagues d'assaut se trouvaient ainsi marquées pour l'artillerie, qui risquait moins de tirer dessus. Mais nous savions bien, nous, qu'il ne suffit pas de savoir où l'on veut tirer pour tirer là précisément. Ces hommes marqués dans le dos ne semblaient point en penser long ; ils allaient de cabaret en cabaret et semblaient mus par mécanique. Le canon grondait mais encore assez loin. Il y eut des journées perdues ; nous devinions déjà que l'armée de poursuite piétinait, et c'était vrai. Nous ne nous sentions pas aspirés en avant ; au contraire nous étions derrière une foule arrêtée, et nous haussant vainement pour voir. D'où une inertie dont s'arrangeait très bien notre paresse militaire. On trouvait ce qu'on voulait pour de l'argent ; nous nous lavions dans un petit ruisseau ; l'herbe était fraîche sur les bords. Pendant ces quelques jours les chefs nous laissèrent tranquilles. La craie nous nettoya de la boue. Quand on a vu des fantassins marqués dans le dos, on est heureux de peu.

Enfin nous nous mîmes en marche de nuit et sur route. Pays plat, avec quelques bouquets de pins ; c'était le camp de Châlons ; mais nous ne savions rien de rien. Il y avait, comme toujours, des arrêts aux carrefours, et d'interminables files de voitures ; alors on dormait sur le talus. Un brouillard se leva, et je crus rêver jusqu'au matin, tantôt somnolant sur le caisson, tantôt marchant à côté. Je me souviens que le capitaine T. vint dormir sur le caisson. Vers la fin de la nuit il y eut de l'agitation au passage d'un ruisseau sur des poutres branlantes ; et je crus bien, quelque temps après, que nous le traversions une seconde fois ; il est probable que nous avons tourné en rond dans le brouillard. Gontier, envoyé en éclaireur, tomba dans une tranchée avec sa jument, et n'en sortit qu'au matin. Une grosse pièce tirait ; mais toute direction était perdue ; le monde avait la dimension d'un caisson avec son attelage. Les bougies que l'on allumait de temps en temps éclairaient une caverne nébuleuse. Mais le réveil fut beau. Le monde se trouva nettoyé en un instant ; nous débouchions sur une grande pente assez douce bordée de pins. Par-dessus nous les 155 tiraient à grand vacarme ; en avant, un bruit plus épais, dont tout le pays tremblait. Des files de petits blessés, presque tous Marocains, commencèrent à revenir ; notre médecin en pensait quelques-uns au passage. Je vis parmi nous des visages qui tournaient au vert. C'étaient des hommes qui vivaient d'ordinaire avec les chevaux. Je compris alors cette peur à la canonnade, dont parlent les livres ; mais je ne l'éprouvai point du tout. Notre équipe semblait bien aguerrie. Pour moi, je me sentais sans peur et bondissant ; je compris Austerlitz et l'épopée. Faute de mieux j'enroulais des hectomètres de fil abandonné ; après quoi je dormis longtemps sur un lit de branches de pin. Tout le

mouvement s'apaisa, et de nouveau nous sentîmes très bien un arrêt ; nous le sentîmes physiquement. Cette grande pente me figurait le plan incliné de la victoire, comme dit de Maistre ; mais nous ne glissions plus. Je suppose que les armées en action reçoivent de tels messages sur la face, et que c'est par de telles causes qu'elles avancent, s'arrêtent ou reculent. Le fait est que la dernière attaque d'ensemble était bloquée. Nos pièces furent abritées sous les pins. Il y eut un massacre de chevaux un peu en avant de nous ; nous eûmes des biftecks de cheval, et j'appris alors que la viande d'un cheval blanc n'est pas comestible. Est-ce vrai ? Nul depuis n'a pu m'instruire là-dessus. On coucha dans le boyau, branches de pin dessous et dessus. On disait que les positions que nous devions occuper étaient assez mauvaises ; on parlait de Souain comme d'un lieu terrible. Les États-Majors refluaient ; nos chevaux furent reportés en arrière ; le commandant souffrait d'une extinction de voix ; cela représentait assez bien notre énergie refroidie. Là-dessus notre équipe eut mission d'aller à Souain pour préparer les liaisons téléphoniques ; et nous voilà partis six sur notre caisson, menés par Jeannin, toujours imperturbable et tout heureux de nous retrouver. Une demi-heure après nous étions sur le terrain volcanique et comme lunaire tant de fois décrit, et réellement indescriptible. Des coups de pouce d'un sculpteur gigantesque dans la glaise séchée, ou bien cet aspect des nids de guêpes, gris et feuilletés. Mais, du point de vue de l'artilleur, qui a surtout à se cacher, le terrain ne manquait pas d'abris ce n'étaient que trous et plissements, avec abondance de grenades et d'obus non éclatés. Le commandant inconnu que nous vîmes à Souain, et que nous relevions, nous recommanda de veiller à notre sûreté ; il n'avait pas tort. Mais nous étions libres de nos mouvements et déjà formés. Il ne nous arriva rien de mal, et nous fîmes, Gontier et moi, les autres portant seulement les fils, un joli travail. Car il y avait abondance de fils coupés qui traversaient les bosses du terrain ; le difficile était de tenir les deux bouts d'un même fil ; nos lampes de poche servirent très bien pour ce genre de recherches, et nous étions justement fiers quand nous revînmes le soir au campement, poudreux, fatigués, affamés, altérés ; mais on nous traita bien ; et la peur d'imagination, encore un coup, nous prit pour des héros. Je couchai sous la tente, pour la première et la dernière fois de toute ma guerre.

XXXIX

Champagne pouilleuse

[Retour à la table des matières](#)

Le lendemain, derrière les batteries enfin installées, nous téléphonions dans un abri allemand taillé à pleine craie, soutenu par des troncs de pin, et fort bien aménagé. Nous couchions dans une chambre inférieure, qui ne craignait rien. Je me crus chez Aladin, car les troncs de soutien étaient tous phosphorescents ; nous aurions très bien dormi à cette clarté de veilleuse, sans deux inconvénients qui étaient liés. Le premier était que les couchettes consistaient en des treillages d'acier qui sonnaient comme des pianos au moindre mouvement ; nous baptisâmes ce système Le Silencieux. Le second inconvénient, qui justement nous tenait en mouvement et musique, c'étaient les poux. Je soupçonne que la Champagne où nous étions a été fort exactement nommée pouilleuse, car j'ai observé dans les boyaux crayeux plus d'une colonie de poux, comme on voit ailleurs des fourmis. Est-ce de là que les poux gagnèrent toute l'armée ? Je ne sais.

En ce mois de Champagne, je fus beaucoup dehors. Gontier fut tout d'abord criblé de pierres, et se mit dans la tête qu'il serait tué s'il se séparait de moi. Ces pressentiments effraient. D'ailleurs mon métier de brigadier ne s'accordait pas avec les longues factions à l'écouteur. Plus d'une fois je reçus du pouvoir supérieur des ordres difficiles à exécuter. Ce pouvoir supérieur était représenté par une figure d'un genre nouveau, le lieutenant J., adjoint au commandant, et chargé spécialement du téléphone et de l'antenne de T.S.F., choses inséparables. J'avais vu arriver, vers la fin de Beaumont, ce visage élégant, d'expression flatteuse, presque toujours doux et poli, mais qui était formé selon la nouvelle armée, qui pensait à sa carrière et connaissait très bien le commandement. Je n'y fis pas d'abord attention, et je commençai mal, lui donnant à traduire un communiqué allemand, comme j'aurais fait à un subalterne. Il se conduisit en bon élève, mais il sut très bien se reprendre et me reprendre. Sa méthode était de chercher toujours quelque travail pour nous, et de n'ordonner jamais que par l'intermédiaire des gradés, notamment du brigadier. On comprend que je ne demandais qu'à me donner de l'air ; je puis dire que cet homme doucereux m'a empoisonné la guerre.

XL

Maîtres et esclaves

[Retour à la table des matières](#)

Je veux en finir avec l'épisode le plus désagréable, et, d'une certaine manière, le plus dangereux ; mais le danger venait seulement de moi-même. Un après-midi nous prîmes part à un réglage par avion. Nous connaissions le métier ; notre opérateur de sans-fil était un artiste dans son genre. Il s'agit de transmettre à la batterie les ordres reçus de l'avion, et, en réponse, de parler à l'avion au moyen de panneaux étalés de diverses manières sur le sol. Tout aurait marché convenablement sans le lieutenant J. qui blâmait tout, criait près du téléphone, ce qui était pris pour un ordre à l'autre bout du fil ; et la batterie tirait trop tôt ; l'aviateur ne commande le feu que quand il se trouve placé favorablement pour observer. Bref, moi qui avais coutume de conduire cette manœuvre, je secouai le lieutenant en termes vigoureux ; il le prit très mal et exigea des excuses ; je les fis de mauvaise grâce, et il s'en contenta. Mais, dans le petit moment avant les excuses, je délibérai de lui sauter dessus, et cela se vit ; car l'ami C. qui était là comme signaleur, et qui, sur le moment, fit comme les autres et ne marqua rien, m'a dit depuis : « Quand vous avez été sur le point d'empoigner le lieutenant, et cela ne tenait qu'à un fil, j'ai bien regardé, et je me suis dit qu'il n'y aurait pas un seul témoin contre vous. » D'où l'on peut voir que j'étais resté homme de troupe et qu'ils me comptaient comme l'un d'eux. Mais surtout j'ai voulu citer cette réflexion de l'esclave, toujours attentif à observer les positions de l'ennemi. Cette réflexion, parce qu'elle me paraît naturelle et paraîtra telle à tous les plébéiens de l'armée, sera affligeante pour nos beaux Messieurs s'ils me lisent. On voudrait ignorer que la guerre entre les maîtres et les esclaves ne cesse jamais de border l'autre guerre et d'en accompagner tous les mouvements. Remarquez que cela explique assez la prompte colère et l'extrême sévérité des chefs ; ce que je ne blâme nullement. Et certes, si j'étais général, et si je m'étais juré de faire ce métier, je n'aurais aucune pitié des hommes. J'admets qu'on veuille la guerre ; mais il faut savoir ce qu'on veut.

Voici comment on échappait. J'ai là-dessus beaucoup d'exemples ; un seul suffira. Nous étions à peine installés dans notre trou, et je me rasais, mon

miroir posé sur un gabion, quand le lieutenant J. me donna l'ordre de partir aussitôt avec l'équipe et de conduire un fil jusqu'à un groupe de 75 en avant de nous ; il me montra la direction, c'est-à-dire une sorte d'éruption à un kilomètre. De quoi faire peur ; mais j'avais déjà un peu de cette sagesse qui faisait dire à un fantassin : « On n'a plus peur, on n'a plus que des transes. » On n'a point de transes à un kilomètre. Je rassemblai l'équipe et nous voilà partis. La ligne fut déroulée et essayée ; je trouvai au retour un homme fort ému. « Comment avez-vous fait ? En voyant que ce bombardement ne cessait point j'ai envoyé un homme pour vous rappeler et vous dire d'attendre ; mais il ne vous a point trouvés. » Je répondis avec la simplicité du héros ; je suppose que l'homme ne nous avait pas beaucoup cherchés. Et nous, dès que les pierres commencèrent à rouler en avant de nous, nous nous fourrâmes dans un trou et nous attendîmes la fin de l'orage. Après quoi lestement nous fîmes le travail. Le retour pouvait être dangereux à la nuit, sur un terrain semé de grenades ; nous suivions les pistes, laissant le reste aux Dieux, comme dit le poète. Ces expéditions sont soutenues par un genre d'excitation qui exclut les pensées tristes, mais qui n'exclut pas la prudence.

Le manque d'eau était un inconvénient. J'ai vu les oreilles de Gontier aussi noires qu'auraient dû être mes souliers. Avec cela il tenait beaucoup à sa raie de cheveux, et je la lui faisais le matin en crachant dessus. L'eau n'était pas rare ; il restait une très bonne pompe à Souain mais le lieu était malsain et le chemin aussi chacun y allait à son tour, et connaissait le prix de l'eau. Je vis alors sur les mains ce vernis brillant et écailleux, aussi naturel à la peau de l'homme sauvage que sont les plumes à l'oiseau.

J'eus très peur un jour sur l'abri même, et par irrésolution. On creusait en bas, et la craie était remontée par paniers. J'avais le poste le plus facile, assis sur le talus, recevant le panier et le versant autour de moi. Assez loin les gros projectiles chantaient et ronflaient, et ici et là on voyait s'élever des gerbes de terre hautes comme une maison et semblables à de l'eau jaillissante. Or ce tir vint se promener de mon côté, assez près pour m'inquiéter, non pas assez près pour me faire plonger comme une grenouille ; à chaque sifflement, que mon oreille prenait à son petit commencement jusqu'au coup de fouet terrible, j'avais une belle peur, et assez naturelle ; mais je ne voyais pas de raison de sauter dans mon trou ; et en effet il n'y en avait pas. L'irrésolution est un des plus grands maux.

XLI

Champagne

[Retour à la table des matières](#)

J'ai souvenir de deux expéditions vers les fantassins, plus dangereuses que ce travail de craie, mais qui peut-être m'effrayèrent moins. Nos équipes se trouvaient spécialement chargées des relations avec l'infanterie par cette raison que les hommes du 75 étaient mal reçus là-haut. Il est inutile de dire pourquoi, si l'on écrit pour ceux qui ont fait la guerre. Mais les autres doivent savoir que le 75 a tiré sur nos premières lignes, par suite d'écarts de tir, chose que l'on aurait dû connaître, et j'interromps mon récit pour raconter un dialogue qui eut lieu entre, un commandant des 75, qui la veille avait eu des tirs malheureux, et le commandant de nos 95. Le premier pressait le second, sur qui il avait autorité comme chef de secteur, de tirer sur les tranchées allemandes, fort proches des nôtres. Et notre commandant résistait, alléguant un écart de tir inévitable, et finalement n'obéit pas. Nous eûmes naturellement l'idée que l'homme des 75 essayait de donner le même tort au 95. L'homme de troupe est malicieux. Toujours est-il que, par la colère non dissimulée des fantassins, nous eûmes le soin de tous les observatoires avancés. C'est ainsi qu'un matin nous allâmes à un lieu nommé le Bois-Guillaume. Je fis connaissance avec les faces Marocaines, maigres, menaçantes, vrais visages de guerriers. Je vis pour la première fois une pièce allemande de 77, plus courte, plus massive que notre 75 ; et je pensai de nouveau à la différence des poudres ; réflexions entrecoupées, car il fallait se garer souvent. Là-haut, dans une sorte de lande avec quelques pins, je passai à côté d'un monceau incroyable de chevaux ; je ne puis dire s'il y en avait moins de cent ou plus ; l'odeur était effroyable ; je n'ai jamais su si ces chevaux étaient d'artillerie ou de cavalerie ; mais c'était bien la région de la fameuse percée. Au point où nous montâmes l'appareil, derrière un petit talus de terre, commençait une plaine un peu montante parsemée de cadavres. Et au retour, en déroulant le fil, j'aperçus des corps morts en toutes positions et qui semblaient des noirs ; on se trompe toujours là-dessus. Gontier me les montrait et moi je m'appliquais surtout à ne pas les voir. Le lieu était d'ailleurs assez tranquille ce matin-là ; un peu en arrière c'était plus dangereux ; mais au total j'eus l'image d'une sorte de guerre morte. Je remarquai que nos batteries étaient les unes sur les autres ; même à Verdun je ne vis pas mieux.

L'autre expédition nous mena jusqu'à la vue proche de l'ennemi. Le lieu se nommait P 15, et était situé au delà de la célèbre ferme de Navarin. Nous suivions un boyau à peine creusé, et nous profitions de la trêve du matin. Terrain ravagé, sans forme. Un avion abattu marquait notre route. Ça et là un homme nous renseignait. Après une longue marche nous arrivâmes à une espèce de broussaille, à des boyaux un peu plus creusés, et à un abri de capitaine, qui n'était guère solide. Là nous eûmes un guide, et c'était bien nécessaire, car les tranchées tournaient et revenaient de façon qu'on ne savait plus où était l'ennemi. Enfin, une tranchée sinueuse et caillouteuse, peu profonde, protégée d'un petit talus ; je vis d'abord un fantassin qui faisait griller un hareng saur, sans se soucier de la fumée, et puis un sergent, le fusil à la main qui guettait par-dessus le talus. Il fit feu ; et, regardant moi aussi, je vis au-dessus d'un autre fossé, et à une douzaine de mètres, une pelle agitée de droite à gauche et de gauche à droite ; c'est le signal universel pour dire que la balle n'a pas atteint la cible. Je ne vis de l'ennemi que cette pelle, et ce geste de moquerie. Cela me paraît maintenant incroyable ; mais il n'y a pas apparence que j'aie inventé cela. Il y eut ensuite un cri d'alerte ; je ne compris pas le cri, mais aussitôt je fus à plat, comme tous ; une grenade fit explosion. L'arrivée d'une salve de 75 m'effraya bien plus ; les obus éclataient en avant de nous et fort près. Sans doute nos tirailleurs avaient l'ordre de tirer sur la tranchée ennemie ; ils pouvaient aussi bien, et avec toute l'attention possible, tirer sur les nôtres. L'artillerie allemande plus sagement s'abstenait. Nous quittâmes promptement ces régions insalubres, en déroulant notre fil. Nous suivions le boyau, poursuivis à un moment par une mitrailleuse, quand soudain éclata le grand barrage, à quoi nos batteries répondaient. La terre tremblait et nous heurtait comme une charrette cahotant. Nous nous tenions accroupis, Gontier et moi, à un détour du boyau. Il essayait de bondir comme un lièvre ; mais je le tenais ferme, ayant pour règle de remuer le moins possible. Seulement, comme je vis à deux pas de nous un dépôt de grenades en forme de pomme de pin, je consentis à aller un peu plus loin ; et je retins là mon jeune compagnon, qui, d'ailleurs, eut bientôt usé sa force en soubresauts ; il s'endormit dans le vacarme, et je fumai une pipe, sans penser beaucoup. Ce moment fut long. Une attaque sur Tahure, à notre droite, était la cause de ce tumulte, comme nous sûmes ensuite. Le tir cessa, comme cesse une pluie ; nous vîmes sortir d'une autre cachette nos deux compagnons ; nous voilà de nouveau déroulant le fil et nous rapprochant de la région des batteries. Avant de raccorder notre fil à un autre nous eûmes encore des difficultés ; le fil s'embrouillait ; nous manquions de patience ; d'autant que de gros projectiles tombaient à intervalles ; mais j'arrêtai toute déroute par cette remarque de l'âge mûr : « Où se sauver ? Serons-nous mieux là qu'ici ? » Le travail fini, notre courage se trouva épuisé aussi, et nous courûmes comme des lapins, nous jetant à plat à chaque sifflement ; jamais je n'ai mieux couru. Sur le rapport de Gontier, les deux hommes qui nous accompagnaient eurent la croix de guerre. Quant à nous, nous aurions bien pu ne l'avoir jamais, à moins de nous proposer nous-

mêmes. Mais cela ne nous importait guère. Nous l'eûmes pourtant tous les deux plus tard, lui comme officier, et moi au vague titre d'engagé volontaire. Une citation est toujours glorieuse, mais, comme dit mon ami l'aviateur, quelle citation vaudra la plus humble et la plus simple de toutes, que l'on lisait quelquefois dans le journal des Armées. « Militaire dévoué. A toujours apporté beaucoup de courage et de conscience dans l'exécution des ordres qui lui étaient donnés. Sept fois blessé. » Le même aviateur définit ainsi l'homme libre : « C'est un homme en veston, qui n'est pas décoré. » Le glaive, à la fin, a frappé l'armée. Ces réflexions ne sont pas ici à leur place ; elles furent faites après l'armistice. Pour le moment nous n'en pensions pas si long ; chacun se grattait, et cela, comme dirait Pascal, occupe toute l'âme.

*
* *

XLII

Enseignement

[Retour à la table des matières](#)

Après un petit mois les caissons vinrent chercher les pièces. Le moment où l'on s'éloigne de l'ennemi est agréable ; les chevaux eux-mêmes ont de l'allégresse. Ceux qui ont vocation d'adjutant rappellent les bonnes vieilles règles, les traits tendus à la descente, la tête du cheval tenu en main vers le milieu de la route, à la pause. Tout cela est très raisonnable. La théorie militaire ne vous dit pas seulement de faire un nœud, elle vous décrit la manière, et il n'y en a point de meilleure. L'enseignement militaire est le seul qui ait patience, et qui répète pour le plus ignorant ; les esprits prompts ne s'en trouvent pas mal. Mais cette sage pédagogie suppose un pouvoir absolu ; l'instituteur est obligé d'intéresser son auditoire ; d'où il résulte que les meilleurs apprennent l'éloquence, et que les médiocres n'apprennent rien. Je suppose qu'à ces agréables heures de nuit, chacun pensait à son métier, comme moi-même. Nous croisions de noirs artilleurs, avec l'ancien manteau ; cela était martial ; mais ce n'étaient que des trains de munitions.

Nous trouvâmes dans le camp de Châlons des baraques dont la plupart n'avaient pas de toit. Il pleuvait fin et il faisait froid. Nous brûlions des pins

entiers en de grands bûchers, autour desquels chacun épluchait son linge. Ces moments sont éternels, et je pensais aux héros d'Homère. Il y eut un peu de relâchement. C. vint me trouver avec deux seaux, disant : « Il y a du champagne à sept sous ; combien faut-il en prendre ? » Je lui répondis « Prenez-en trente litres. » J'étais généreux à peu de frais. Ce vin était en effet du champagne naturel, qui cassait les têtes. Je vis toutefois à quelques signes que le pouvoir n'était pas mort. Les sous-officiers furent traités durement, et Gontier en sut quelque chose. Le haut pouvoir gouverne par les capitaines, qu'il rend responsables. Les capitaines gouvernent par les sous-officiers, qu'ils rendent responsables ; le brigadier porte tout et les hommes, qui le traitent en camarade, ne veulent pas lui donner d'ennuis. C'est ainsi que tout finit par se faire. À peu près nettoyés nous reprîmes en sens inverse les mêmes chemins. Une couronne de pain frais me donna un des plus vifs plaisirs que j'aie connus. Finalement nous fûmes établis dans un village en avant de Toul, appelé La Neuveville, étroite vallée ouverte sur notre ancien champ de bataille, et d'où nous eûmes bientôt reconnu Beaumont, le village édenté. Le cantonnement est une chose odieuse. Les gradés n'y ont point de repos. On répond à l'appel, on forme le cercle ; on entend le discours du capitaine. Le capitaine T. trouvait le moyen d'être amusant, sans cesser d'être inflexible. Pansage, promenade des chevaux, marches d'exercice avec les caissons et les pièces, nous eûmes tous les plaisirs. Gontier fut dirigé vers un centre d'instruction afin d'apprendre à faire la guerre, et de gens qui ne la faisaient point. Je restais chargé de sa petite troupe. Mais heureusement on me trouva un autre métier, et qui me convenait parfaitement. Au temps de la paix, je m'étais amusé à écouter la Tour Eiffel, et je savais assez bien l'alphabet Morse. J'eus à l'apprendre à un groupe d'hommes choisis dans toute la division, et parmi lesquels était C. Tout de suite, je leur appris à lire au son, en dictant au moyen d'un sifflet ; et j'en étais à ne plus pouvoir les gagner de vitesse, lorsque le lieutenant J. s'en mêla. Il ne savait pas le Morse et ne le sut jamais ; mais il en était à admirer une méthode stupide pour retenir les lettres ; as, beau, coco, dia, etc. ; ces mots magiques représentaient un trait par une consonne, un point par une voyelle ; nous étions tous bien loin de cette lente méthode. Je le fis remarquer ; le lieutenant ne m'écouta même pas, et dit seulement : « je vous donne l'ordre d'employer cette méthode. » Les hommes durent retenir cette suite de mots qui leur était tout à fait inutile ; le lieutenant fut satisfait, et nous laissa tranquilles. J'eus le plaisir de former très vite une demi-douzaine d'artistes véritables, qui brillèrent dans la T.S.F. sans compter une vingtaine de signaleurs imperturbables, qui savaient aussi envoyer et recevoir les lettres par signaux lumineux. Avec deux séances par jour et pendant deux mois on arrive à tout. Les marins de la timonerie apprennent bien d'autres choses. Et je connus, en cette circonstance, que savoir suppose répétition, familiarité, rapidité. C'est vrai pour le latin comme pour les mathématiques ; mais il faut d'abord vaincre l'ennui ; et il n'y a que le militaire qui sache vaincre l'ennui.

Ces travaux interrompirent mes essais d'équitation, depuis longtemps interrompus, et cette fois repris, mais qui n'allèrent jamais bien loin. Je sais seulement que j'arrivai à ne pas tomber, à la fin d'une promenade de chevaux, où les bêtes descendaient en glissant à peu près sur la croupe, un chemin rapide et couvert de glace et que je fus très fier ce jour-là. Je n'allais pas moins être obligé de me séparer bientôt de mon cheval gris. Une fois de plus l'autorité militaire sut m'employer selon mes aptitudes ; et cela arriva encore dans la suite.

XLIII

Manœuvres

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'en janvier 16 nous devions habiter La Neuveville, et puis Trondes. Il y eut des manœuvres, choses détestables et ridicules. Le lieutenant J. m'appela deux ou trois fois pendant chaque repas, pour me répéter et me faire répéter ce que je savais très bien. Mais nous apprîmes l'art, Gontier et moi, de porter le fil dès la veille au soir au point que nous devions occuper le lendemain après notre victoire, ce qui valut des félicitations au commandant. D'ailleurs tous les mouvements d'assaut étaient absurdes, nous le savions ; le haut commandement ne le savait pas. Les fantassins entraient dans l'eau jusqu'à la ceinture, sous un feu imaginaire. Et, à quelques kilomètres de nous, nous entendions la vraie guerre ; par temps clair nous en pouvions voir les fumées, épaisses sur les villages, en nuages roses dans le ciel des avions.

Il y eut une sorte d'expédition réelle, qui ne fut pas beaucoup moins ridicule. Nous allâmes prendre position devant Commercy, sur les hauts bois d'Apremont, en vue d'écraser d'un tir massif une certaine briqueterie. L'aventure était sans risque, l'ennemi n'ayant pas le temps de connaître nos positions. Les bois étaient fort beaux, munis d'abris profonds et d'un observatoire vraiment confortable, avec des rainures vitrées. C'est là, tout en tenant mon téléphone, que je fus témoin d'une scène de réglage qui fut tout à l'honneur du commandant. C'était un homme naïf. Il regardait de tous ses yeux un brouillard qui cachait les arbres à cinquante pas. Il attendait une éclaircie, et bien vainement. Arrivèrent les derniers messages : « Votre réglage est fait ? » – « Mais nous ne voyons rien. » – « Comment ? Toutes les batteries ont réglé

leur tir, nous n'attendons plus que vous. À quoi pensez-vous donc ? etc. » Il y eut une assez belle délibération. Le capitaine T. annonça qu'il tirerait fort loin, afin de ne pas faire de malheur ; l'autre capitaine entreprit de régler sur carte ; mais les cartes de tir n'existaient pas encore ; je le vis interrogeant longtemps la carte d'État-Major, et fatiguant les canonnières. Enfin, le réglage étant supposé fait, tout le tonnerre éclata à l'heure dite, et la briqueterie fut supposée anéantie. Le lendemain les observateurs la retrouvèrent intacte. Nous étions déjà partis.

J'ai gardé bon souvenir d'un abri profond, chauffé comme un four par un brasier de grosses branches. J'y fis une partie de ma nuit, et l'autre dans un grenier à trois lieues de là. Ce genre de guerre est supportable.

*
* *

XLIV

Minorville

[Retour à la table des matières](#)

Au mois de janvier de l'année 16, nous reprîmes position près de Beaumont, mais plus à droite, nos batteries étant de part et d'autre de Flirey, et dans des plis de terrain où elles furent assez tranquilles. Mais le commandant se tint à Minorville, assez gros bourg, au delà des bombardements. Des vaches, du lait, de vraies écuries, et presque des lits ; quelques courses le long des lignes téléphoniques. J'eus une chambre et, sur un sommier, deux matelas, c'est-à-dire que j'eus le temps de les admirer. Un lieutenant que je connaissais bien, et qui n'était pas des plus terribles, fut attiré par les matelas. « Je ne vous cache pas, me dit-il, que je vais vous en prendre un, et même le meilleur. » Et le voilà à choisir. Mais je lui dis : « Prenez donc les deux. Le sommier sera bien assez bon. Je ne sais plus dormir sur un matelas. » Le fait est qu'il fit emporter les deux. Je me moquais d'un matelas ; toutefois je fus un peu gêné pour lui ; il avait bien quinze ans de moins que moi. C'est dans ce village que je me trouvai un jour fatigué à mort, ou, comme ils disent bien, raide comme une trique, à ne pouvoir bouger du lit de foin où je m'étais couché. C'était la suite d'un exercice particulier. J'avais d'admirables bottes d'aviateur, et je me

risquai dans la boue jusqu'aux cuisses ; mais l'effort de retirer la jambe, quand on le fait toute une matinée, intéresse des muscles trop peu exercés. Là-dessus, par rencontre, j'eus une dizaine de kilomètres à faire à pied, et pour arriver devant un officier de coloniale qui ne se souciait nullement de moi, et qui me tint trois heures debout à côté d'une table, lui assis. Après quoi, en compensation, je trouvai un bon dîner à la cuisine des coloniaux, et même je gagnai du fromage et une fine par une remarque que je fis, et qui enthousiasma les cuisiniers. Comme l'un d'eux disait : « On les aura », je demandai : « Et quand on les aura, qu'est-ce qu'on en fera ? » Aujourd'hui, en ce mois d'août de l'année 31, et après lecture des journaux, je trouve que cette question ne manquait pas de sens. Après ce triomphe de l'esprit sur la matière, j'allai sur le foin et je connus la grande fatigue.

XLV

Cantonnement

[Retour à la table des matières](#)

Le lendemain soir, comme j'avançais péniblement en traînant les pieds, le lieutenant J. qui venait d'arriver, me faisait déjà chercher. Je le maudis, je maudis le cantonnement, et cela me renvoya plus près de la guerre, comme il est juste. Quelques jours après, j'eus à aller prendre des appareils à la division ; un autre lieutenant, adjoint au colonel, et très cordial, voulait savoir si j'étais content ; je dis, après quelques mots de la vie de cantonnement : « Je ne suis pas venu à la guerre pour voir ça. » Il dit seulement : « On peut trouver autre chose. » Le jour même le commandant me demanda si j'aimerais à diriger le poste de Flirey, où j'aurais grands pouvoirs et beaucoup de travail. Il ajouta quelques compliments. Je répondis que j'avais pour règle de ne rien préférer et de ne rien choisir, et que j'exécuterais ses ordres. Quelques jours auparavant il m'avait proposé deux choses en une, le grade de sous-officier et le poste de secrétaire auprès du colonel Targe, au corps d'armée. Là j'avais refusé net ; et qu'aurais-je fait dans les bureaux ? Je n'y vau rien. Cette fois-ci je ne refusais pas ; il me nomma. C'est ainsi que le destin avance et recule la main ; on a beau ne pas vouloir choisir, il faut toujours choisir.

Avant de transporter dans mon nouveau poste mon sac d'artilleur, qui était une sorte de sac à blé, je veux conter deux histoires où le commandement se montrera comme il est. On y comprendra assez bien la vie de cantonnement, qui est à peu près celle de la caserne, quoique la nécessité et l'urgence s'y fassent mieux sentir. En ces temps-là on remplaça nos mousquetons, qui étaient plus utiles aux mitrailleurs, par une arme de même calibre, américaine disait-on, et tout à fait différente de culasse. Il fallut démonter, nettoyer, remonter, et d'abord trouver l'ordre à suivre, problème qui revient en toutes les mécaniques. Il fallait se hâter, car on nous annonça une revue d'armes pour le lendemain. Ce genre de travail me plaît ; mes camarades y étaient habiles. Et, bref, nous fîmes en mesure d'étaler, dans un grenier, et sur des mouchoirs nets, les pièces en ordre, brillantes, et sans trace de graisse ; car telle est la règle ; et on ne sait pas comme il est difficile d'appliquer la règle dans la poussière d'un grenier. Aussi fier qu'un rengagé, j'attendais l'officier, qui faisait le terrible. Mais, après avoir vu et tempêté un peu partout, il regarda notre échelle, me vit en haut, sourit et s'en alla. J'ai cru deviner qu'une des règles du pouvoir, semblable en cela à la haute fatuité, est de ne jamais faire ce qu'on attend. J'en eus une preuve dans une autre circonstance, où le redouté capitaine le G., passant une revue de harnachement assez bien préparée, s'amusa à chercher aux boucles et aux arpillons les petits défauts du cuir, et fit tout recommencer jusqu'à trois fois. C'était à pleurer. Mais les hommes rassemblèrent leur courage et leur savoir-faire, et, à la quatrième fois, tout était comme neuf. Orgueil et espérance, ce qui n'est pas loin d'une sorte d'amour. Mais il ne vint pas, et fit dire que c'était bien. Il n'avait rien d'autre à faire, nous le savions ; il resta à se tourner les pouces, pendant que les hommes remettaient aux écuries leur chef-d'œuvre méprisé. Mais, comme dit Stendhal, il régnait.

XLVI

Flirey

[Retour à la table des matières](#)

Le point de Flirey était piquant et brûlant il le devint encore plus dans cette période, où l'on cherchait diversion à l'attaque de Verdun. Mais je trouvai là tout ce que pouvait souhaiter un combattant qui n'a pas l'esprit militaire. Promptement installé dans mes meubles, comme disait le lieutenant adjoint au colonel, qui était venu exprès, je me donnai quelques jours pour observer le travail, sans rien dire du tout. J'étais dans un bureau de carton bitumé, très bien abrité par une roche penchée. Là se trouvait un appareil à

trente-deux lignes, qui était l'intermédiaire entre l'artillerie divisionnaire et l'infanterie de ce secteur. Chaque batterie avait son fil, l'infanterie aussi, la division aussi. Deux parleurs suffisaient tout juste à la besogne. De petits volets, tombant à chaque sonnerie, indiquaient l'origine de l'appel ; des fiches permettaient toutes les variétés de connexions. Cela était nouveau pour moi ; mais du moins j'avais l'oreille faite, et je connaissais le courant de la guerre, vue, si l'on peut dire, du téléphone. Deviner est alors la moitié d'entendre. Huit jours après je pouvais tenir honorablement le poste aux heures ordinaires ; et après quinze jours j'égalai le plus agile ; cependant celui-là, un chimiste de caractère assez pointu, qui, aux grands moments, mettait son calot à l'envers comme un bonnet d'évêque, celui-là je ne pus jamais le surpasser. Le travail, dès les premiers symptômes d'agitation, consistait à répondre à cinq ou six appels simultanés, à joindre les uns aux autres les appelants, selon le grade et selon l'urgence, à reprendre les fiches dès qu'ils avaient terminé, à tenir les autres en patience, et à répondre autant que possible sur tout sans déranger le colonel, qui avait son fil aussi, mais dans l'abri duquel nous arrivions promptement en quelques coups de talon, par un sentier tournant. Il n'y avait d'autre difficulté ici que la vitesse ; et réellement le travail excluait toute hésitation du geste et tout mot inutile. Par exemple, quand l'infanterie demandait un barrage, ce qui se fit souvent comme exercice, et quelquefois dans les crises, j'arrivai à ne pas tolérer plus de trente secondes entre l'appel et le passage des projectiles qui ronflaient par-dessus nous. Ce fut du beau travail, je puis le dire ; mais d'abord je trouvai les choses en confusion. Les équipes venaient à tour de rôle des différentes batteries ; l'officier adjoint changeait souvent, et le colonel était mal servi. Ce colonel reconnut en moi au premier coup d'œil l'espèce du bon serviteur, en quoi il ne se trompait pas. Et aussitôt il me donna pleins pouvoirs, de façon que je ne dépendisse que de lui. « Et pour la composition de l'équipe, le service, les repos, faites ce que vous voudrez et ne m'embarrassez pas de questions. » Ainsi fut fait. Je choisis les téléphonistes, je choisis les réparateurs de lignes, éliminant tout ce qui rechignait et lanternait. Ma petite troupe fut admirable par le savoir-faire et la bonne humeur. Quand les choses se gâtaient, de nuit ou de jour, et que l'unique opérateur commençait à désirer trois bras et deux têtes, on voyait sortir des lits en étage le plus reposé, qui entrait dans la ronde sans rompre du tout le mouvement. Jamais un ordre ne fut donné. Je m'appliquais à bien placer des pancartes ou croquis pour aider la mémoire, et de façon qu'on n'eût même pas à tourner la tête pour les consulter. Un changement de batterie pour tel barrage était une chose à préparer ; à telle heure précisément, une pancarte en remplaçait une autre ; mais encore fallait-il, dix minutes avant, s'assurer que tout était en alerte à la batterie nouvelle et quelquefois l'on tombait sur un téléphoniste nouveau qui ne comprenait rien ; d'où appel à l'officier ; et je traitais tout ce monde sans égards, parlant toujours au nom du colonel, qui avait cette vertu d'être parfaitement indifférent à tous ces détails ; très justement il voulait les ignorer. Et notre beau jeu n'était pas un jeu. Le secteur avait la fièvre ; coups de main, bombardements nocturnes, barrages soudains, et toujours à l'improviste, nous

devions tout attendre. Je me souviens qu'un jour je fus soulevé de mon banc par un tremblement de terre ; quinze mines avaient sauté, je le sus ensuite. Le plus pressé était de mettre en alerte toutes les batteries ; une minute après les barrages passaient en sifflant ; le résultat fut parfait ; l'ennemi n'avança pas d'un mètre. Sur le moment je ne savais rien. Un colonel d'infanterie arriva en courant : « Il faudrait faire donner tous les barrages. » Je lui montrai le ciel : « Ils passent ! » Ces manières ne plaisaient qu'à demi ; mais mon propre colonel me servait de rempart.

Il ne venait pas toujours, et bientôt il se fit remplacer par des commandants, qui restaient six jours. Ainsi je revis mon commandant, et le lieutenant J. son adjoint. Le pli était pris. J'avais mes habitudes et je tenais ferme. Le seul nom du colonel les mettait en déroute. Et tout allait si bien ! Toutefois je ne devais pas oublier les formes et je les oubliais quelquefois. Un jour qu'un lieutenant inconnu m'interrogeait sur un retard de barrage, retard prétendu car il y avait erreur de montres, comme on sut plus tard, je dis, parlant à moi-même et d'un air mécontent : « Je suis étonné » ; ce mot était au-dessus de ma position ; lui me redressa avec majesté : « C'est moi qui suis étonné. » je compris Louis XIV. Mais, semblable aux valets bleus dont parle Saint-Simon, à la condition de garder les formes, je faisais comme je voulais. Un jour pourtant le colonel lui-même posa sur moi un regard royal. On demandait un tir du 75 sur Nonsard ; je savais que Nonsard était hors de portée ; je répondis en trois mots et j'allai rendre compte au colonel, d'abord de la demande. Il prit son décimètre et consulta la carte ; ce n'est pas savoir. Après quoi il me dit de répondre et quoi répondre. J'eus le tort de dire : « C'est fait. » Je vis que notre pacte était rompu ; mais, vers ces temps-là, son abri fut un peu défoncé, et son chauffeur blessé ; il ne revint plus. Les commandants étaient sans prise sur un travail compliqué ; ils n'avaient pas le temps en six jours d'apprendre le métier. Ils perdaient tout sommeil dans le tintamarre. Le fait est que nos lits en dansaient toute la nuit ; mais nous avions appris à dormir, et c'est un art que je n'ai pas perdu.

J'étais naturellement ingénieur du réseau à cinq cents mètres autour. J'eus à débrouiller les lignes, et souvent à les réparer au voisinage du poste. Je connus bientôt les tirs de l'ennemi, admirablement réguliers ; il y avait des zones tranquilles, et d'autres très dangereuses ; et encore y avait-il quelques coins parfaitement abrités, comme notre poste. À quatre mètres de là il n'y avait point de sécurité. Un de 105 fusant éclatait souvent au-dessus de notre porte ; mais il ne tombait là que quelques débris inoffensifs ; les éclats ne reviennent pas. Il fallait se garer ; et presque toujours on le pouvait. Dans les secteurs de ce genre ce sont les nouveaux venus et les passagers qui se font tuer ; nous en avons des exemples tous les jours. Exemples racontés. Au moindre sifflement on est à plat ventre, et on ne voit rien. Pour mes tournées on comprend que je choisissais l'heure du matin où tout est silence. Dans ces travaux autour du poste j'opérais souvent de concert avec un lieutenant

d'infanterie qui fut tué quelques mois après. C'était un spécialiste de l'industrie électrique ; toutefois pour les choses du téléphone il en était au même point que moi. Celui-là m'appela toujours Monsieur, et il n'était point question de grade. Notre travail le plus difficile consistait à retrouver nos fils coupés et perdus dans un trou d'obus, à les essayer au moyen de notre appareil portatif, et à refaire les connexions. C'était un brave, mais qui ne se jetait pas moins à plat dans une boue immonde, lorsque les obus arrivaient. Moi aussi j'embrasais la boue. La seule différence entre nous est qu'alors, et dans cette position humiliée, il ne cessait d'injurier l'ennemi ; moi je ne disais rien. Cet homme charmant me fut toujours agréable à voir ; il m'aurait emmené Dieu sait où ; bien heureusement le métier me tenait serré. À son poste principal, tout voisin du mien, l'appareil se mit à sonner sans cause apparente ; nous cherchâmes de concert, et vainement. Mais j'appris ainsi à connaître ce genre d'appareil, qui était le même dans nos deux postes. Nous ne pouvions voir à l'intérieur ; il fallait explorer des deux mains et travailler les bras en l'air. On ne peut imaginer cette fatigue ; nous nous y mettions à tour de rôle, chacun deux ou trois minutes. Dans son poste aussi je trouvais un tonnelet de l'eau des braves, qu'on appelait gnole ; j'y venais remplir notre bouteille. Et ainsi aucun genre de courage ne nous manquait.

Notre vie ressemblait à celle d'un petit équipage ; le pouvoir de chacun dépendait exactement de ce qu'il savait faire ; et la bonne volonté faisait une justice sans faute. Le Sans-Filiste, artiste en son métier, était gai comme un merle, et aidait à tout. Chacun à son tour allait passer un jour sur deux avec les chevaux de sa batterie. Ils revenaient quand ils voulaient. Je leur signalais gravement des permissions indéterminées ; l'un d'eux, muni de mon papier, alla jusqu'à Nancy où était sa famille ; il revint assez tard et dormit beaucoup ; après cela il fit travail double, sans que personne lui demandât rien. Je ne sais jusqu'à quel point on peut compter sur cette manière de gouverner ; c'est évidemment un modèle pour les temps futurs ; seulement cette liberté réelle suppose le savoir-faire et un travail qui plaise ; et il ne faut pas oublier qu'elle s'exerçait sous une contrainte générale et inflexible. J'avais choisi cette équipe, mais parmi des hommes d'abord rassemblés par forces, et soumis, comme j'étais moi-même, à un pouvoir redoutable. Si la nature agissait ainsi sur les hommes par une sorte de continuelle tempête, on verrait une république d'hommes libres. C'est par ce détour que l'on comprend que les climats trop favorables produisent le despotisme comme une sorte de fruit naturel. Ces pensées me venaient naturellement alors, parce que j'avais sous les yeux un chef d'une espèce rare. C'était un capitaine de vaisseau du nom de Mellon, venu sur sa demande à l'artillerie de terre, et célèbre par ses postes d'observation, qu'il occupait lui-même, infatigable et téméraire. On disait, d'après des récits de prisonniers, que les Allemands l'avaient surnommé le Diable Noir ; on voit par là qu'il avait gardé l'uniforme sombre. Lui-même était grave, avare de paroles, et parfaitement poli avec tous, comme ils sont dans la marine ; et jamais je ne le vis montrer le moindre signe de peur, par exemple rentrer le

cou au sifflement. Dans l'équipe de terrassiers qu'il avait rassemblée je retrouvai Jeannin, virtuose de la pelle ; et Jeannin, de nouveau content et cérémonieux, me faisait ses visites de politesse ; c'est qu'il avait promptement fini son travail de la journée ; et le chef n'en profitait pas pour le faire travailler double. Ce qui fait que le travail militaire est lent et négligent, c'est qu'on sait trop qu'après un travail il y en a un autre ; et la nécessité presque toujours explique qu'on ne puisse agir autrement. Toutefois ceux qui savent laisser un peu de jour pour respirer obtiennent peut-être, tout compte fait, autant de travail, et du travail vif et ingénieux. Toute industrie devrait méditer là-dessus. Mais l'industrie de guerre est souvent bousculée.

Je fis bientôt l'épreuve d'un autre genre de travail. L'ordre vint d'étudier l'emplacement et les dimensions d'un abri à creuser pour les sans-filistes. J'avais appris aussi ce métier d'architecte, et je fis un bon projet. Ensuite il nous fut annoncé que notre équipe bâtirait l'abri par ses seuls moyens ; j'essayai de raisonner, mais on ne m'écouta même pas. Les délais étaient courts ; et promptement on vit arriver des chargements de rondins ; il fallut les transporter promptement, et à trois, dans nos dangereux sentiers, et par la nuit la plus noire. Je fis ma part de travail ; il me semble que j'en ai encore le souvenir dans l'épaule droite. J'ai remarqué à ce propos que, comme il n'est pas question alors de se jeter à terre, ni de se protéger d'aucune manière, les mouvements de la peur sont presque annulés. Je revois en souvenir les éclatements bien connus, à notre gauche, et comme nous montions à coups d'épaule, à la manière des mulets, nous étions presque insensibles. Ce travail fait, il fallut creuser ; on trouva bientôt le roc ; on usa la pointe des pics, et je retrouvai les lois du chantier militaire. Après les avoir réunis, piochant moi-même, je courais mettre au net quelque rapport sur les tirs du jour ; quand je revenais, je ne trouvais que les outils ; il fallait chercher autour, dans les abris étrangers ; ma présence muette suffisait ; mais je me sentais alors brigadier. Le fait est que l'abri fut creusé et couvert ; et c'est en y montant des fils que je reçus le plus beau soufflet de mélinite.

XLVII

Explosions

[Retour à la table des matières](#)

Comme j'étais le dos à la pente, regardant le paysage connu et les bois en face, un 105 m'éclata au nez ; les éclats ne reculent pas ; mais je sentis la vibration et la claque de l'air ; sans en penser plus long, je m'étendis sur un des lits de treillage et j'y dormis longtemps. L'ahurissement dura jusqu'au soir.

Je sus que ce coup avait été malheureux ; il tua deux hommes sur l'abri du colonel d'infanterie, où ils étalaient des branches. Je ne fus que secoué un peu trop vivement. La même chose m'était arrivée à Beaumont, et je m'étais cru alors abruti de peur ; mais je suppose, d'après cette autre expérience, que ce régime de mouvement est bien au-dessous de la peur. L'effet est une sorte d'indifférence, et une pâleur des idées ; quelques-uns en sont restés idiots pour la vie. Je trouve place ici pour une observation qui m'a été contée de Paissy, village de l'Aisne où j'avais une maison, mais où je ne connus pas la guerre. Les villageois y restèrent longtemps, abrités dans les creutes profondes de ce pays-là et il naquit des enfants, dont aucun ne vécut ; le médecin expliquait cela par la force des explosions, qui comprimait et déformait ces tendres cœurs.

Je reviens à cet autre village dont par rencontre j'étais l'habitant. En ce lieu commença à tourner autour de moi un génie bienfaisant. C'était un petit capitaine du 14^e d'artillerie, qui venait quelquefois aux ordres ; très brave, très gai, qui me donna tout de suite du Monsieur ; c'était pourtant un officier de métier, camarade d'école du capitaine T. ; et c'est par là qu'il sut qui j'étais et me trouva. Je connus par lui son lieutenant, officier de complément, ordinairement vêtu d'un pantalon à carreaux et d'un chapeau de paille ; d'ailleurs très bon et très hardi observateur. Ce régiment était de Tarbes ; l'accent du midi chantait en tous ces hommes ; j'en avais deux dans mon équipe, dont l'un, qui se nommait Fortuné, était bien le plus pauvre diable. Quant au petit capitaine, il transportait dans nos cailloux et dans notre boue les manières de la cour. Il m'invita une fois à déjeuner en son observatoire, lieu très peu agréable ; mais surtout le voyage n'était pas sans émotions. Il y avait un boyau ; néanmoins l'usage était de marcher à côté du boyau, dans un bois très riant et fleurissant, où je vis un arbre tout récemment cueilli, lancé à quelque distance de la souche, et frais comme un bouquet ; ces choses donnaient envie de sauter dans le boyau, mais je craignais le ridicule. Je trouvai au repas l'aumônier Harel, dont j'ai parlé ailleurs. Le jeu de société consistait à troubler cet homme modeste et timide, qui craignait mon jugement ; je le traitais comme on doit traiter un héros ; cependant ce n'était pas cela qui l'intéressait ; il aurait voulu ne pas passer pour un sot. C'est qu'il était professeur aussi ; on n'imagine pas quel est le prestige de l'Université aux yeux d'un professeur libre. Je n'en étais plus à penser à ces choses ; mais le capitaine et le lieutenant lui faisaient des contes, et ce héros mourait de peur.

XLVIII

Salons d'artilleurs

[Retour à la table des matières](#)

On devine ce que fut ce salon littéraire. *L'Otage* de Claudel était et est encore un de mes livres ; le capitaine vit la pièce à une permission, et me rapporta du même auteur un poème de guerre qui me fit horreur. Ce livre, *L'Otage*, me rappelle un mot de fatuité littéraire que j'eus à Beaumont. J'avais le livre sous le bras quand il y eut une alerte et des sifflements. Je dis à Gontier : « Rentrons vite ; tué avec *L'Otage* sous le bras, si Barrès le savait, ce serait le déshonneur. » Ce mot correspond pourtant à un sentiment vrai, c'est pourquoi je le cite. Et tel était le ton de ce salon d'artilleurs, où il fut convenu que je verrais le professeur Masson, universitaire aussi, officier d'infanterie par là. Mais il fut tué quelques jours après ; j'entendis très bien, cette nuit-là, les deux salves de 77 dont la première le tira de son abri, et la seconde le tua. Les journaux dirent qu'il avait été tué en Argonne, d'où une boutade de Gontier : « Un homme de lettres ne peut être tué en Woëvre ; l'Argonne fait bien mieux. Vous n'êtes pas ici à votre place. »

J'avais Gontier au bout du fil tous les jours ; nous nous plaignions à constater que la voix sonnait profondément dans l'appareil, résultat de notre excellente terre unique. Je le vis deux ou trois fois dans l'abri de la carrière, et deux ou trois fois à Minorville, soit pour un repos d'un jour, soit en partant ou revenant de permission.

*

* *

XLIX

Permissions

[Retour à la table des matières](#)

Je parlerai peu des permissions. Je pris la première après dix-sept mois passés sans avoir dormi dans des draps ; et le premier jour je dormis tout habillé sur mon lit, comme Jean Valjean chez l'évêque. L'esprit était aussi sauvage que le corps. Heureusement je ne sus rien du Paris frivole ; je ne vis que des gens affligés, et qui souhaitaient la paix. Je puis dire que la perspective du départ gâtait tout. Les travaux de la guerre pouvaient seuls me consoler de la guerre. Hors de l'action, j'étais bien près du désespoir. Et je ne veux pas écrire l'histoire d'un citoyen en révolte ; de telles pensées sont sans lien, sans règles, et sans limites ; je ne les aime point. Au contraire, dans les difficultés et les dangers de la guerre, j'avais plutôt l'humeur égale ; l'imagination se trouvait bornée par le fait.

Ce printemps-là Jupiter tonnait beaucoup, et ce tonnerre de dieu semblait ridicule. Je me souviens d'un coup qui brûla une de nos lignes, et d'une petite explosion électrique dans le poste ; personne n'en fut ému ; j'eus seulement à remplacer une vingtaine de plombs de sûreté qui avaient fondu. Je me souviens avec plaisir de ces orages ; l'artillerie se tenait tranquille un moment. Je profitai au moins une fois d'un de ces orages noirs pour franchir la zone sinistre. Je ne sais plus si j'allais au repos ou si je partais en permission. La zone dangereuse je la voyais ; j'avais chaque jour le spectacle de ces bois sonores, où les éclats enlevaient de grosses branches ; j'en avais de tragiques récits ; aussi de la route où, à peu près chaque jour, un homme était tué. Peut-être ne peut-on pas être brave lorsqu'on s'en va. Un jour donc je me glissai sous les feux et la pluie d'un orage ; le vacarme du ciel m'empêchait de prêter l'oreille à d'autres bruits ; j'étais toujours assuré de n'être pas vu. Ces départs sans gloire m'ont fait connaître la peur qui fuit, différente de la peur qui attend ; en cette fuite l'irrésolution est presque toute la peur. Car il ne manquait pas d'abris, et marqués même par des écriteaux ; mais il est souvent plus facile de ne pas sauter dans le trou que d'en sortir ; et je ne sentais point dans ce cas-là cette excitation qui accompagne l'action difficile. Ce furent de mauvais moments.

L

Éloge de Descartes

[Retour à la table des matières](#)

Toutefois le pire peut-être fut à un de mes retours. J'étais sous la toile d'une voiture de ravitaillement. La soirée était agitée et bruyante ; le conducteur avait peur, quoiqu'il se fût imbibé d'alcool. Les chevaux avaient peur. Sous le noir de la toile, j'entendais des sifflements et des éclatements ; je voyais d'effrayants reflets par les fentes ; le mal est alors qu'on délibère si l'on sautera et si l'on finira la route à pied. Je ne me sentais pas héros du tout. Comme les croyants font leur prière, je m'occupai à un éloge de Descartes, que j'ai écrit tel quel ensuite, qui est dans les *Quatre-Vingt-Un Chapitres*, et qui me plaît. J'y sens encore la poudre, mais je n'y sens plus la peur. Quel bonheur après cela de retrouver l'abri sous le rocher et la soupe fumante ! Là j'étais chez moi ; je savais écouter les obus et saisir le moment favorable ; et c'était toujours pour rattacher un fil, porter un message, ou choses de ce genre.

J'étais muni d'une hache, et j'avais l'ordre de détruire les appareils en cas de repli. Quand je voyais cette hache, je pensais à l'état de captif. Car, à la moindre attaque de l'ennemi un peu poussée, on pouvait compter plus de cinq cents mètres d'avance, et j'étais pris dans une souricière. Mais l'ennemi n'avait rien à gagner par là ; c'est nous qui avons intérêt à avancer en ce creux de l'ennemi, et nous n'y pûmes arriver. Toutefois, la vue de cette hache me rendait pensif. Je n'aimais pas non plus les pulvérisateurs, les masques, et les bouteilles d'hyposulfite. Un sergent, nommé tout naturellement Hyposulfite, inspectait souvent nos défenses. Nous n'eûmes les gaz qu'une fois, et ils flottèrent en nappe verdâtre derrière nous, dans le dessous. Tous avaient le masque, mais je pus rester le visage nu et répondre à l'appareil ; à peine y eut-il une vague odeur de noyau de pêche, il me semble. Les pensées sinistres étaient plus difficiles à éviter.

LI

Téléphonistes

[Retour à la table des matières](#)

Quel bonheur alors d'avoir à explorer un téléphone, de mettre tout au dehors et étalé, et de rechercher l'avarie. On m'en apportait de tous systèmes, comme à une consultation de médecin, et je m'y entendais aussi bien que Gontier ; ce n'est pas peu dire. L'expérience ne peut conduire à rien dans de telles recherches ; il faut savoir que tout téléphone a les mêmes organes principaux et les mêmes commutateurs, mais disposés de mille manières, et deux ou trois maladies seulement. Je faisais ces recherches aidé de Méanas, qui, de son métier, était pitre forain, et qui, comme forain, savait tout faire ; il avait cette politesse un peu précieuse commune à tous les comédiens, et qui vient de régler par métier le geste et la voix ; il était habile de ses doigts et avait l'oreille fine. Pour moi j'appliquais l'Entendement, et je connus que c'est un très bon outil. Ces recherches effaçaient les idées sinistres. Quelquefois aussi l'aide sans-filiste nous donnait une tyrolienne ; il ne savait faire que cela, et il le savait bien, ayant appris même la position des bras et des mains, un peu comme le photographe nous dispose, mais plus utilement.

Les réglages par avion nous occupaient aussi ; toutefois c'étaient presque toujours promesses, et je connus la difficulté d'attendre. J'allais aux panneaux avec Fortuné, et c'est là que je connus les enfants de Fortuné et ses projets d'avenir pour eux, sur quoi il me consultait, et il avait raison ; lui n'était rien en tout cela qu'un homme ignorant et oublieux de soi. J'étais honoré de ces entretiens. Mais l'endroit était dangereux ; c'était un gazon ras, sans le moindre trou, enfin un emplacement convenable pour parler à un avion par panneaux blancs. Cependant l'avion ne venait pas, et les 210 tiraient sur la pièce de marine au voisinage ; nous entendions ronfler les énormes culots ; c'est un bruit effrayant et qui semble venir de partout. « Croyez-moi, dit Fortuné, car je suis un vieux rossignol, nous ne sommes pas plus mal ici qu'à côté. » Cette fois-là nous restâmes assis trois heures de temps, attendant vainement l'avion annoncé. Les enfants de Fortuné étaient ainsi instruits, poussés, guidés, élevés au-dessus de leur départ, et pourtant notre position à nous n'était pas devenue meilleure. Mais quel spectacle qu'un homme simple et qui pense au-dessus de lui ! En diversion nous vîmes deux ou trois fois les obus fusants arriver par-dessus notre abri téléphonique ; nous avions ce

spectacle par le travers ; et la petite fumée de la fusée faisait une courbe visible avant l'éclatement ; on croyait voir les projectiles. Tout ce qu'il y avait d'hommes en vue dans le creux plongeait à chaque fois. Après ce curieux spectacle, nous reprenions l'entretien. Le courage par imitation, que l'on devrait appeler courage d'amitié, est sans limites ; et sans doute nous ne courions pas de grands risques ; mais la peur se mesure aux signes ; et la peur oisive est la plus redoutable.

LII

Départ

[Retour à la table des matières](#)

Nous fûmes relevés vers le mois de mai. Un beau soir toute l'équipe monta dans une voiture de ravitaillement ; mais la joie fut mêlée. Un tir, par hasard, nous suivait sur la route ; nous pouvions voir l'éclatement comme un météore, avant d'entendre le bruit. Les chevaux allaient bon train. Nous fûmes bientôt hors d'atteinte, et le coucher fut à Royameix, dans un grenier où je dormis comme un roi. Le lendemain fut jour de vin et de charcuterie. Je voyageai avec un conducteur dans un cabriolet peint en gris militaire, conquête de la division. Le lieutenant m'avait confié ce poste d'orateur : « Car, disait-il, il se peut qu'un général remarque ce véhicule non réglementaire et vous interpelle ; mais vous saurez bien répondre. » Je préparais ma réponse, tout en mangeant le cervelas. Et en effet j'aurais expliqué que j'étais moi-même très peu militaire, et autres choses de ce genre. Il ne faut pas croire que les militaires soient insensibles à un discours bien fait. Toutefois je n'eus pas besoin d'éloquence. À un détour parut le colonel, qui trouva à critiquer dans notre petite colonne ; mais il me connaissait et il connaissait le cabriolet. Je saluai debout et non sans élégance, sur mon char d'Achille. Les jours qui suivirent furent sommeil et festins, La Meuse était riante ; je n'avais rien à faire ; la division me traitait en invité. Il fallut pourtant bien rejoindre les batteries. Je passais sous le commandement de mon ancien élève, le capitaine de G., si rigoureux sur tout. Il n'y en eut pas moins un déjeuner de collégiens, chez le petit capitaine du 14^e, avec le capitaine T. qui, n'étant plus mon chef, était tout aimable. C'est là que je connus, très peu mais encore trop, un pasteur avec deux galons et la croix blanche au calot. Pédant et discoureur, il fit marcher tous les lieux communs. Il eût gâté notre déjeuner ; heureusement il n'y fut point. Le petit capitaine nous montra ses chevaux qui couraient librement dans la prairie le long de la Meuse. Sur quoi le capitaine T., de notre groupe, dit : « Tu as de la

chance. Si je laissais courir mes chevaux, ils se casseraient les pattes ou bien ils se noieraient. » C'est le passage de l'esclavage à la liberté qui est difficile, répondit son camarade. En gais propos, le temps passa vite. Au retour, le capitaine Le G. me fit dire qu'il savait très bien où j'avais passé l'après-midi, et que j'aurais des ennuis si je m'absentais ainsi sans permission. C'est la seule marque de faveur qu'il m'ait montrée ; il me devait bien cela.

LIII

Accident de route

[Retour à la table des matières](#)

Nous allions de village en village, toujours plus loin de la guerre ; mais nous supposions que nous allions à Verdun ; tout le monde y allait à son tour. C'était vrai. Je manquai le départ par un accident de route. J'avais fait presque toute l'étape sur l'ancien cheval du commandant, qui était devenu le mien ; j'étais fier sur cette bête docile ; mais l'équitation, même tranquille, fatigue toujours au commencement. Je pris place sur le caisson ; un cahot nous versa à demi dans une haie, et comme les chevaux nous tiraient de là, j'eus le pied pris dans la roue et je crus la jambe rompue. Toutefois je me souviens très bien d'une idée qui brilla sur la douleur même, et comme je me renversais, à demi pâmé : « La guerre est finie pour moi. » J'en eus une joie incroyable. Cette joie-là est bien menteuse, car elle guérit tout ce qui peut être guéri ; et ainsi l'espérance est souvent trompée. Je me souviens d'un Sampic, modèle de fantassin, comme il était heureux d'avoir enfin la fièvre ! Et il l'avait véritablement, aussi était-il heureux véritablement, cela se passait dans mon poste à l'entrée de Flirey ; or je voyais que ce bonheur le guérissait à mesure qu'il se découvrait malade. Pour moi le bonheur d'être hors du jeu me fit supporter aisément les douleurs d'une entorse admirable, qui faisait envie aux fantassins.

LIV

Tantonville

[Retour à la table des matières](#)

J'anticipe. Présentement je me trouvais dans le même cabriolet, sur les routes de Lorraine, en quête d'un hôpital ; c'est ainsi que, sur le soir, j'arrivai à Tantonville où je fus déposé comme un colis. L'hôpital était dans la brasserie bien connue ; ce n'était qu'un petit hôpital d'éclopés, compris administrativement dans la zone de combat. Ces choses ont leur importance. Dans un hôpital d'intérieur il est aisé de n'être pas guéri ; mais chez les éclopés il s'agit de guérison, et prompte. Nous étions là deux entorses, un coup de hache, un accident d'auto, une hernie, deux ou trois furoncles, un rhumatisme, et d'autres petites choses. Tout cela pouvait courir plus ou moins, à l'exception des deux entorses. L'autre entorse jouait aux échecs ; ce fut le bonheur. Cet Italien, qui se nommait Mattéi, était venu d'Argentine à l'appel des armes pour s'engager dans l'armée anglaise ; il était présentement chauffeur d'une automobile d'ambulance au front de Lorraine, et immobilisé par le pied. L'été s'annonçait bien ; tout l'hôpital, malades, infirmières, et médecins, s'en allait aux champs, à l'exception de nous deux. C'est dans ces conditions que nous reçûmes très convenablement un médecin inspecteur qui avait grade de général, et qui resta stupide devant nous ; c'était bien son tour. Mattéi, tout à sa partie d'échecs, proféra quelques gloussements italiens ou peut-être anglais, et moi, entraîné par la situation, je fis l'idiot admirablement. Je ne sais qui avait battu les buissons ; on vit revenir malades, médecins, infirmières, et la voix de l'inspecteur fit retentir la salle : « Qu'est-ce que je trouve ? Une espèce d'Anglais, et cet autre qui est idiot, ou illettré, ou quoi ? » Les infirmières pensèrent mourir de rire ; car on respectait mon stylo, mon carnet de notes, et deux romans que je traînais dans mon sac, *Le lys dans la Vallée* et *La Chartreuse de Parme*. Les infirmières s'en tinrent au respect. Mais Mattéi, avec quelques secours, découvrit Balzac. Ma préface au *Lys* fut courte, et ainsi faite : « C'est l'histoire d'un château de Touraine pendant les Cent-Jours. » Ce n'était pas si mal. Mattéi, qui avait du sens, remarqua que, quoiqu'il lût beaucoup de français, et assez facilement, il ignorait le vocabulaire Balzacien, choses d'agriculture, disait-il, qui n'appartiennent pas au langage littéraire ; il conclut en me demandant si ce Balzac était un auteur connu, ajoutant qu'il méritait de l'être. Par quoi il me semble que la gloire se trouve représentée sous ses divers

aspects. Mattéi était guéri quand je commençai à traîner mon pied sur le plancher. Ce fut fini des échecs.

J'ai enseigné le jeu d'échecs à un bon nombre de camarades, pendant cette guerre. Et j'ai remarqué une erreur assez commune, c'est que, quand ils avaient compris les règles du jeu, ils se disaient sûrs de n'être plus jamais battus. Ces jeunes gens avaient une haute idée de l'esprit. Ce qui est à remarquer dans le jeu d'échecs, c'est que, comme il n'y a que combinaison, sans aucun événement, tout devrait être prévu et calculé ; mais la complication des rapports fait aussitôt une sorte d'Univers, quoique fermé, où les surprises abondent ; c'est comme un hasard de main d'homme, et il n'en est que plus émouvant.

Sans aucun doute les joueurs qui calculent tout, s'il y en a, perdent le plaisir du jeu. Pour moi, et devant mes naïfs adversaires, je créais des paniques et des surprises ; je jouais sur les passions. Toutefois avec Mattéi, comme avec deux ou trois autres, j'apprenais que la force d'âme ne répare point les fautes. En ce juste milieu entre la témérité et le calcul, j'ai tiré de ce jeu les plus vifs plaisirs peut-être qu'il peut donner. Pris ainsi et moyennement, il est bien l'image de la guerre.

Que faire à l'hôpital si l'on ne pense ? J'avais commencé à écrire, à mon poste téléphonique, une sorte de Manuel qui pût initier à la philosophie des philosophes, et non pas seulement à celle des professeurs. La première idée m'en vint d'une question d'un bachelier. Il demandait pour Locke une formule qui fût pour cette philosophie ce qu'est le « Je pense, donc je suis » de Descartes. Je répondis par un horrible calembour. « Je penche, donc je suis » ; mais la question fit son chemin. Ce bachelier savait l'allemand ; il se chargeait de traduire le communiqué de Nauen, que notre Sans-Filiste prenait lettre à lettre. Ce fantassin ayant quitté les lieux, je commençai à passer le communiqué aux officiers du secteur, qui l'attendaient chaque jour, en allemand. Il y eut de vives protestations. À la suite de quoi, aidé du chimiste, qui ne savait guère plus d'allemand que moi, je lançai dans la circulation d'étranges traductions, je le crains ; car le sens des mots techniques ne nous apparaissait qu'après un long temps. Après ce détour, je reviens au Manuel, qui fut fini à l'hôpital, et qui devait paraître avant la fin de la guerre sous le titre : *Quatre-Vingt-Un Chapitres sur l'Esprit et les Passions*. Il me semble que ce livre ne sent pas trop le professeur ; la guerre avait passé par là.

Les vraies questions sont posées partout où les hommes sont à l'épreuve. Cet hôpital était plein de la guerre ; même les chansons y avaient une sonorité redoutable. Il passait des régiments fatigués ; on voyait les conscrits plier sous le sac. Il me semble que j'entends encore les clairons poussifs qui pressaient le rythme ; cette jeunesse avait quelque chose de vieux. Sur nos lits on voyait pendant un jour ou deux quelque fantassin qui pensait à Verdun. Le petit major les traitait bien ; il cherchait le rhumatisme, et souvent le trouvait ; ainsi

il les gardait huit jours et plus. Mais les paroles étaient tristes et les silences pire. Et voilà pour le temporel. Dieu était parmi nous sous la forme d'un prêtre qui balayait, et même balayait très mal. Il s'en tira en nous passant le balai, et en nous apportant en échange, sous sa capote, une sorte de vin de messe qui nous réchauffait le cœur. Ce pauvre homme n'avait pas une idée. Je lui voyais un effrayant geste d'imbécile quand on lisait aux journaux quelque grand massacre ; il riait comme peut rire un cheval. Mais attendez. Un dimanche, nous regardions passer une sinistre procession de guerre, en interminables files de femmes et d'enfants ; le deuil était sur tous ; d'après l'époque, je suppose que c'était la Fête-Dieu. On a toujours respect d'une foule rangée. Mais à la fin que vîmes-nous ? Notre idiot d'infirmier revêtu d'or, sous un dais, et qui portait Dieu. Les jeunes commencèrent de ce jour-là à le considérer, quoique je ne visse aucune trace de piété en eux, ni de prière. On voit que les pensées me venaient trouver par les fenêtres.

Mattéi était libre-penseur ; ce seul mot m'impose plus que toute une profession. Toutefois je redoutais des discours faibles. Il ne m'en fit qu'un là-dessus, racontant son dialogue avec une infirmière-major de Nancy. Il refusait d'aller à la messe et de communier. La dame lui représenta seulement qu'il était bien libre de vivre et de mourir comme un chien. Là-dessus Mattéi fut Socrate sans le savoir. « Vivre comme un chien ? dit-il. Je comprends ce que c'est. Car je vois que les chiens se dressent, sautent, enfin font n'importe quoi pour avoir du sucre. N'est-ce pas ainsi ? Très bien. Mais alors si j'allais à la messe, et à confesse, et tout le reste pour avoir les faveurs, café au lait, et autres choses, que vous réservez à mes pauvres camarades qui font ce que vous voulez, c'est alors, il me semble, que je vivrais en chien et mourrais de même. Ne croyez-vous pas ? » Il y avait de quoi éclairer l'esprit de cette femme, et de quoi, par un détour, la ramener à l'esprit de paix et de pitié. Mais une infirmière-major n'est qu'une idole peinte.

Nos infirmières étaient d'autre style, formées dans les ambulances terribles, et au repos chez nous. J'admirais leur manière de dresser un lit en trois mouvements. Je les devinais admirables dans les instants critiques. D'ailleurs quand elles s'échauffaient en dispute, elles se donnaient tous les noms. Elles soutinrent mes premiers pas au dehors, parmi les roses et les coquelicots. Elles chantaient tout ce qu'on chantait. Le dimanche nous avions chacun un cruchon de bière fraîche ; je connus ce que c'est que la bière fraîche. Nous fûmes dispersés de ce paradis par un ange exterminateur ; c'était un nouveau médecin, qui évidemment avait des ordres, et des ordres qui convenaient à sa nature. Il fut entendu que nous étions tous guéris ; et même mon entorse, encore toute rose, dut prendre le train, et avec sept jours de permission seulement, au lieu de vingt jours qu'on m'avait promis. Je me raidis en mes principes, et ne marquai rien ; mais au dedans je sus que la force morale était entamée. J'avais des lettres de Gontier, qui n'étaient pas réconfortantes ; les batteries étaient à Verdun et les obus y faisaient des massacres. En Champagne, m'écrivait-il, les

obus tombaient à côté, et cela nous semblait tout naturel ; pourquoi ici tombent-ils juste sur les pièces et sur les abris ? Je connus un peu après que l'aviation de réglage expliquait tout. En effet à Verdun l'aviation ennemie ne cessa jamais de régler le tir de ses pièces, ce qu'en Champagne elle n'avait pu faire ; nos avions l'en empêchaient ; ils étaient maîtres du ciel.

*
* *

LV

Digression politique

[Retour à la table des matières](#)

Me voilà donc, après une permission assez lugubre, tirant le pied vers le dépôt d'éclopés d'Arc-les-Gray. J'ai déjà dit quelque chose de ce que j'y vis. Mais vais-je parler des médecins ? Sur cette question j'ai fait une longue pause, c'est-à-dire environ deux semaines de réflexion ; non pas de réflexion continue, ce n'est pas ma manière, mais de réflexion par éclairs, tout en lisant quelque revue marxiste qui me prenait, très cordialement, pour sceptique, et absolument séparé de tout esprit vraiment révolutionnaire. Ces choses me font rire. Mais cela me ramenait à mes médecins galonnés, et réveillait en moi, en même temps que des souvenirs, des sentiments très vifs que je n'ai jamais cachés, que je n'ai aucune raison de cacher, et que les lecteurs amis savent très bien retrouver dans une prose très retenue. Je me donne ici plus de liberté. Pourquoi n'exposerais-je pas, sous une forme plus personnelle, des sentiments que je sais fort communs, je ne dis pas seulement dans mon pays, mais partout, et qui permettent de lire la politique, qui, par ses propres notations, est tout à fait trompeuse ? Selon moi, vraisemblablement dans tout pays, mais à coup sûr en France, nous sommes opposés et dressés, à peu près homme contre homme, d'où il résulte une sorte d'équilibre, les révoltés d'un côté et les tyrans grands et petits de l'autre. Et cette sourde lutte ne correspond qu'imparfaitement aux luttes ouvertes. Ainsi j'entends bien essayer maintenant, plus librement et plus amplement qu'ailleurs, une analyse politique, étrangère aux divisions que les tyrans aiment à prendre pour exactes, parce qu'ainsi ils trouvent des alliés dans tous les camps. Ces remarques préliminaires seront plus claires par un exemple qui me touche de très près.

Je sors d'un département, l'Orne, qui est celui où l'on trouva le plus de réfractaires sous le premier Empire ; et ceux qui connaissent ce pays fourré et isolé comprendront que l'esprit de Chouannerie y est éternel. Mais un ami à moi, qui a parcouru ce pays à pied, fut bien surpris d'y retrouver des exemplaires de moi-même autant qu'il en voulut, principalement dans les régions d'Alençon et de Mortagne. C'est dire que ce n'est pas par rencontre que je suis de ce pays-là ; je suis ce pays-là. Or mes frères en structure et en démarche, ce sont les électeurs de Dugné de la Fauconnerie, de Lévis-Mirepoix, en dernier lieu de Millerand. C'est dire que l'opposition aux pouvoirs est là-bas infatigable ; et le roi aurait bien de l'embarras avec ces royalistes-là. L'éducation n'a fait qu'ajouter à la nature. Il y a toujours, dans l'imagination d'un gamin de quinze ans, quelque modèle dont il imite jusqu'à la voix. Or ce modèle à moi, qui m'a prêté les premiers livres, et avec qui j'eus d'innombrables entretiens, était un avocat, royaliste par préférence, bonapartiste faute de mieux, et important Boulangiste par occasion ; il allait donc jusqu'à conspirer. Or je m'entendis très bien avec lui quant à la critique des pouvoirs existants, et jamais je ne lui accordais rien quant aux pouvoirs qu'il jugeait désirables ; et je voyais qu'il me comprenait. À votre tour comprenez le sauvage, qui vint à Paris comme boursier, et gagna sa vie à enseigner la Libre Pensée. Ici comme en tout, et les lieux communs déblayés, je me trouvai appuyé par la moitié de ceux qui me connaissaient et combattus par l'autre moitié ; en ces deux moitiés se trouvaient dispersés les gens les plus divers, parents, hommes politiques, collègues, chefs, inspecteurs. Directement donc, et comme par contact, je fis l'analyse entre la position officielle et la position réelle, comme je la fais encore maintenant. Et, alors comme maintenant, je remarquai que l'armée ennemie était faite de couards, contre lesquels il suffisait de marcher sans peur. Et pourquoi ? C'est qu'ils étaient aussi craintifs qu'ambitieux. Ces faciles victoires, tout esprit libre les connaît. Je ne raconterai pas l'espèce de lutte politique que je menai à Lorient et à Rouen, et qui correspond à l'affaire Dreyfus et aux mouvements qui en furent la suite. On devine que j'eus parfois d'étranges alliés et que quelquefois ces Messieurs de la Police me firent un public favorable, et des applaudissements un peu marqués. Je me lavai aisément de cette petite honte. Dès que je parlais, que la réunion fût petite ou grande, je voyais aussitôt que j'avais pour moi la moitié hardie, et contre moi la moitié peureuse ; aussi quelquefois m'arriva-t-il d'avoir pour moi la moitié libre d'un homme, et contre moi l'autre moitié, la policière. Tous cherchaient l'ambition en moi, et à la fin me jugèrent un peu sphinx quant aux projets. Il n'y avait point d'ambition, ni de projet ; il n'y avait qu'un homme du peuple qui luttait pour son propre compte contre les tyrans de toute espèce. On comprend bien que je n'étais pas seul ; l'université a fourni plus d'un oiseau de cette même plume. Et il est clair que la guerre fut la confirmation éclatante de notre défaite. Mais patience. Il n'est pas encore dit qu'on ne se délivrera d'un maître qu'en s'en donnant un autre. On comprend pourquoi je refusai un avenir politique tout ouvert. Mais je veux en donner ici la raison principale, et, en tout cas suffisante, qui est physiologique. J'éprouvai

qu'une bataille politique un peu suivie me réduisait promptement à un état de fatigue où je ne pouvais plus que répéter. Aucun homme politique n'a surmonté cette difficulté ; cela est visible dans Lénine et dans les Allemands ; les Anglais eux-mêmes, si habiles à se reposer, tombent maintenant aussi dans la fièvre politique, en cette année 31 où j'écris. Bien certainement, et à tout prix, il faut éviter d'en venir là.

LVI

Médecins militaires

[Retour à la table des matières](#)

Vous me croyez bien loin de mes médecins militaires ; j'y vais tout droit. Là je fus vaincu sans combat, et par des pédants. La première fois, ce fut à Beaumont, et par le médecin des batteries, avec qui je n'ai pas échangé une parole, et qui d'ailleurs se montra courageux et dévoué ; les vertus d'un tyran ne font que plus redoutable. Il jura de me vacciner contre la typhoïde, et il le fit. J'étais dispensé par l'âge ; et tout allait de soi sans une incartade du capitaine T. dont une moitié au moins m'aimait bien. Il se plut à me demander conseil tout haut, car il était, par son grade, libre devant le vaccin « Par mon âge, lui dis-je, je suis dispensé mais si j'étais libre je m'abstiendrais. » Il se peut que j'aie ajouté quelque discours sur les médecins. La réponse vint quelques jours après, car tout se sait, sous la forme d'un ordre écrit ; je devais me mettre en marche aussitôt vers l'échelon, c'est-à-dire la forêt, afin d'être vacciné. L'autre capitaine me communiqua l'ordre. J'invoquai mes droits, à quoi il répondit très raisonnablement que le médecin était seul juge de ces choses. Je partis en compagnie d'un retardataire ; et nous fûmes bientôt dans les bois au bord de l'étang. C'était la plus belle saison et la plus belle promenade. Je n'avais pas l'esprit à discuter, et d'ailleurs il me paraissait absurde de ne pas braver une injection d'eau sale dès qu'on avait résolu de faire face à d'autres dangers. L'injection fut faite d'une main impérieuse, et dans un beau silence. Au retour nous nous trouvâmes deux sur une route que le bombardement défonçait très bien à cinq cents mètres. Nous partîmes du pied gauche, et un fantassin dit : « Ils n'ont pas peur, les artilleurs. » Le vrai, c'est que les fantassins considéraient les obus comme une chose inépuisable et d'origine mystérieuse, au lieu que les artilleurs savaient qu'un bombardement est une chose administrative, qui finit à un moment donné. Les détonations se faisaient entendre depuis quelque temps ; c'était un tir sur carte, et non pas un réglage. Le tir cessa comme nous allions consulter la prudence. Ainsi encore

une fois nous eûmes l'air d'intrépides qui passent à travers le feu. À cinq cents mètres on ne peut déjà plus juger le courage. Quant au vaccin, les hommes avaient trouvé ce remède de boire à mort et de dormir vingt-quatre heures. Je suivis à peu près ce traitement, et il ne fut plus question de l'eau sale.

Il y a, comme on comprend bien, des médecins qui sont de l'autre parti. J'ai déjà parlé du major de Tantonville, qui semblait n'avoir d'autre souci que de ménager aux fantassins quelques jours de vie. Au point où j'en étais de mon récit, je rencontrai des médecins qui avaient le parti de renvoyer les hommes à la guerre. Le premier, qui était celui du dépôt, avait l'air borné et méchant ; et de plus nous étions tout nus, ce qui met peut-être hors d'état de raisonner. Or il avait trouvé un raisonnement et ne s'en lassait point : « Quand on va en permission c'est qu'on est guéri ; vous êtes allé en permission, donc vous êtes guéri. » Il fermait tout espoir. Mais j'avais préparé un discours bien fait : « Je n'ai aucune réclamation à formuler ; je me demande seulement si je suis en état de reprendre le service, et c'est à vous de décider. » Il me renvoya à de plus savants, qui opéraient dans la gare de Gray. Remarquez que mon discours n'était pas absolument sincère ; Verdun faisait peur, et c'était bien naturel. À la gare de Gray, on ne mit à nu que mon pied, et j'attendis, en observant un fantassin dont le buste portait de monstrueuses cicatrices. Le major, qui était une tête de laboratoire, explorait la peau au moyen du compas à pointes mousses, et par ce moyen il obtenait des réponses contradictoires, où il voyait des mensonges. On sait qu'il est difficile de dire, par le toucher seul, si un contact est double ou simple. C'est là que je connus le compas à pointes mousses comme instrument oratoire. Le fantassin renonça dans cette lutte inégale. Quant à moi, on me fit seulement marcher pieds nus sur un sol charbonneux. On voudra bien croire que j'avais les pieds lavés du matin, et même tout le corps. Or je fus transféré aussitôt aux mains d'un radiologue et mon pied malade fut exposé aux étincelles.

LVII

Petits tyrans

[Retour à la table des matières](#)

L'homme à lunettes était un petit bilieux, sans doute las de son métier, qui trouva d'abord à me dire ceci : « Vous vous lavez les pieds quelquefois ? » Je répondis : « Oui, quelquefois. » Comment peut-on être assez lâche pour se moquer d'un homme qui n'a pas le droit de répondre sur le même ton ? Ce petit misérable est de ceux que j'aurais aimé retrouver, à quelque dîner d'amis.

Je veux citer ici un autre exemple du même genre, où je n'étais que témoin. C'était sur la fin de mon service, en 17, au camp d'aviation de Dugny. L'homme de troupe était un universitaire, naturaliste de première force, sans égal pour le savoir et la patience ; il avait charge notamment de transmettre en chiffres secrets nos bulletins de météorologie aux Anglais ; mais il faisait tout parfaitement bien. Or il se chargea de faire une réclamation au sujet de la nourriture, et le fit en bons termes, devant notre cercle, à un lieutenant qui avait charge du ravitaillement dans le camp. Il se plaignit donc de la quantité et de la préparation ; à quoi le lieutenant dit : « Monsieur est sans doute cuisinier ? » L'homme dévoué rougit, prit un visage d'assassin que je vois encore, et ne dit mot. Sur quoi l'apprenti tyran dira que ce n'est pas grand'chose ; et j'entends bien que lui-même en a avalé d'autres, avec l'espoir de tyranniser à son tour. On ne tient jamais compte des hommes qui ne veulent point être tyrannisés, ni tyranniser ; c'est pourtant la moitié au moins des hommes, et ce n'est pas la pire. Ce petit incident se produisit juste au temps des mutineries ; il nous les expliquait. L'honneur se pique encore mieux aux petites choses qu'aux grandes, car il ne considère alors que l'intention d'humilier.

J'eus encore d'autres mésaventures avec les médecins, dans ce même camp de Dugny, où on ne prenait permission qu'après une visite sanitaire. Une fois, pour une minute de retard, je subis injures et menaces de la part d'un tout jeune homme ; mais, somme toute, et quoique j'eusse une très bonne excuse, j'étais en faute. J'eus honte pour lui. Mais une autre fois j'eus honte pour moi. Je me trouvai en présence d'un visage stupide, encore jeune, hérissé de barbe, et orné d'un costume tout neuf. Celui-là avait de la bonhomie : « Eh ! dit-il, c'est un pépère. » Et il me fit un discours sur les risques de contagion à Paris. Quelques questions appelaient des réponses, qui furent niaises, et exactement de l'homme pour qui il me prenait ; que l'on veuille bien penser à la position honteuse que l'on a à une telle visite. Je me sentis homme du peuple et illettré ; c'est la seule fois où j'éprouvai cet étrange effet de la tyrannie ; je ne l'oublierai jamais. Je demeure persuadé qu'il faut refuser tout pouvoir ; c'est l'attitude la plus efficace contre les pouvoirs, et, comme on l'a dit, la plus offensante. Les chemins de la liberté sont encore mal connus.

J'en étais au moment où l'insolent médecin de la gare de Gray examinait les os de mon pied. Ne pouvant lui répondre comme j'aurais voulu, je ne dis plus une parole, et mon pied fut considéré comme guéri. Une fois de plus l'insolence produisait un effet utile. L'insolence réveille l'orgueil, qui est le vrai ressort des guerres, et ressort muet. C'est par d'autres moyens, et indirects, que je devais être renvoyé à l'arrière, après encore quelques épreuves. Mais, afin d'en finir avec les petites humiliations que je viens de raconter, il faut que j'avoue que la faute en était à moi. Partout où l'on savait qui j'étais, c'est-à-dire un professeur connu honorablement dans son métier, dispensé de tout service par son emploi et par son âge, et volontaire aux armées, j'étais traité avec faveur ; dans les cas où j'étais inconnu, je n'avais qu'à me

présenter ; et j'aurais bien su le faire, n'étant ni timide ni maladroit en discours. Et, même sans parler de soi, il y a une manière académique de parler de tout qui efface aussitôt les grades.

LVIII

Réflexions sur la liberté

[Retour à la table des matières](#)

J'avais bien remarqué que notre Sans-Filiste, qui était très habile et qui méprisait les hommes de troupe, se trouvait bientôt comme un homme du monde avec n'importe quel lieutenant ; c'était un effet de conversation. Par exemple, ce polytechnicien lieutenant qui ne me connaissait nullement, au lieu de le contredire sur sa physique, je n'avais qu'à le faire parler un peu, à citer Poincaré (le grand) et la doctrine pragmatiste des hypothèses, sans appuyer sur aucune idée ; il aurait été ravi de cette rencontre, et n'aurait pas manqué de dire à son capitaine : « Nous avons ici un homme très remarquable » ; et ce même capitaine ne m'aurait pas traité comme un chien cinq minutes après. Mais ce n'était pas mon idée. Ce genre de respect, accordé à moi, ne me plaisait pas ; c'est comme homme que je voulais être respecté, seulement comme homme, supposé simple et ignorant. C'est ainsi que je conçois l'égalité ; c'est ainsi que je l'essaie. Je n'apporte point de références dans la conversation, ni non plus dans mes écrits. Je veux bien avoir l'air d'ignorer, et cela me conduit même à oublier que je sais ; ce qui fait que, même à ceux qui me connaissent un peu, je parais au-dessous de ce qu'ils attendent ; et souvent ils se jettent sur moi comme sur une proie facile. Il n'y a que quelques amis et un bon nombre d'élèves qui aient appris à connaître cette sorte de ruse redoutable. Cette ruse m'est naturelle ; car je fais la bête aussi bien avec moi-même ; c'est ma manière de refuser le premier moment de l'intelligence ; cela me donne du champ et une prise neuve ; et, bref, je n'attends d'avantage que de l'invention présente ; j'y galope, et je triomphe toujours. Il n'y a que le militaire qui sache arrêter tout net cette sorte de sédition si bien armée. Et cela ne m'humilie point du tout. Mais je vois dans ce moyen, toujours employé, souvent bien caché, sensible à moi comme par un instinct, la source unique des injustices de tout genre. C'est pourquoi il faut tuer d'abord, en soi-même et en tout homme, le colonel, qui est celui qui parle le premier. Telle est cette autre guerre que j'appelle paix.

*
* *

LIX

Retour

[Retour à la table des matières](#)

Imaginez quelque discours de ce genre avec moi-même, pendant que je lace mes souliers, et que je me sépare pour toujours de ce méchant singe radiologiste. Je retombai aux mains du sergent-major. Le haut de l'esprit était en très bon état, mais le diaphragme fléchissait. Le problème du courage se pose en termes simples quand on connaît la question. Le terrain ravagé signifie que des morceaux de fer qu'on ne voit point, mais qu'on entend, circulent à grande vitesse dans l'espace que vous avez à traverser. Les jambes refusent de vous conduire par là. Sur de telles jambes j'entendis un matin ou deux les notes sinistres du clairon, et l'appel des détachements mis en marche. Mon tour vint, et, comme brigadier, je me trouvai à la tête d'un artilleur et d'une demi-douzaine de fantassins. Nous commençâmes un de ces voyages militaires qui n'en finissent pas et qu'on trouve trop courts. Les fantassins disparurent les uns après les autres, me laissant sacs et fusils. Ne les voyant pas revenir, je portai ces dépouilles à quelque commandant de gare, ou plutôt à quelque sergent qui ne parut point étonné et qui me dit : « Ils reviendront. Où voulez-vous qu'ils aillent ? » L'autre artilleur et moi nous nous laissâmes traîner par le Système impitoyable. Pour finir, un petit train sans lumières ni vitres, et bourré d'hommes muets, nous débarqua, au matin, dans un pays de gendarmes, couvert de baraques, rayé et creusé par les convois. Je reconnus cette terre usée par les passages d'hommes et de chevaux. Toute la journée, tirant le pied, je descendis en de petites vallées, je remontai sur des croupes toutes pareilles et de même hauteur, ne voyant que des buissons bordés de boue, et trouvant à grand'peine quelque triangle d'herbe où me coucher. J'étais pourvu de nourriture et de vin. Les gendarmes ne s'occupaient guère de moi. J'approchais du point où l'on n'est plus poussé par l'arrière, mais tiré en avant ; je parcourus quelques kilomètres en promeneur, dans une sorte de zone d'indifférence. Les gendarmes avaient disparu. Réduit aux renseignements que Gontier m'avait donnés, j'aperçus en travers de ma route une ligne de chemin de fer sur pont de briques. Par là étaient ma place et les amis ; j'y courus tout boitant. Un fourrier que je reconnus chargea mon bagage sur sa selle, et nous voilà par chemins forestiers dans le bois dit Des Clairs Chênes. Là je trouvai des baraques de carton, ouvertes à tous vents ; nous n'étions encore qu'à

septembre. J'entrevis des files de chevaux sous les arbres. Par hasard je rencontrai le commandant et le capitaine T. Ils me parurent sérieux et fatigués. Je sus que j'étais désormais aux ordres du capitaine T. Je le trouvai sans raideur militaire, et évidemment avide de conversation. Il me nomma brigadier de tir, ce qui était une manière de m'attacher à sa personne.

LX

Boue

[Retour à la table des matières](#)

Pour le moment j'étais boiteux, et cette journée de marche fit que je montrai le lendemain au major un pied d'invalides. J'eus donc un grand mois de repos dans ces bois qui n'étaient que boue. Je revis de temps en temps ceux de la batterie, Gontier entre autres, dont les récits étaient effrayants. Un jeune lieutenant, qui passait pour ne rien craindre, se montra à moi sans courage, et me dit même qu'il enviait ma tranquillité imperturbable, bien connue de tous. Cet éloge me fit trembler. J'éprouvais, en ces temps-là, la plus abjecte peur d'imagination. Ce n'est pas cela certes qui fit que la gelure du pied s'ajouta à mon mal ; toutefois on ne se trouve jamais bien d'être sans courage. C'est vers ce temps que le capitaine T. eut à désigner les hommes propres au travail de la Météorologie. Il me dit : « Je vous ai désigné sans vous consulter ; il s'agit d'employer rationnellement les forces dont nous disposons ; vous boitez toujours ; et vous conviendrez en cet emploi. » Je signai donc ma demande ; et, par un espoir que je n'avouais pas, je me trouvai soulagé, et bientôt après plus lesté.

Le charmant capitaine du 14^e avait sa cabane de l'autre côté du vallon. Entre nous deux, il n'y avait qu'un fleuve de boue ; mais le lecteur se fera-t-il l'idée d'une boue qui touchait le ventre des chevaux ? Une boue continuellement battue et comme mousseuse ; la crème fouettée en donnerait peut-être quelque notion. Aussi ceux qui connaissaient la terre disaient qu'on serait bien longtemps avant de pouvoir cultiver cela ; le fait est qu'aux endroits où cette boue séchait, elle faisait une sorte de pierre. La terre végétale est un produit de l'industrie humaine qui n'est ni boue, ni sable, ni fumier. La boue des charrois annonçait un désert ; et je comprenais alors ce qu'on disait d'Attila, que l'herbe ne poussait plus où ses chevaux avaient passé. Les chevaux du 14^e se trouvaient donc sur l'autre pente ; et le soir on entendait les Béarnais qui chantaient en chœur *Montagnes des Pyrénées* ou bien *Santa Lucia* ; choses

communes ; mais ces voix-là n'étaient pas communes. Les sons se portaient les uns les autres selon une amitié mystique ; et le ténor bondissait de moment en moment, comme élevé par les autres, et lancé jusqu'au ciel des sons. Cette fraternité s'entend aussi dans les chœurs russes. On pense bien que le charmant capitaine m'invitait souvent. Un soir je vis arriver un homme boueux jusqu'au visage et portant une lanterne ; il portait aussi un petit billet. Le lendemain je dis au charmant capitaine : « Si vous envoyez encore quelque messenger à de telles heures, je ne viendrai plus. » Mais le capitaine ne s'émut pas. « Comment ? dit-il ; c'est un poltron qui est trop content d'être aux cuisines. »

LXI

Badinages

[Retour à la table des matières](#)

On devine que le ton de ces déjeuners était assez frivole, et même mondain. Le lieutenant voulait me faire lire un livre de Francis Jammes, qui était son ami ; il aurait voulu savoir ce que j'en pensais ; je lui demandai ce qu'il en pensait lui-même. « Moi ? Vous ne croyez pas que je vais lire ces bêtises-là ! » Le livre resta orphelin. L'abbé Harel imitait comme il pouvait cette élégance ; et moi je brillais comme un convive de choix ; je ne suis que trop doué pour ce genre de badinage. Mais la vérité cynique s'y montrait quelquefois. Le capitaine, qui s'était marié quelques mois avant la guerre, disait à un retour de permission : « J'ai épousé une femme que je ne connais pas. » Un autre jour : « Vous avez remarqué que je suis petit et que j'ai un grand cheval. Eh bien, j'ai peur de tomber de cheval ; être blessé ainsi serait le comble du ridicule. » Un peu plus tard, et quand j'étais remonté aux batteries, le capitaine fut blessé à la tête, et revint après un petit mois d'hôpital. « Je fus blessé, me dit-il, par ma bêtise. Je sors au matin de mon abri, portant ma cuvette. Il y avait un tir sur la batterie à côté ; quelques éclats volaient jusqu'à moi ; je remportai ma cuvette ; mais alors je me dis que je subissais la volonté de l'ennemi, ce qui est se reconnaître vaincu. Je sortis de nouveau, portant ma cuvette, et c'est alors que j'eus ce coup sur la tête. Vous qui écrivez sur le courage, retenez cela. » On parlait des chefs sans aucun respect. « L'ennemi ne me gêne pas, disait le capitaine ; il fait son métier, et même très bien ; ce sont mes chefs qui me gênent. » Chacun avait une histoire à raconter. On a une idée des miennes ; mais il m'en revient une que je n'ai pas mise en son lieu. C'était en Champagne ; le commandant sautait devant le téléphone comme une vieille poule, gémissant : « Ils me donnent des ordres contradictoires et ils

sont tous les deux colonels. » Je dis : « Il faut chercher dans l'Annuaire quel est le plus ancien. » Ce qui fut fait ; et c'était la solution militaire.

En ces entretiens le charmant capitaine conta des histoires de secteur tranquille. Celle d'un général, chose peu commune, qui vint jusqu'à l'artillerie, mais déguisé en simple fantassin, de peur d'être reconnu. La batterie s'amusa bien. Dans ce même secteur, le capitaine voyait obliquement et d'enfilade une rue où les Allemands se promenaient comme chez eux ; mais ce n'était point son secteur. Il proposa pourtant de tirer quelques obus. La guerre, en ce moment-là, était administrée selon les principes ; et, en principe, on ne doit pas tirer dans la cible réservée au voisin. Il fallut donc délibérer et consulter. Et savez-vous ce que l'on fit ? On prit une douzaine d'obus dans le secteur intéressé, et les canons du capitaine eurent permission de les lancer. Un artilleur tire devant soi.

LXII

Administration

[Retour à la table des matières](#)

Cela me rappela une remarque que j'avais faite à Flirey, en un temps où le secteur de Mortmart était un enfer. Un chemin, dit chemin forestier, limitait le secteur à droite. Au delà de ce chemin tout était tranquille, d'un côté comme de l'autre. Le fait est, qu'en ce même secteur, notre carrière, si sévèrement bombardée et si bien abritée, pouvait être pilonnée à fond par une pièce de 150 du secteur de gauche. Comme je le faisais remarquer un officier dit : « Voulez-vous bien vous taire. Un artilleur n'a jamais de ces idées-là. » Je me borne à ces exemples ; on saisit assez ce genre d'ironie, qui d'ailleurs ne mène à rien. J'étais plutôt disposé à admirer la machine administrative, qui comptait si bien les choux, le pinard, les obus et les charges ; car, avec tout le courage du monde, une armée ne pourrait rien sans cet ordre des bureaux. Mais ce capitaine, d'ailleurs excellent artilleur, ne respectait rien ; il était téméraire en ses propos comme en ses actions.

Au fond j'aimais peut-être mieux le capitaine T., quoiqu'il fût moins aimable. Il m'invitait aussi, quand il venait prendre repos dans notre bois, et, quoiqu'il fût mon chef, il oubliait tout à fait les rangs ; mais il estimait plus justement les parties d'ordre et d'obéissance. Un peu plus tard, je l'ai vu fort

exact sur les comptes d'obus, quoique nous eussions dans nos casemates une réserve cachée, à nous transmise par nos prédécesseurs, et dont le commandant, grand faiseur d'additions, ne connaissait rien. Le capitaine T. prenait ces choses simplement et sérieusement ; et puis il n'y pensait plus. Je suppose que, depuis la paix, il a avancé beaucoup plus vite que son ironique camarade. C'était un artiste. Une simple carte postale que j'avais reçue le faisait rêver pendant des heures, et bavarder sans fin sur le dessin et la peinture. J'admirais la confusion, si ordinaire en ces divagations d'artiste, et j'apercevais, en cherchant la réplique juste, la ligne d'un système d'esthétique. Ces heures heureuses nous transportaient à cent lieues de la guerre. Et quoi de mieux ? Il ne se passait presque pas de jours où le fourgon de ravitaillement ne rapportât quelque cadavre, souvent d'un camarade avec qui j'avais dîné la veille. Gontier fut épargné ; mais la menace continuelle eut raison de ses fermes résolutions. Un peu après mon retour il accepta d'aller à Fontainebleau et de devenir officier. Quant à de W. il avait été tué dans un village voisin, à Vignéville, pendant mon absence. Il n'était pas agréable de penser à soi.

LXIII

Clairs-chênes

[Retour à la table des matières](#)

En dehors de ces sortes de réceptions je vivais à peu près comme un charbonnier ou un bûcheron. Imaginez quatre piquets soutenant un toit de carton, une table et des bancs ; c'est là que je jouais aux échecs jusqu'à la fin de notre bougie ; la lueur dansante éclairait un ou deux troncs et le commencement d'un sentier boueux. Ce décor évoque pour moi deux scènes. Voici la première. Un bûcheron habillé en canonnier, et que je n'ai vu que ce soir-là, lisait dans les mains. Je ne lui montrai pas les miennes, car, sur ce sujet-là, j'ai une règle à laquelle je ne manque jamais :

Tu ne quæsieris, scire nefas...

« Ne cherche pas à connaître ton avenir ; c'est défendu. » Mais j'entendis le devin ; j'admirai son langage grave, précis, mesuré. Quelquefois il disait : « Ne sera pas tué à la guerre. » A un autre : « Accident grave prochainement, mais non mortel. » Et je le vois rejetant négligemment la main d'un sous-

officier, en disant : « Quant au jugement, n'en a point ; n'en eut jamais. » Rien de plus vrai. Quant à l'autre prédiction elle se trouva vérifiée ; celui qu'elle concernait reçut une ruade dans la poitrine, s'en guérit péniblement, et finit ainsi la guerre. Je ne décide point là-dessus ; il y aurait trop à dire. Je me borne à remarquer l'harmonie entre notre genre de vie, le sauvage décor, et ces prédictions. Une messe m'aurait choqué. Je suppose que le sentiment d'une telle harmonie est tout ce que l'on appelle la croyance, et qu'il ne s'agit pas de supprimer la croyance, mais d'avoir encore beaucoup d'autres pensées. C'est à peu près ce que Spinoza dit des passions. Ainsi je considérais que ces pensées de l'avenir par les mains convenaient à ce bûcheron, à son auditoire, et à la partie bûcheronne de moi-même.

L'autre souvenir est de musique. Nous vîmes apparaître un soir dans le cercle de notre bougie, deux ou trois camarades de l'autre batterie ; l'un portait un violon emprunté au 18^e d'artillerie et dont la chanterelle était remplacée par un fil d'acier. Je pris le violon comme Paganini aurait fait, et je jouai du violon pour la première et la dernière fois de ma vie ; car autrement je ne sais que racler. Toutes les romances connues y passèrent. Ils écoutaient comme au théâtre. C'est alors que le sentier boueux nous apporta un ivrogne, inconnu de tous, et habillé de boue, qui se cramponna d'une main à l'un de nos piquets, et de l'autre dirigea le concert, donnant le titre des morceaux, ou les premières notes, et battant la mesure en véritable amateur. Soudainement la bougie s'éteignit et termina tout. L'ivrogne fut effacé ; personne ne sut jamais d'où il venait ni où il allait.

Ainsi se déroulait ma vie bûcheronne ; et je boitais toujours ; mais, comme disait le vagemestre, « dans cette existence on n'est jamais sûr de rien ». Un jour, sur l'heure de midi, j'eus un billet du chef : « Ordre du capitaine ; le brigadier C. montera à la batterie avec le ravitaillement. » Un ordre termine les pensées. Au soir tombant, et paquets faits, j'étais sur le fourgon découvert, en compagnie d'un de nos pointeurs, et nous étions occupés à maintenir du pied le baril d'eau potable qui roulait sur nous. On distinguait à l'avant deux postillons et quatre chevaux ; et tout cela avançait en cahotant, sur des routes montantes et descendantes, d'abord passables, et bientôt à peu près impraticables. La voiture penchait, le tonneau roulait. Plus d'une fois, en ces nuits impénétrables, un chargement d'obus fut versé ; il fallut redresser la voiture et refaire le chargement. Le capitaine T. m'a dit souvent qu'il admirait ce travail du ravitaillement, et qu'il se gardait bien de jamais le surveiller, car il le jugeait impossible. Les conducteurs racontent qu'ils lâchent alors la bride, et que le cheval s'en va le nez par terre explorant les trous et tirant avec art. Le passager ne voit rien de tout cela ; mais il entend d'autres choses et voit d'autres choses. Je ne pense pas que ceux qui ont remonté à Verdun la nuit oublient jamais ce ciel, qui semblait refléter une fournaise ; et, quant au bruit, lorsque le grand barrage marche, il dépasse toute imagination. Ce soir-là le bruit était moyen, mais les nuages semblaient de feu.

LXIV

Bois-bourrus

[Retour à la table des matières](#)

Les deux batteries occupaient un creux dans les Bois-Bourrus, juste derrière le fort de ce nom. Ce creux était encore assez haut ; il fallait grimper pour y arriver. C'est en cette montée que les bruits se firent menaçants. Les explosions étaient vers le fort, d'après l'estimation de mon camarade le pointeur ; mais on entendait ronfler les éclats ; on n'est pas brave en voiture. L'autre artilleur prit le parti de sauter à terre et de se fier à des chemins de lui connus. Je restai seul, en proie à l'irrésolution, et luttant du pied contre le tonneau. Enfin nous vîmes une lanterne, et comme nous arrêtions devant la cuisine, parut Jeannin, propre et poli comme toujours, qui me salua, prit mon bagage, et me pria de le suivre, tout comme un portier d'hôtel. En un instant je fus aussi tranquille que lui, occupé seulement de ce sentier dans la nuit noire. Cinq minutes après nous descendions dans un abri taillé tout net, très sec, et bien éclairé. J'avais là mon logement, en compagnie des observateurs. Nous étions sur le haut ou presque, à gauche de la cuvette où étaient nos batteries. Nous avions une étonnante cheminée munie d'un tablier en tôle. Le bois exactement haché par les obus, nous fournissait des bûches fendillées qui brûlaient bien. En ce lieu, et quoique la croûte de terre ne fût pas bien épaisse, nous étions tranquilles, si ce n'est que les explosions extérieures éteignaient souvent la bougie. Jouer aux cartes, manger, dormir, ainsi nous passions le temps. Le service laissait de grands intervalles, et encore plus à moi. Mais quand j'eus parcouru les environs, j'eus une impression sinistre et une peur bien naturelle d'être dehors. Les distances n'étaient pas grandes ; en cinq minutes j'étais à l'observatoire, en dix minutes dans l'abri du capitaine. À l'observatoire je regardais tomber nos obus, tantôt en deçà, tantôt au delà d'une tranchée ennemie nommée la Cédille ; je voyais le célèbre Bois des Corbeaux, encore mieux déchiqueté que le nôtre ; et à droite, par une échappée, j'apercevais une boucle de la Meuse, et le village de Brabant au delà. La nuit je prenais la faction à mon tour. Il y avait des heures calmes ; à peine une pièce de surveillance envoyait quelques fusants espacés ; on n'entendait plus cette fusillade continue des anciennes nuits. Le bruit renaissait par orages ; mais alors c'était assourdissant et terrible.

Presque tous les soirs le capitaine m'invitait à boire sa gnôle ; c'était sa formule ; car lui ne pouvait point boire ; et il avait dû se faire un courage par d'autres moyens. Maupeou, son trompette et son cuisinier, vieil ami à moi, me dit tout de suite que le capitaine était bien changé, qu'il était plus doux, et qu'il ne descendait guère dans la sape. Je pus voir qu'il s'était exercé à oublier la guerre, et qu'il y arrivait ; nous étions là comme dans un atelier de Montmartre ; aussi mes réflexions sur l'esthétique commencèrent à mûrir. Si quelqu'un parlait métier, c'était moi. Je ne me consolais pas des écarts de tir que j'observais ; je les attribuais au vent, qui soufflait quelquefois en tempête ; le capitaine ne croyait pas que le vent eût un effet notable sur une petite masse d'acier. Il n'avait pas l'esprit mécanicien, ni géomètre. Je voulais savoir à quelle hauteur montaient nos obus quand nous tirions à neuf kilomètres ; lui disait mille mètres et croyait beaucoup dire ; pour moi je jugeais impossible une trajectoire dessinée d'après cette supposition ; je conjecturais trois mille, et je me croyais encore au-dessous de la vérité. J'écrivis à Gontier, qui était alors à Fontainebleau, et qui m'envoya la formule d'usage, qui, sans doute, écrivait-il, était fausse. Fausse peut-être, mais du moins vraisemblable. Je vis que je ne m'étais pas grossièrement trompé. Maintenant je me trouvais en face de cette question : quel est le vent à trois mille mètres ? Sans le savoir, et par mes recherches errantes, je tombais dans le problème d'artillerie qui allait occuper les esprits jusqu'à la fin de la guerre, et qui conduisit à la Bertha, si connue des Parisiens. Depuis quelque temps le vent nous apportait des lignes ennemies, déjà à Flirey, des ballons rouges et bleus un peu plus gros que ceux dont les enfants s'amuse. Nul n'avait pu me dire à quoi servaient ces ballons. À l'intérieur on commençait à en savoir plus long ; on apprenait à mesurer le vent aux diverses altitudes en observant un ballon au moyen d'un théodolite ; on calculait les tables qui permettaient une interprétation rapide, et en même temps d'autres tables de correction pour le tir de l'artillerie. Nous ne fîmes aucun usage de ces tables pendant le temps que je passai en batterie ; mais seulement un mois plus tard, je recevais tous les jours, avec les prévisions météorologiques, la vitesse et la direction du vent aux différentes hauteurs. Cela fit le sujet de bien des conversations. J'avais fini par imaginer un ballon amarré à un long fil ; l'angle du fil pouvait donner une idée de l'effort exercé par le vent. À la fin, quand je fus météorologiste, j'appris la méthode et le métier.

LXV

La Bertha

[Retour à la table des matières](#)

Je parlais tout à l'heure de la Bertha, chose imprévisible et même incroyable pour nos artilleurs. Je ne sais rien de cette prodigieuse invention ; mais je suppose que l'attention fut attirée sur la hauteur étonnante des trajectoires, qui allaient déjà à six kilomètres en l'air pour le tir des grosses pièces. On dut se demander ce qui se passait là-haut, dans un air raréfié, où la trajectoire devait déjà se raccourcir beaucoup moins. Je suppose que les artilleurs ennemis essayèrent en tir courbe, ou tirs de mortiers, leurs plus puissantes pièces longues, et obtinrent des résultats stupéfiants. D'où ils vinrent à bombarder Paris à cent vingt kilomètres; et le plus étonnant, en cette affaire, est qu'on ait à peine trouvé, après l'armistice, le point d'où tirait la pièce, et pas du tout la pièce elle-même, qui n'était pourtant pas facile à cacher. Quant à l'invention elle-même, elle ne m'étonna pas trop, pas plus que les autres triomphes du genre mécanique. Je conçois aisément la puissance de plusieurs pièces réunies en une seule ; et tous ces effets mécaniques ne sont jamais qu'un problème de travail accumulé, ou une question d'argent, si l'on veut. Nos artilleurs m'ont paru assez peu géomètres, tirant de tout leur cœur, et jugeant des effets lointains d'après le bruit proche, ce qui est le premier mouvement.

Assez tard dans la nuit je m'en retournais, soit à l'observatoire, soit à mon abri ; c'était un mauvais moment ; le lieu était creusé et bouleversé ; souvent j'entendais sonner quelque fusant comme une cloche, et les éclats faisaient leur bruit sec sur les pierres. L'ami Maupeou, à l'oreille exercée, observait les bruits et m'indiquait le moment favorable.

*
* *

LXVI

Explorations

[Retour à la table des matières](#)

Vers ces temps Douaumont fut repris ; cela fit que l'ennemi n'eut plus de vues sur les pentes du fort de Marre à notre droite ; et le capitaine eut à reconnaître les positions de batterie possibles en cette région ; je l'accompagnai, portant les instruments légers qui permettent d'estimer les angles, et une carte à grande échelle. Ce fut l'affaire d'une demi-journée et sans grands risques. Je me rappelle toutefois un passage où nous sentions passer les redoutables 130 qui bombardaient une ferme dans les fonds, à notre droite. À chaque souffle, le capitaine rentrait la tête et je faisais comme lui. Le plaisant c'est qu'à nous deux, et notre carte déployée, nous retrouvâmes et notâmes tous les points remarquables, après quoi, arrivant à un ancien dépôt de munitions qui était un point de contrôle, nous nous aperçûmes que nous nous étions trompés sur tout. C'est ce qui ne serait pas arrivé à Gontier, parce que le rapport du plan à la chose était de métier pour lui. Finalement le travail fut fait et bien fait. Nous revînmes de bonne humeur, et le capitaine m'annonça comme probable une meilleure position, et, pour moi, un métier de rentier. Il ne cherchait plus à m'employer, et il avait une raison, qu'il me dit un peu plus tard, comme je parlais en permission. Il parla vivement contre les civils hors d'âge, qui ne trouvaient que de faciles paroles, alors qu'ils pouvaient payer d'exemple. « Vous le voyez vous-même, le métier peut être dangereux, mais il n'est pas dur ; et la présence de volontaires ferait beaucoup pour relever les courages. Nos hommes ont grand besoin de tels exemples. Et dites-leur bien qu'ils peuvent venir, quand ils auraient 80 ans ; on les portera ! » Je crois qu'il jugeait bien ; et je compris à ce moment-là qu'il espérait me garder, même avec un pied cassé. Dès ce temps-là il méditait de m'employer à quelques causeries sur les indiscrétions, sur le service des renseignements et choses de ce genre. Les hommes, malgré les défenses, ne se privaient pas d'écrire ni de dire où ils étaient. Un vaguemestre fut changé d'emploi pour avoir écrit à une veuve en quel village son mari était enterré ; et naturellement on l'avait su par la veuve, qui avait écrit au capitaine pour remercier de cela et d'autres choses. Les hommes ne comprenaient pas que ces détails eussent la moindre importance, et je crois qu'ils avaient raison. Avec des services d'espionnage très étendus, et très intelligemment dirigés, nous n'avons jamais su ce qu'il nous importait de savoir. Nous fûmes surpris du repli sur la ligne Hindenburg ; il était fait quand

personne encore n'y voulait croire. Nous fûmes surpris au Chemin des Dames, alors que nos divisions étaient massées dans le nord. Mais cette scolastique de l'espionnage, et la méthode si raisonnable des recoupements, enivrent ceux qui y participent, et encore plus ceux qui les ont inventées. Je n'eus pas à faire ces sortes de leçons ; et tant mieux.

LXVII

Hasards

[Retour à la table des matières](#)

J'anticipe. J'étais encore aux Bois-Bourrus. Le lieu était dangereux ; mais j'avais la liberté de mes mouvements, et l'industrie sauve l'homme dans les hasards. Au bord même de notre abri, un 88 dirigeait son tir foudroyant ; tous les combattants connaissent cette pièce autrichienne dont le projectile arrive plus vite que le son. Un soir que nous étions dehors, l'un de nous aux mains du coiffeur, deux souffles nous jetèrent dans l'abri ; à peine y arrivions-nous qu'un troisième projectile éclata juste où nous étions. Deux ratés successifs cela est rare et invraisemblable ; mais tout est rare et invraisemblable si l'on ne parle pas abstraitement ; car pourquoi ici et non là ? Je me souviens maintenant d'un 130, aussi rapide et bien plus puissant, qui entra en terre presque sous mon nez à Beaumont, avec un ronflement effrayant ; l'étrange est que le long projectile ressortit de terre un peu plus loin et éclata en l'air. On admirerait moins ces coups de hasard si l'on remarquait que chaque explosion diffère d'une autre, et que le détail en chacune est unique et, peut-on dire, exceptionnel. La figure exacte d'une gerbe de cailloux et d'éclats est une rencontre unique, et, si on la pouvait dessiner d'avance, tout à fait improbable. Le fait est que tous les hommes ne sont pas tués ; mais l'attention et l'art de se garer sont quelque chose aussi, comme pour les voitures. Je reviens à mon exemple. Si nous avions été affairés autour d'une pièce, dans le bruit et dans la fumée, nous n'aurions pas entendu l'avertissement. Dans l'état de liberté relative où je me suis presque toujours trouvé, on a plus de peur et moins de mal. Les heures de cuisine, où l'on a quelque chose à faire, mais qui souffre délai, furent pour plus d'un l'occasion de trances assez ridicules ; car il faut poser la marmite avant de s'aplatir, et l'irrésolution vous travaille. Je me souviens d'un déjeuner de gala, pour lequel je me trouvais porteur de soupe. Et comme j'admirais une demi-douzaine de gigots de moutons Australiens, qui cuisaient dans la graisse, il arriva un arrosage de gros projectiles, et qui dura

longtemps. Laisser les gigots à leur sort, puis revenir ; de nouveau sauter dans les trous ; attendre, écouter, prendre sa charge, courir, s'aplatir à côté du rôti, sauver finalement le gigot et soi, ce n'est pas un travail bien relevé. Il y a pire ; c'est l'heure des feuillées, et la fuite de l'homme mal reculotté. Misères inconnues et sans grandeur. Quant aux grands massacres, l'équipe d'une pièce fauchée d'un coup, et le feu dans les dépôts de poudre, j'en entendis plus d'un récit terrifiant, car cela arriva à trois cents mètres de nous, et plusieurs fois ; mais je ne m'y trouvai point. La guerre n'est un spectacle que de loin.

LXVIII

Explosions

[Retour à la table des matières](#)

Un matin pourtant nous fûmes au spectacle. Il était environ huit heures et tout était tranquille chez nous. Occupés à nos cuvettes et serviettes nous regardions vers Verdun, c'est-à-dire en arrière et à droite, où l'on voyait une silhouette de cathédrale ébréchée. Un tir de gros projectiles tombait par là ; de temps en temps nous pouvions voir une gerbe et une fumée. C'est alors que se produisit l'événement qui nous tint stupides. Vers le même lieu il se fit une explosion ou plutôt une éruption, avec le tapage de mille pièces, et un grand nuage cuivré dans lequel éclataient des projectiles innombrables ; tout cela au grand soleil. De telles choses laissent sans pensée ; et l'on se demande si l'on a rêvé ; mais ce matin-là nous eûmes le temps d'éprouver et même de goûter l'effet de surprise, car cette explosion dura peut-être deux heures. J'écris cela, parce que je me souviens que cela fut dit au moment même ; c'est à peine si je puis maintenant le croire. Nous sûmes un peu plus tard que le tunnel de Tavannes avait sauté et que des milliers d'hommes y avaient péri. Ce tunnel, à ce qu'on racontait, était un magasin de poudre et de projectiles, avec d'immenses dortoirs et des bureaux. Ce que j'ai vu ce matin-là m'a donné une sorte de mesure pour apprécier d'autres catastrophes que j'ai apprises par rumeur, et dont je n'ai trouvé aucun récit dans les livres qui racontent la guerre. Je cite, et comme des rêves sans consistance, l'histoire d'un bateau chargé de mélinite et sautant dans un port d'Angleterre ; des milliers de gens assommés par le choc. Je cite l'explosion d'un réservoir de gaz toxique dans une ville allemande, où l'on disait que dix mille habitants avaient péri. Des paysans m'ont raconté depuis la paix l'explosion d'un dépôt de munitions près de Bourg, village au-dessous du Chemin des Dames ; c'était lors de l'offensive Nivelle ; et l'on me

disait qu'une ferme que je connais, et qui est sur une colline à près d'un kilomètre de l'événement, fut mise en poudre. Je le crois bien. Des milliers de victimes aussi. Occasion de réfléchir à l'accumulation d'énergie, c'est-à-dire de travail, qui n'a point de limites. Ce n'est que du travail humain ; il n'y a point de mélinite, ni de fulminate, ni de gaz moutarde dans la nature ; et la chimie n'est qu'un moyen d'ajouter un coup de marteau à un autre et d'en tenir l'énergie en quelque sorte suspendue. Preuve que le travail humain laisse un monstrueux excédent. Car enfin les hommes qui tendaient ces gigantesques ressorts étaient encore nourris, habillés, logés ; et un bon nombre d'hommes n'étaient occupés cependant qu'à détruire. Cette puissance du travail n'est pas plus imaginable que la multitude même des hommes. Plus d'une fois j'ai entendu quelque sage laboureur calculer ce que l'on tirait d'obus de soixante-quinze à quatre-vingt francs le coup, dans une seule journée, et dans un secteur d'un kilomètre. Ils demandaient : « Comment paiera-t-on tout cela ? » Je me répondais en moi-même que tout ce qu'on dépense est payé, puisque le travail est fait et que le travailleur a vécu. Mais je n'osais proposer ces vues, trop simples peut-être ; et je cherche encore ce que c'est que travail, richesse, excédent, et prodigalité, sans avancer beaucoup ; car quel rapport entre ces travaux réels qui éclatent en l'air sous forme d'avions, et les dettes et fortunes vraisemblablement imaginaires, mais qui font des sortes d'explosions aussi, et des massacres de banquiers ? L'un se lie à l'autre ; mais où est le lien ? Est-ce parce qu'on produit trop de richesses réelles que les milliards fictifs forment des sortes de nuées inconstantes ? Et la guerre à son tour n'est-elle que l'explosion d'une sorte de dépôt de travail ? Toute puissance est-elle méchante finalement comme tout dépôt de munitions est méchant finalement ? Si les hommes pensaient l'énergie en même temps qu'ils l'accumulent, ils feraient porter l'effort de prudence au point convenable. C'est la physique qui manque dans l'économie.

*

* *

Je voyais peu C., qui était Sans-Filiste, et lui aussi un peu à l'écart du trou redoutable, mais du côté opposé. Lui aussi il risqua plus d'une fois sa vie à l'heure de la soupe. Les projectiles ennemis étaient munis maintenant de fusées très sensibles à la percussion ; le trou était bien moins profond, et les éclats partaient presque en rasant la terre ; ce n'étaient plus les éruptions verticales de Champagne ; on était touché maintenant à une distance qui était auparavant celle du spectateur. Jeannin se souciait peu de ces choses ; il est vrai qu'il réglait librement ses mouvements, et que je n'ai pas connu d'oreille plus fine que la sienne. Après bien des querelles avec l'adjudant des Clairs-Chênes, après avoir plus d'une fois demandé à passer dans l'infanterie, c'était, on s'en souvient, sa manière de mépriser, il s'était rétabli en dignité dans ces régions dangereuses, et il portait une trompette en bandoulière, ayant charge de reconnaître et de signaler les avions. C'est alors que je lui appris l'alphabet

Morse au sifflet, en deux séances et au total en moins de trois heures. En revanche il faisait peu de progrès dans la lecture des journaux ; il savait traduire les lettres en sons, mais son attention s'employait toute là ; il ne s'occupait point du sens ; les idées abstraites n'étaient rien pour lui. L'alphabet Morse n'exprimait jamais, dans nos leçons, que des messages simples et usuels en sorte qu'ici il apprit fort vite à deviner, au lieu d'épeler. Épeler est une méthode raisonnable, mais dont peut-être on ne peut sortir. C'est par l'exemple de Jeannin que je compris qu'il est difficile, et peut-être impossible, de passer du savoir technique, ou, si l'on veut, de la perception précise, au savoir de rhétorique, qui donne les places et inquiète ceux qui les occupent.

LXIX

Bègues et sourds

[Retour à la table des matières](#)

Notre équipe se renouvelait peu à peu par l'arrivée de recrues plus jeunes. Parmi lesquelles il se trouva un bègue, bon et brave soldat, qui chantait très bien et sans bégayer, mais qui avait les idées d'un bègue. La peine qu'il avait à pousser ses opinions le détournait de les changer. Je compris alors quelque chose de l'orateur, et je me rappelai que, même dans Jaurès, j'avais surpris quelques mouvements d'un bègue supérieur, qui soulèverait ses phrases comme des montagnes. L'explosion fait persuasion. Je l'observai très bien chez mon bègue, qui transformait les lieux communs en projectiles. Ainsi, dans nos entretiens assez libres, il ramenait tout le dogmatisme, par les accents impérieux de l'extrême timidité. Par exemple il soutenait, et toujours colériquement, que tout est guerre, que la lutte pour le salaire est guerre, que toute rivalité est guerre, et qu'ainsi la guerre sera toujours. J'avais dénoué cent fois ce sophisme, en montrant que le ressort des guerres n'était pas tant l'intérêt que l'honneur ; chose bien aisée à comprendre pour des hommes qui présentement risquaient tout, avec une faible chance de gagner, et de gagner fort peu. Mais jamais je ne pus embarrasser ce bègue ; il avait bien assez de difficultés avec ses organes parleurs ; et même, comme il répétait fortement les mêmes choses, il persuadait les autres comme à coups de marteau. Le bègue règne donc sur les pensées. Le sourd a le même genre de puissance. Il me plaisait de concevoir un peuple gouverné par des bègues et des sourds, et autres joyeux paradoxes. J'avais écrit, selon ce mouvement satirique, un ouvrage qui a pour titre *Le Roi Pot*, et qui est resté inachevé ; j'y ajoutai en ce temps-là quelques

chapitres. Je suis doué à miracle pour ce genre de plaisanterie énorme et fondé sur une idée juste. Malheureusement, parmi les qualités de l'homme de lettres, il m'en manque une, qui est l'ambition. Je suis aisément content, je fais mon métier, et j'écris les réflexions de mon métier ; ma pointe de fantaisie les sauve, et je me trouve homme de lettres sans l'avoir voulu.

*
* *

LXX

Comédie

[Retour à la table des matières](#)

L'hiver passait ; et en même temps le bruit courait que nous n'allions pas rester longtemps dans ce trou où les obus tombaient si bien. Un soir, comme j'arrivais chez le capitaine, pour la gnôle et l'esthétique, je trouvai les malles faites, et j'eus l'ordre d'accompagner un coffret précieux contenant les archives, et qui devait partir à minuit sur la voiture des téléphonistes. J'attendis l'heure dans l'abri du téléphone, où je trouvai d'anciennes connaissances et quelques nouveaux, de bonne et jeune mine. Le départ fut marqué par une scène de comédie toute spontanée. Imaginez la lune dans les nuages, éclairant à demi un chemin défoncé, une voiture chargée, un groupe d'hommes ; on allait partir, juste à l'heure marquée. Alors un sous-officier, garçon boucher et Parisien, prit le rôle du Mercure à baguette noire, celui qui conduit les morts, et appela de noble voix : « La famille ! » Aussitôt quelques téléphonistes mettent les casques à la main et s'avancent avec des airs d'héritiers. Mercure continue : « Messieurs les membres de la confrérie des P.C.D.F. (Pauvres couillons du front). Nous y allâmes tous, ôtant nos casques ; mais à peine la voiture eut-elle bougé que nous nous recouvrîmes, selon le rite ; la famille, non. De cahot en cahot nous allions, mais après trois cents mètres nous fûmes arrêtés dans un trou. Le pire, c'est que l'artillerie ennemie se réveillait. Il y eut des mots vifs ; je ne m'en mêlais point ; mon affaire était de veiller sur un coffre ; un autre brigadier commandait l'attelage. Je remarquai pourtant une faute, bien naturelle ; nous avions deux paires de chevaux ; les chevaux d'avant partaient au commandement ; leurs traits se trouvaient tendus quand les traits des chevaux de limon (comme on dit chez nous) étaient encore lâches. Ainsi l'effort était divisé.

LXXI

Administration

[Retour à la table des matières](#)

Il fallait partir tous les traits tendus ; et je crois bien que c'est dans les règlements militaires ; ces manuels techniques sont tous parfaitement faits. Le plaisant est que, dans la nuit des ravitaillements, les règlements étaient oubliés ; on entendait Hue ! et Dia ! Je ne sais si je donnai l'idée ou si elle vint à quelque autre ; nous sortîmes de là ; nous descendîmes jusqu'à de sinistres villages aux talus creusés d'abris ; il ne tomba rien. Ce fut ensuite une marche lente, coupée de longs arrêts. Les canonniers avaient à changer l'affût de siège pour l'affût de campagne ; c'est un travail de force, avec chèvres et câbles ; et j'admirai une fois de plus comment tout se trouvait rassemblé à l'heure dite et au point choisi. L'administration militaire ne pardonne jamais aucune faute ; c'est là qu'on apprend à ne rien oublier. J'eus plus d'une fois occasion de rougir de moi-même, surtout quand je faisais un métier nouveau.

Au matin nous étions installés dans une position bien aménagée, à droite de Vignéville, en un vallonnement de boue gelée. Les abris étaient passables et le danger n'était pas grand ; il ne nous arrivait qu'un obus de temps en temps, et souvent mal dirigé. Pendant le mois que je passai là, c'était entre décembre et janvier, il n'y eut qu'un blessé. En revanche nous fîmes connaissance avec les obus qui font pleurer ; c'était nouveau. J'allai avec le capitaine reconnaître les morceaux et la fusée ; nous sentions une odeur d'ammoniaque ; l'effet fut retardé, mais étonnant ; nous pleurâmes pendant un jour et une nuit.

Nous avions monté en grade, en ce sens que le capitaine, sans changer de lieu, laissait à son lieutenant le commandement de la batterie, et devenait chef du groupe ; le commandant, un peu en arrière, était chef de secteur. J'étais secrétaire du capitaine, et je connus l'administration ; je pouvais croire que je surmonterais tout de suite des difficultés ridicules, comme de vérifier des additions d'obus et de charges ; mais il y avait beaucoup de petites difficultés, des rapports de trois jours et des rapports de six jours, le chiffre, qui changeait toutes les semaines, enfin mille soins dans lesquels je me trompai deux ou trois fois et fus très humilié. Le commandant du commandant, puissance

invisible, signalait avec force la moindre erreur ; le capitaine T. ne disait rien ; mais ce silence était éloquent. Dans le fait j'étais exactement de même force à ce jeu que n'importe quel sous-officier ; il faut un apprentissage en tout ; après une semaine, j'étais formé. Mais j'ai encore trop gardé de cette folle idée qu'il y a des métiers faciles, aussitôt corrigée par une idée non moins folle, qu'il y a des métiers difficiles. Tout est difficile d'abord, et tout est facile par l'accoutumance. Et cela est vrai des mathématiques pures comme du ravitaillement. L'intelligence n'est qu'un jeu au-dessus de ces différents métiers ; elle n'y aide guère ; souvent elle les trouble. Je me souviens d'un matin où je courais après l'homme de liaison, qui emportait un sac où une pièce importante manquait. Et je ne pouvais m'éloigner. Les canonniers se moquaient de moi et ils avaient cent fois raison. Un mouvement inutile est ridicule. Tout compte fait ils étaient assez fiers de m'avoir avec eux. Ce qui est remarquable, c'est qu'avec ma position de favori j'eus toujours la confiance de la plèbe militaire, si naturellement défiante à l'égard des rapporteurs. On pense bien que je ne répétais rien de ce que je pouvais entendre ; cette vertu m'est naturelle. Aussi je vivais en camarade avec les téléphonistes et leur brigadier, dans l'abri desquels j'avais place. Je leur appris le jeu d'échecs, et je travaillai avec eux à résoudre de petits problèmes de montage ; car il nous arrivait des modèles inconnus de téléphone, et de tableaux, et de sonnerie.

LXXII

Prolétaires

[Retour à la table des matières](#)

J'observai alors un ou deux prolétaires, et je connus qu'ils avaient une trop haute idée de l'intelligence. L'un d'eux, lorsqu'il eut appris la marche des pièces aux échecs, se croyait sûr, après cela, de toujours gagner. Le même, en présence d'un appareil nouveau, et me voyant chercher avec patience, me le prenait des mains, disant : « C'est tout simple », essayait, n'arrivait à rien, et parlait d'autre chose. Et en effet il n'y a rien de difficile dans le jeu d'échecs ni dans aucune combinaison ; mais il faut d'abord la connaître morceau par morceau, et ne rien oublier. La précipitation est la seule faute ; mais personne ne le croit.

*
* *

LXXIII

Tirs de nuit

[Retour à la table des matières](#)

La neige tomba, qui fit une couche de près d'un mètre, et sèche comme du sable. Nous eûmes chaud dans notre terrier, sans aucun feu ; il est vrai que nous étions six dans un si petit espace, que l'un de nous mangeait couché, le corps enfoncé dans une sorte de tunnel, et les coudes sur la table. Au dehors nous avons chaussons et galoches. Les galoches sont heureusement prévues au règlement pour les travaux d'écurie ; elles sonnaient sur la neige durcie et glissaient sur les talus de glace qui formaient notre retranchement. Cette grande neige fut l'occasion de quelques remarques d'ordre militaire. Notre batterie se trouva ensevelie, et, moyennant quelques précautions pour les ouvertures, qui révèlent l'homme, elle put passer pour totalement invisible. Mais le premier tir fit d'immenses traces noires qui devaient nous faire aisément découvrir. Il fallut remuer la neige ; et nous pûmes aussi constater, sur quelques photographies prises par les avions, que les moindres piétinements indiquaient très clairement les positions occupées. Nous ne reçûmes pourtant que des obus de hasard. En revanche nous pûmes remarquer nos coups autour du ravin de la Hayette, qui était le but de notre barrage, absolument comme sur une cible. Et les coups se trouvèrent régulièrement distribués. Le grand barrage de Verdun nous assourdit plus d'une fois, et nous y faisons notre partie à deux coups par minute, ce qui est la grande vitesse pour nos pièces, qui reculent en saut de grenouille. Au reste c'était le rythme pour toutes les pièces, rapides ou non. J'ai déjà dit que le frein à piston est une de ces inventions élégantes et sans utilité, de même que la poudre sans fumée ; ce frein ne peut servir que pour les très grosses pièces, qui tirent peu, et sont difficiles à déplacer. Je contrôlais la vitesse du tir à la montre ; c'était une partie de mes fonctions. Une autre était de commander les tirs de nuit ; c'étaient des tirs de surprise, plusieurs batteries écrasant le même point. Il fallait premièrement régler la montre par téléphone, et puis veiller en attendant l'heure. C'est à l'approche de l'heure que le métier devenait difficile. Il fallait prendre une lanterne et parcourir les deux batteries pour réveiller les équipes. Ce paysage de glacier, fait de trous et de bosses, et limité au cercle de la lanterne, était fait pour tromper ; quelquefois je voyais la bouche d'un canon à ras de terre, chose éloquente ; il fallait revenir. Je trouvais enfin les chaudes

casemates et je secouais les dormeurs. Pendant que tout remuait le long des deux batteries je me plaçais en un point dominant et je guettais l'aiguille des secondes. Alors j'avais le plaisir de faire partir huit coups de canon, ce qui fait huit longues traînées de feu et un beau tapage ; les autres batteries, loin ou près, tiraient en même temps. J'étais enivré. Si l'on voyait en même temps les coups arriver au but, cette chasse au canon serait un des plus vifs plaisirs. « Homicide point ne seras. » Mais qui y pense ? Je ne pensais même pas aux quelques fusants qui ne manquaient pas d'éclater ici et là pendant que je revenais à pas glissants jusqu'à l'abri. Dans les moments où l'homme exerce une puissance, il ne peut avoir peur ; un des mouvements exclut l'autre.

LXXIV

Chasse à l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Cela me rappelle une autre chasse à l'homme, où je fus homicide d'intention, et bien plus clairement. C'était au bel observatoire de Beaumont, d'où l'on voyait un si grand paysage. Or, près d'un bois du nom de Gargantua où était une batterie connue, je voyais passer tous les jours, le long d'une prairie et près d'un petit buisson, quelque porteur de soupe insouciant. Nous avions une pièce braquée sur le petit buisson ; le problème était de commander le feu juste à point, compte tenu du voyage de l'obus, qui durait bien dix secondes. Cet obus ne toucha jamais l'homme ; mais le jeu était passionnant. On entendait passer l'obus et puis tout se taisait, et l'homme se rapprochait tranquillement du buisson ; puis quelques secondes plus tard, on le voyait s'arrêter, sans doute écouter, et puis courir vers un boyau proche, pendant que l'obus éclatait au voisinage. Le seul résultat fut qu'ils creusèrent leur boyau plus avant. La pièce qui tirait sur le buisson était une 90, ancien modèle que l'on avait été heureux de retrouver. Ces pièces tiraient assez juste. On fit pour ce calibre l'obus Dessaleux, un peu effilé à l'arrière ; ce changement de forme augmentait la portée de plus de mille mètres ; et l'on put alors, au moyen d'une pièce en surveillance, barrer des routes où l'on voyait passer des convois. Un obus suffit, et nous le savions bien. Je veux que l'on sache qu'il n'y a aucune méchanceté dans ces jeux-là. L'ardeur de la chasse y fait tout.

LXXV

Beaux-Arts

[Retour à la table des matières](#)

À Vignéville je ne voyais pas le gibier. Mais les mouvements du métier occupent déjà assez, et je ne m'ennuyais nullement de cette guerre de siège, qui nous laissait de longs loisirs. Le capitaine oubliait maintenant en me parlant qu'il était capitaine. Il disait quelquefois : « Je vous entends rire avec l'équipe, et je vous envie ; je suis seul ; ne m'oubliez pas trop. » Il commença mon portrait à l'huile ; mais je ne pus juger de ce qu'il savait faire en ce genre, car ce travail fut interrompu. Je pus seulement voir de lui un croquis de la batterie et du paysage neigeux, rehaussé d'aquarelle et de gouache, et certainement bon. Les bosses de terrain y étaient suspectes ; l'on y devinait la force en embuscade. Mais d'autres que nous auraient-ils saisi ces faibles signes ? Nous discussions sur cela et sur mille autres choses ; je me faisais envoyer des cartes postales d'après Vinci, Michel-Ange, Raphaël. J'ai un goût très assuré, je veux dire ferme et bien à moi ; mais d'ordinaire je ne l'exerce point. Je crois que, pour s'intéresser aux arts, il faut être sujet à l'ennui. Ces conversations réveillèrent en moi des opinions invariables ; et, portant mon attention là-dessus, j'avançais à part moi dans le *Système des Beaux-Arts*.

*
* *

J'écrivais alors mes premiers chapitres, tout à fait neufs pour moi, peut-être moins neufs même pour les lecteurs qui s'y sont intéressés. On n'écrit bien que sur ce que l'on découvre, et c'est ce ton de nouveauté qui intéresse ; car tout a été dit ; mais que peut un auteur ennuyé ?

Certes, il y a des lieux communs de peinture, d'architecture, de musique, de poésie ; et il serait beau de réveiller l'espèce des riches, et de lui faire voir qu'elle est volée. L'ingénu y peut servir, en soumettant toutes ces choses à la mesure cynique ; il y aurait un chemin entre l'ancienne rhétorique et l'extravagance des nouveaux charlatans. Il n'y avait qu'à lire Stendhal, à étudier un dessin de Vinci ou de Rembrandt, et à oublier les pauvres canonnières. Dans cet abri du capitaine, transformé par nos propos en une chambrette d'étudiant,

nous faisons des projets pour les temps de paix. Nous ferions la revue des musées, des monuments, et des marchands de tableaux. À vrai dire c'était surtout le capitaine qui faisait ces projets-là. Pour moi, après ces moments d'oubli total, je regardais ces sauvages bosses de glace à la hauteur de mes yeux, et j'étais ramené à d'autres méditations. Beaucoup de ces liens de guerre et de ces projets faits dans les abris étaient destinés à l'oubli. Mais le capitaine savait ce qu'il voulait. Aux premiers temps de la paix je trouvai sa carte sous ma porte ; je répondis froidement, en surmontant un mouvement de réelle amitié. Pourquoi ? On pourrait aussi bien demander pourquoi je me suis tenu en dehors de ce monde, qui nourrit les poètes et les peintres, et même les rhéteurs. Dans le fait je ne connais plus qu'un de mes camarades de guerre, c'est le syndiqué. L'abbé Harel, le charmant capitaine du 14^e, je ne les ai point cherchés, alors qu'il m'était bien facile de les trouver. En revanche que de fois j'ai cherché Balard, l'homme au cuissot de chevreuil, sur le siège de quelque camion ! Et longtemps j'ai levé les yeux vers les échafaudages des maçons, espérant que j'y verrais Maupeou le chanteur. Un ou deux autres, rencontrés par hasard, se sont perdus dans la foule des hommes. Jeannin est tombé d'une camionnette et s'est tué, sans quoi je recevrais encore ses visites cérémonieuses. Bref j'ai fait le choix que je voulais faire, et il n'est point de jour où je ne me félicite d'avoir détourné toutes les occasions de trahir. C'est que je ne pouvais pas pardonner cette absurde et mécanique guerre. C'est que je retrouvais tous les Importants plus affairés que jamais, et aussi plus habiles que jamais à m'ouvrir leurs rangs. En même temps je connus qu'ils avaient bien peur.

LXXVI

Réflexions politiques

[Retour à la table des matières](#)

Au vrai j'entrevois que le conflit politique était le même en tous pays, et qu'il n'était autre qu'une révolte des esclaves contre les maîtres, chose qu'il fallait attendre, après cette tuerie imbécile. Tout l'effort des Importants était à faire croire, et peut-être à croire, que les mal payés voulaient seulement un meilleur salaire, la mine aux mineurs, et choses de ce genre ; à quoi il y a des remèdes de bon sens et de pratique, sans compter que la formation de guerre et la menace de guerre sont des moyens connus de détourner et d'ajourner. Je croyais voir tout à fait autre chose, c'est-à-dire des hommes qui sentaient que l'inégalité propre à la formation de guerre, et si énergiquement maintenue,

était le principe de toutes les autres inégalités, et la source mère de l'injustice ; mais les moyens leur manquaient de pousser par là ; et sans doute se résignaient-ils trop vite à vouloir changer d'abord la distribution des richesses, espérant qu'ils auraient la paix par surcroît. Or il me semblait qu'en tous les partis les chefs suivaient les mêmes maximes. *L'Armée Nouvelle* de Jaurès, œuvre à mes yeux effrayante dans le temps qu'elle parut, me le paraissait encore bien plus après cette expérience de la guerre, où la science et la vertu, chacune à leur place dans l'immense camp retranché, reculèrent les limites de la barbarie. Et comme il était clair que tous ceux qui avaient des lumières étaient aussitôt recrutés pour le commandement, et que bien peu choisissaient l'état d'esclave, je vis enfin la société des hommes autour de moi se diviser réellement, et contre les discours, en deux partis à peu près égaux ; d'un côté, ceux qui avaient espérance de pouvoir, de richesse, et de succès, ceux-là bien parlants et reprenant les vieilles doctrines ; de l'autre, ceux qui sont voués à l'obéissance, avec la petite troupe des bien parlants qui refusent pouvoir ; mais ceux-là s'égaraient de doctrine en doctrine, souvent jusqu'à la dangereuse ironie qui nie tout et accepte tout. Ce second parti n'a pu encore formuler sa doctrine propre ; il n'est fort que par l'action, qui est guerre aussitôt.

Que fallait-il donc faire ? D'abord massacrer les lieux communs, et en remontant loin ; car l'ordre ancien, qui est l'ordre militaire, est métaphysique et même religieux ; où il fallait démêler, ce qui est mon métier ; mais les effets en sont presque imperceptibles ; les louanges académiques et l'appât des grandes places ont bientôt fait taire la partie critique de l'esprit ; et je dirai même que le croire est, à certains égards, facile à celui qui s'est formé à ne rien croire par raisons. Toute l'intelligence, ou presque, tombait donc dans l'autre plateau de la balance, où se trouvent déjà le képi doré et l'épée de commandement. Il ne sert pas de blâmer le voisin ; il faut se garder d'abord des mêmes fautes. Le parti raisonnable était de rester peuple, sans se laisser détourner par les doctrines qui, volontairement ou non, cachent à ces masses si fortes et si braves, le juste point de pression et de délivrance. Position difficile ; car le syndiqué ne se prive pas d'aboyer à gauche pendant que la meute bien payée montre ses crocs à droite. Mais l'expérience que j'ai faite toutes ces années avec mon syndiqué prouve que l'on peut persuader sans flatter, et rallier sans se rallier. Je tiens donc ferme sur la seule position possible, et je tiens aussi la difficile promesse que je me suis faite de punir les tyrans sans violer les lois. Ces idées furent péniblement éclaircies dans les années qui ont suivi la guerre.

Enfin, en 1931, qui est l'année où j'écris, un historien, G. Ferrero, a débrouillé la doctrine, par les moyens qui lui sont propres, et qui ébranleront l'armée des historiens. Ce mouvement tournant changera beaucoup la politique. Mais je laisse les prédictions. Toujours est-il que je devais refuser le plaisir d'entretiens sur les beaux-arts avec un homme qui, sans doute, est à

présent pour le moins colonel. Liaisons dangereuses. Je reviens maintenant à nos canons. Je n'y devais pas rester longtemps.

*
* *

LXXVII

Grand Quartier

[Retour à la table des matières](#)

Il arriva du Grand Quartier Général une note qui me concernait. On demandait ce qu'était devenue une demande que j'avais dû faire d'être versé au Service Météorologique de l'armée. Cette demande était perdue ; il n'y avait qu'à en faire une autre. Mais là-dessus je ne cédaï point. « Mon service est facile, dis-je au capitaine ; mon pied cassé se guérit peu à peu ; vous me dites que je suis utile ici, et que je le serais encore par ma seule présence. Je m'en tiens à ce que j'ai voulu, et nous resterons ensemble. » Mais le capitaine connaissait l'administration. « Il faut, dit-il, que vous ayez parlé de cette demande à votre dernière permission. Certainement on s'intéresse à vous là-bas, puisque le Grand Quartier s'en mêle. Et vous ne savez pas ce que c'est que le Grand Quartier. » Nous revînmes à nos occupations et à nos entretiens ; la neige tenait ; la guerre sommeillait. J'étais autant adapté à cette vie qu'un adjudant-chef. Je connaissais l'ordre des rapports, le style militaire, le chiffre, et enfin toutes les parties du métier de scribe aux armées. J'avais une bonne collection de cartes postales, et mon portrait avait presque des yeux. Alors arriva la note de service que le capitaine avait bien prévue : « Le brigadier C. sera dirigé sur Dugny (Seine) sans aucun délai ; il sera rendu compte de l'exécution de cet ordre. » « Voilà qui est fait, dit le capitaine ; vous êtes parti, et je rends compte. Maintenant je vous demande trois jours pour que vous formiez votre successeur. Après quoi vous aurez le cabriolet d'honneur jusqu'à Nixéville ; et ne vous pressez pas d'arriver ; prenez huit jours. » Ces trois jours furent très agréables ; et j'aurais dû avoir des regrets ; mais, quoi qu'on puisse penser, on s'éloigne de la guerre avec joie ; comme on voit les chevaux, quand ils reviennent du ravitaillement ; ce sont d'autres bêtes, une autre allure, d'autres oreilles. Finalement je partis un beau matin dans cette neige, et Jeannin portait mon bagage, disant, selon les règles de la conversation : « Votre place n'était pas ici. » Je voudrais bien savoir pourquoi un homme de

cinquante ans ne ferait pas la guerre. Les territoriaux de Toul, semblables en cela à bien d'autres de leur âge, ont supporté toutes sortes de fatigues ; j'ajoute qu'il est facile d'adoucir un peu le métier, le risque de mort violente mis à part.

LXXVIII

Pièges du pouvoir

[Retour à la table des matières](#)

Peut-être craint-on les hommes d'âge ; et surtout c'est une espèce d'axiome que tout homme cultivé doit être officier. Or je crois au contraire qu'un homme cultivé devrait refuser d'être officier ; nulle loi ne peut l'y obliger, car on peut toujours être refusé aux examens spéciaux. La tentation d'être un chef juste et humain est naturelle dans un homme instruit ; mais il faut savoir que le pouvoir change profondément celui qui l'exerce ; et cela ne tient pas seulement à une contagion de société ; la raison en est dans les nécessités du commandement, qui sont inflexibles. C'est pour la même raison qu'un député doit se garder d'être ministre, et qu'un ouvrier doit se garder d'être délégué au conseil des patrons, ou chef de syndicat. On demande où mènerait ce système de refus. C'est premièrement la négation d'un système effrayant ; et je crois que les saints firent beaucoup contre l'ancienne inégalité par un refus d'être évêques, prieurs, abbés. Dieu ou non, salut ou non, ils avaient reconnu le piège des pouvoirs. Ils étaient un vivant reproche aux prélats décorés. La religion n'a fait que traduire en images vives l'éternelle situation des hommes en société, où tout est réglé de façon que les pauvres gens perdent bientôt leurs amis et leurs conseillers. Les boursiers, aujourd'hui, renient promptement le peuple d'où ils sortent. Cette trahison se colore de grands mots. Aimer son pays c'est toujours, selon l'opinion régnante, aimer la gloire, la richesse, et le pouvoir. Cette vertu est un peu trop facile. Choisir le métier de chef, c'est un choix de bien-être. Et, tous risques égaux, l'officier est plus heureux que l'homme de troupe ; de plus il tient le pouvoir, chose qui enivre.

LXIX

Avenir politique

[Retour à la table des matières](#)

D'ailleurs le risque n'a qu'un temps. Je me permets de rire de tous ceux qui déguisent l'ambition en dévouement. « Mais encore une fois, demande l'homme raisonnable, où allons-nous ? Ces raisonnements que vous faites sont de nature à agir sur les âmes généreuses. Eh quoi ? Nous n'aurons plus pour ministre que de froids ambitieux, et nos officiers seront ignorants et brutaux ? Est-ce cela que vous voulez ? » À quoi je réponds que je ne connais pas plus l'avenir politique que vous ne le connaissez vous-mêmes. Ce que je sais bien c'est que l'état tête en bas dont vous me parlez n'est pas possible, et que le régime des pouvoirs sera alors profondément changé ; l'opinion, je dis l'opinion exprimée, résistera au lieu de flatter. Ces effets seront lents, imperceptibles, immenses. Et ce sera l'ancien pouvoir des papes et des évêques, si vite corrompu, et fondé cette fois sur une sorte d'infailibilité positive. Si tous les hellénistes pensaient comme Bracke, et tous les physiciens comme Einstein ou Langevin, ce serait la plus grande révolution que l'on ait vue, et sans autre changement qu'un bon serment à soi sur un millier d'hommes. Mais tant qu'un esprit supérieur se ralliera à la politique des lieux communs, toute révolution sera vaine.

*

* *

LXXX

Météorologie

[Retour à la table des matières](#)

J'eus un long moment à Vignéville ; j'y retrouvai C., qui était déjà un artiste du sans-fil. Nous parlâmes justement de ces choses, qui l'occupaient autant que moi. Nous battions les difficultés ; il en sortait une aveuglante poussière. Mais la moindre sagesse veut trente ans d'obstination. Nous renouvelâmes le serment d'espérer. Et enfin je roulai dans le paysage neigeux, jusqu'au chemin de fer sinistre, jusqu'aux wagons sans vitres remplis d'une plèbe misérable. Le soir, mon sac sur l'épaule, je glissais sur les pavés de Barle-Duc, cherchant à pénétrer jusqu'au bureau du commissaire de gare, où je devais me présenter, et trouvant tous passages interdits ; tel est le sort du troupier. Je forçai une barrière, et un sergent me timbra ma feuille de route sans seulement me regarder. J'avais fini ma guerre. Je n'ai plus à raconter maintenant que des histoires de caserne. Je tombai dans un immense camp d'aviation ; j'appris que tout y était défendu, mais qu'il y avait au moins sept manières de sortir sans permission. J'eus plus froid qu'à la guerre, dans de grandes cabanes mal closes. Mais j'appris des choses et c'est de cela surtout que je veux parler. L'art d'instruire ne se trouve que chez les militaires. Pourquoi ? Parce qu'avant de comprendre il faut d'abord apprendre. Et ici les sanctions étaient bien fortes. Tous ces fantassins auraient appris n'importe quoi pour ne plus entendre les obus. Or ce que nous apprenions c'était la météorologie, science aussi rigoureuse dans les explications qu'incertaine dans les prévisions. Cette science tenait toute dans cinq ou six carnets qu'il fallut d'abord copier. Copier est très bon ; c'est la meilleure méthode de réfléchir. Ensuite il fallut faire toutes les observations, baromètre, thermomètre, et autres choses, et les faire vingt fois ; cela aussi est bon ; car on croit trop vite que l'on sait. Il fallut tracer des courbes d'égalité de pression sur des cartes. Finalement je ne fus jugé bon que pour le téléphone, à cause de ma lourde et épaisse plume. Mais mon savoir n'était pas inutile, car, dans les gardes de nuit, on a tout à faire, et même le chiffre.

Nous étions préservés de presque tous les ennuis militaires par la bonne grâce d'un météorologiste de métier, habillé en militaire. Mais il fut victime à la fin de sa grande naïveté. Un capitaine de vaisseau était notre maître à tous ;

et celui-là était un vrai militaire. Un jour il donna à midi moins le quart à notre officier l'ordre de faire une conférence à midi, aux aviateurs, sur je ne sais quoi comme pressions et vents. Notre lieutenant en savait bien assez, mais il eut des scrupules et les exposa vivement, en sorte que la conférence n'eut pas lieu. Désastreuse victoire. À deux heures il apprit qu'il était déporté à Reims, et il nous fit des adieux précipités. Je reconnus le pouvoir absolu ; et, comme j'avais entendu par hasard le discours du subordonné au chef, j'avais bien prévu quelque chose de ce genre. Ce simple déplacement était une sorte de malheur pour un homme marié et qui couchait chez lui tous les soirs. C'est par de tels moyens que Louis XIV régnait. Nous fûmes victimes aussi, car nous retombions sous la coupe du second lieutenant, qui était un pédant méchant ; méchant de ton, car il ne mordait guère. Et nous le punissions aisément, car il était ignorant autant qu'insolent. Mais, comme je disais, ce sont des histoires de caserne. De temps en temps je bouclais mon ceinturon et j'allais à la cuisine régner sur les épiluchures. Je me souviens que j'écrivis un chapitre sur la sculpture au milieu des trognons de chou.

J'en ai fini avec mon existence militaire, je veux seulement ajouter à ce récit quelques remarques sur la météorologie. La première est de détail, et assez paradoxale, c'est qu'il n'y a point de vent de Sud à Paris. Quand le vent remonte du Sud-Ouest au Nord, à l'Est, au Sud-Est, il passe toujours par le côté Ouest-Nord. Ceux à qui je dis la chose la jugèrent incroyable, mais ne purent trouver le moindre fait qui fût contre. Et cette singularité importe beaucoup pour la construction des appareils enregistreurs, puisque la direction du vent ne fait qu'osciller entre S.-O. et S.-E. par le Nord. J'ai fait une autre remarque concernant la prévision du temps, c'est qu'il est plus facile de prévoir quinze jours à l'avance que de prévoir pour le lendemain ; dans le premier cas on prévoit un régime général des pressions et des vents, sans s'arrêter aux exceptions locales ou passagères ; et souvent, comme j'ai vu, un homme de métier prédit bien ; la suite des jours lui donne raison ; au lieu que la prédiction pour le lendemain est à peu près de même force que celle dont est capable un simple paysan. Comme on pense bien, le Grand Quartier Général voulait des prédictions pour le lendemain, et même pour la nuit. L'esprit d'obéissance, si puissant sur chacun, ne manquait pas d'annoncer à tous risques, après bien des hésitations, en mêlant, par prudence, brumes, pluies, éclaircies, ce qui n'instruisait personne. En revanche je sus comment certains grains, qui ont une marche presque aussi connue que celle des trains de chemins de fer, peuvent être annoncés une heure à l'avance ; en sorte qu'après avoir averti les camps d'aviation sur le parcours, je pouvais, quand nous y étions nous-mêmes, regarder ma montre sous un ciel tranquille, et guetter le premier frémissement des herbes. Ce genre de prédiction nous venait surtout de Chartres, où un observateur voyait se former le grain sous l'aspect d'une légère trombe de poussière et de brins de paille. Enfin j'appris ainsi qu'un signe quasi infallible des orages résulte de l'uniformité des pressions, chose que j'ai quelquefois essayé de comprendre ; mais, en rentrant

dans la vie civile en octobre 1917, je fus privé des messages que nous recevions deux fois par jour, et qui servaient de matière à nos réflexions. J'en revins à la méthode paysanne ; mais du moins je m'étais exercé aux observations, aux corrections, au maniement des instruments, et selon la manière militaire, c'est-à-dire très strictement. Ces détails de pratique éclairent beaucoup les sciences. Si je m'étais trouvé, par aventure, commis de banque dans un État complètement militaire, il ne me manquerait rien pour prédire intelligemment l'avenir de nos finances ; intelligemment ne veut pas dire exactement ; c'est ce que la météorologie m'a appris. Toujours est-il que j'en suis réduit, pour les finances et pour la politique, comme pour la pluie, à la méthode paysanne, qui consulte seulement les grands et manifestes signes, un peu corrigée, quant à la politique, par ce qu'on peut appeler la méthode ouvrière, qui appuie en même temps qu'elle prédit. Cela définit assez les moyens d'un simple citoyen, qui ne sont pas grands, mais qui, non plus, ne sont pas nuls.

1931.

LXXXI

Politique du citoyen

[Retour à la table des matières](#)

J'ai relu toutes ces pages en ce mois de mai 1933 ; j'y vais faire quelques ajustements, mais sans rien changer à cette couleur des opinions, qui ne peut manquer de plaire aux uns et de déplaire aux autres. Il y a des risques dans une certaine manière de commander, des risques aussi dans une certaine manière d'obéir. Que quelques-uns, et de divers partis, soient amenés à réfléchir là-dessus d'après ce que j'en écris, c'est tout ce que j'espère. Et tout compte fait j'ai l'espoir robuste.

Fin du livre.